This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

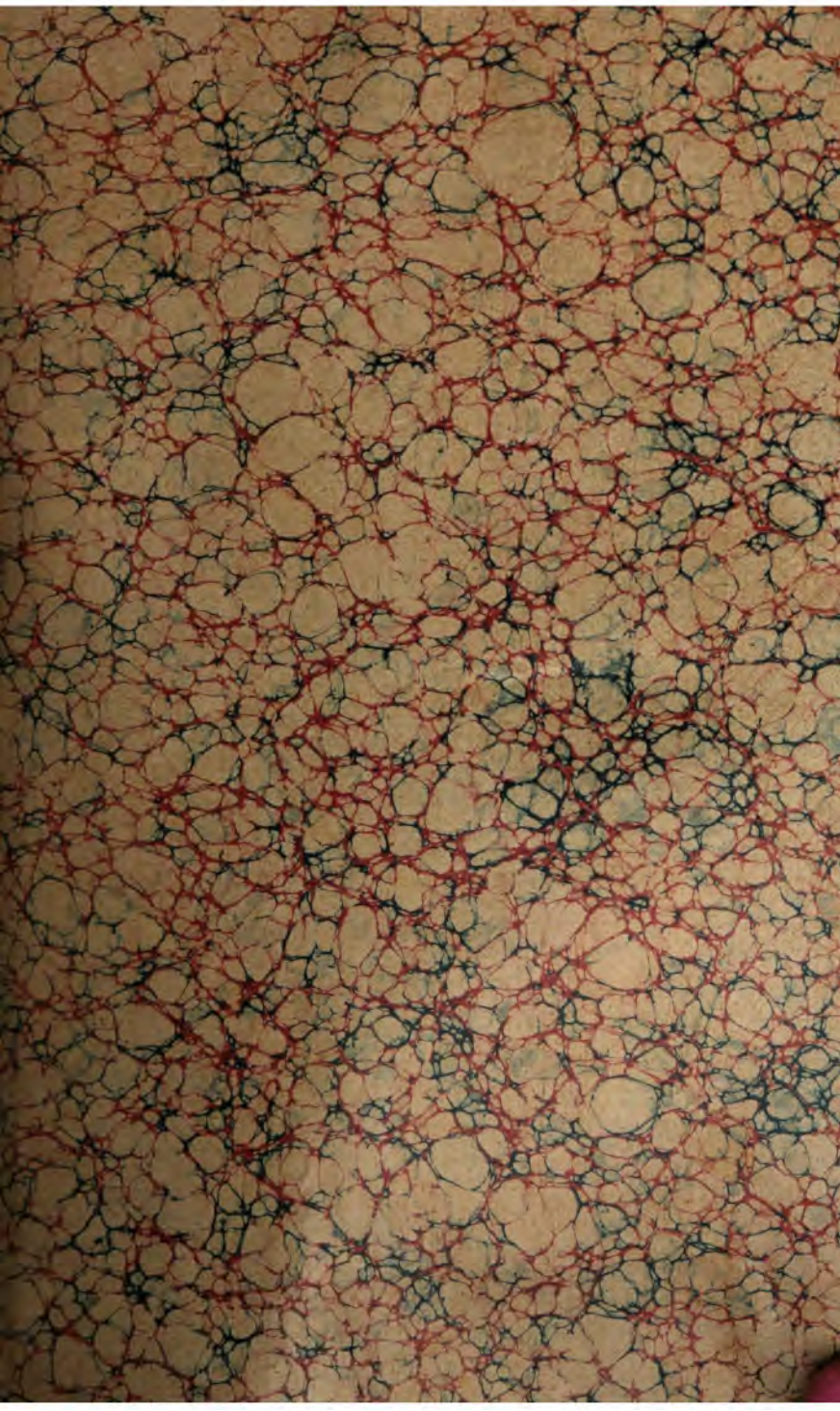
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

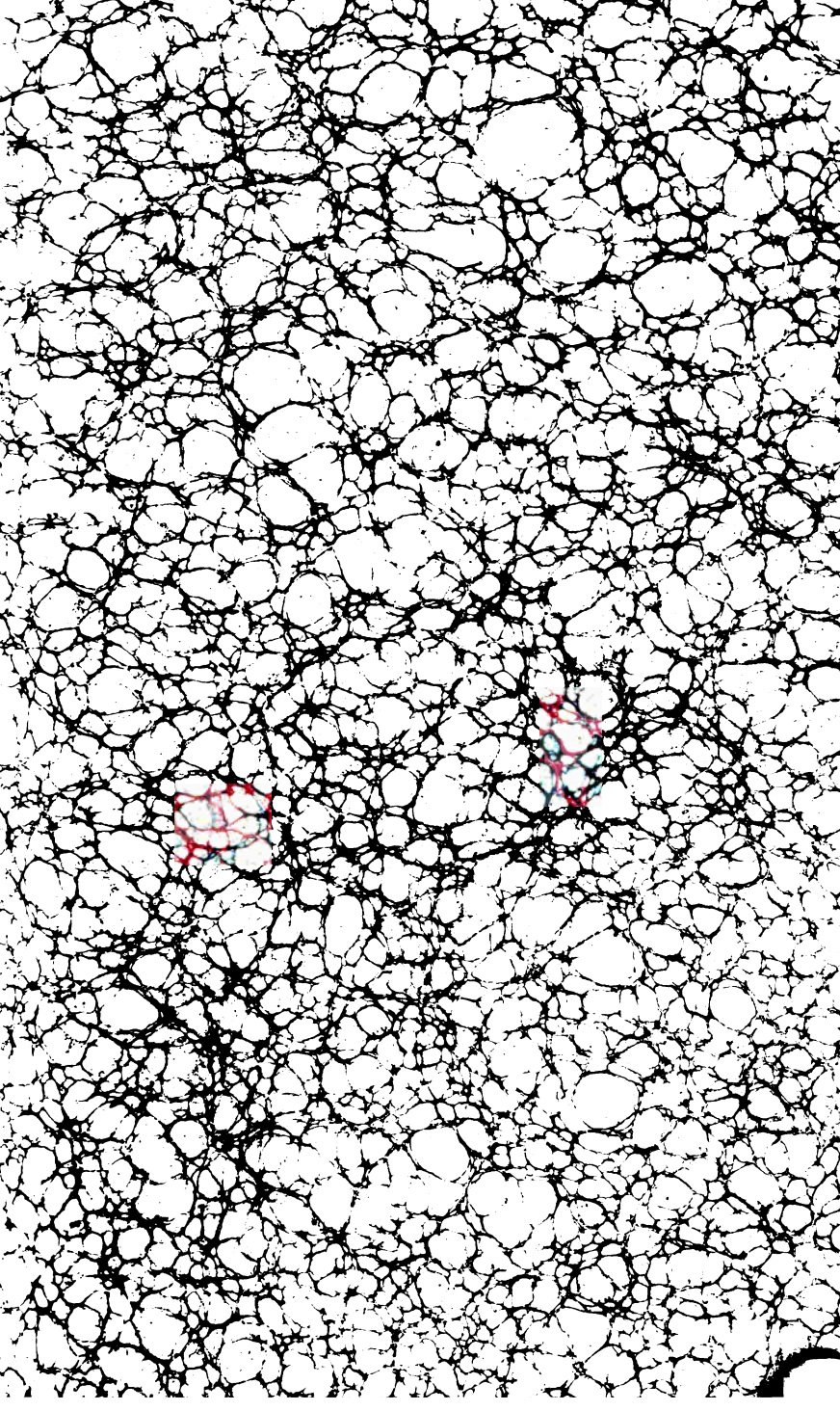
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

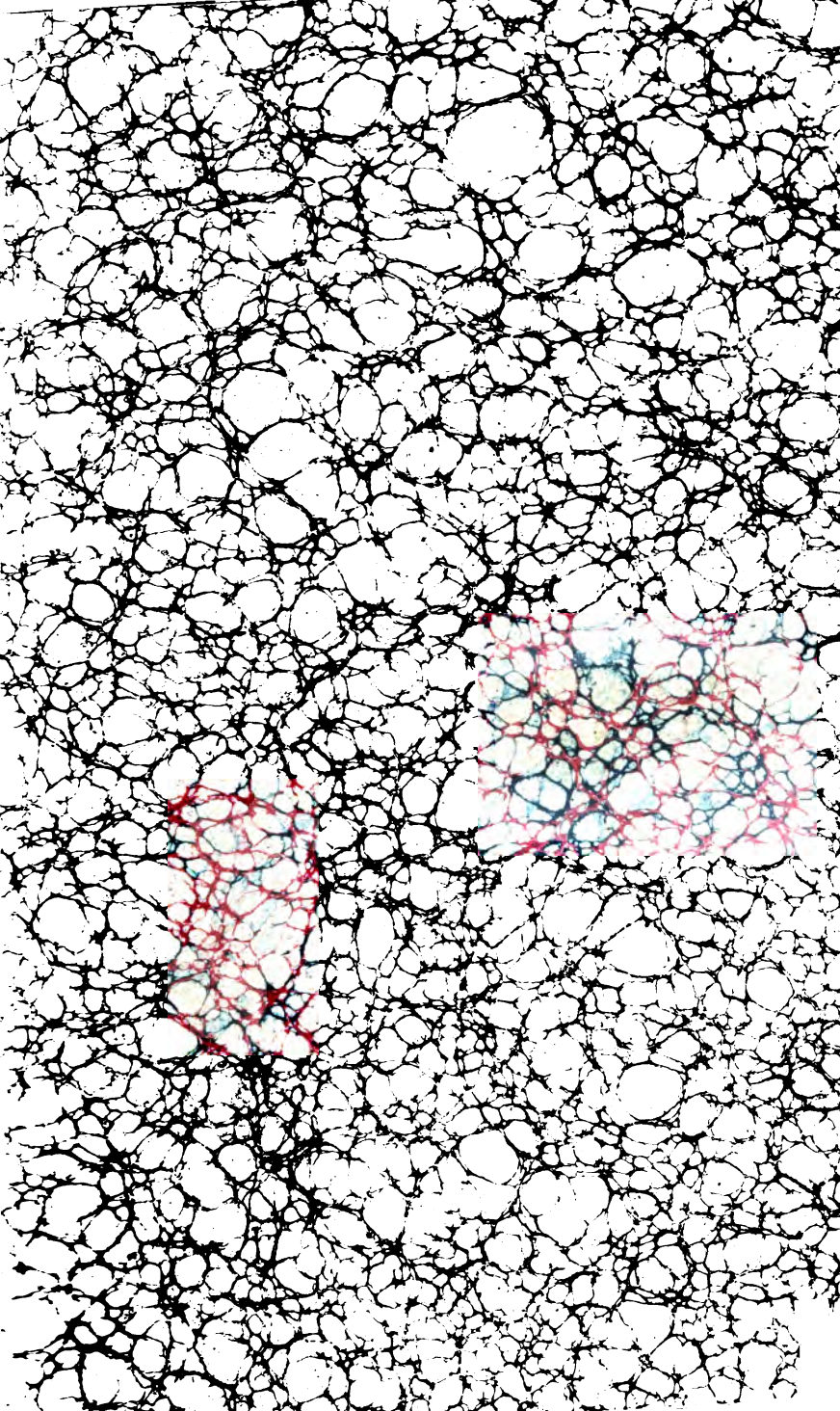
UNS. 168 EE. 38



UNS. 168 EE. 38



UNS. 168 EE. 38



THÉATRE MORAL

OU

PIECES DRAMATIQUES

NOUVELLES.

TOME PREMIER.

THÉATRE MORAL

OU

PIECES DRAMATIQUES NOUVELLES,

Par M. le Chevalier DE CUBIERES DE PALMÉZEAUX.

TOME PREMIER.

Contenant un Eſſai ſur la Comédie, le Concours Académique, Comédie en cinq actes en vers, & l'Ecole des Riches, en trois actes en proſe.

A PARIS,

Chez { BELIN, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves.
La veuve DUCHESNE, rue Saint-Jacques.
BAILLI, rue Saint-Honoré, près la Barriere des Sergents.

M. DCC. LXXXIV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
27 SEP 1958
OF OXFORD
LIBRARY

ESSAI

SUR LA COMÉDIE.

Sed habet Comedia tanto
Plus oneris quam veniæ minus. HORACE, Epit.

UN bouc pénètre dans la vigne d'un certain Icarius, habitant d'Icarie, bourg d'Athènes; il en mange les fruits, en bleſſe les ceps, les meurtrit, les arrache. Inſtruit du dégât, Icarius vole; fond ſur l'animal, l'attaque, le combat, le tue comme l'ennemi de Bacchus. Le bouc eſt porté & étendu au milieu de la place publique. On chante & l'on danſe autour de lui. Cette cérémonie, continuée pendant quelque tems, eſt adoptée, enfin, par les habitans de la ville; introduite ſur les théâtres & appellée *Tragédie*, du nom même de l'animal profanateur. Ces chants & ces danſes durent pluſieurs

années ; Theſpis, pour donner quelque repos au chœur de muſique, y insère un acteur, & lui fait réciter des vers, ou plutôt des injures contre les paſſans. Cratès, par des réglemens nouveaux, met un frein à cette licence. Eſchyle jette dans le chœur un ſecond perſonnage ; Sophocle l'enrichit d'un troiſieme ; l'art ſe développe, s'aggrandit, ſe perfectionne, & bientôt il eſt diviſé en deux branches, la Comédie & la Tragédie ; dont les noms furent d'abord confondus, & ſe confondent encore (1) quoiqu'une aſſez haute barriere s'elève entr'elles, & les ſépare bien diſtinctement l'une de l'autre.

On voit par ce court expoſé que la Comédie & la Tragédie eurent toutes deux la même origine ; que les autels de Bacchus ſervirent de berceau à toutes deux ; que toutes deux au commencement furent des hymnes en l'honneur de ce Dieu. Que dis-je ? les autres Dieux reçurent bientôt les mêmes hommages. Bientôt les fêtes de Minerve ne ſe paſsèrent point à Athènes ſans quelque repréſentation dramatique ; & bientôt à Rome il y eut ſur le théâtre deux autels ; l'un à droite, conſacré à Bacchus, comme au Dieu du théâtre même ; &

l'autre à gauche consacré à celui en l'honneur duquel on faisait les jeux ce jour-là. Les Cirques bientôt furent dédiés à Castor & Pollux. En un mot, il paraît que les jeux & les spectacles de l'antiquité firent la plus grande & la plus solemnelle partie de la religion païenne.

Il est bien difficile que la politique assez indifférente sur les moyens qu'elle emploie, & qui tant de fois se les est tous permis, ne se serve point souvent de la religion pour venir à ses fins. C'est ce qu'elle ne manqua point de faire chez les Grecs. Ce peuple, comme on sait, était idolâtre de sa liberté. Tous ses efforts, toutes ses entreprises ne tendaient qu'à la conserver long-tems, qu'à la conserver toujours. Comment s'y prirent donc les chefs de la République & les membres du Sénat, pour jouir éternellement de cette liberté adorée ? Le peuple leur parut goûter infiniment les représentations dramatiques, qui jusqu'à ce moment semblaient n'avoir été instituées que pour honorer les Dieux, ils les employèrent habilement à faire haïr les Rois; un Œdipe incestueux; un Oreste parricide; une Phèdre adultère; un Atrée; un Tantale. Voilà les

ſujets qu'ils proposèrent aux talens des Poëtes; voilà ceux qu'ils ſe plurent à couronner préférablement à tout autre. Bientôt, graces à leurs encouragemens & à leur adreſſe, les tyrans qui commirent le crime en ſecret, ne le commirent pas même impunément. Qu'on liſe, en effet, le théâtre de ce peuple célèbre, & qu'on me diſe s'il ne ſemble pas qu'on ait voulut y mettre en action la longue & effrayante hiſtoire des forfaits les plus cachés des têtes couronnées.

N'eſt-ce pas une ſingularité vraiment remarquable que l'art dramatique en France ait eu preſque la même origine que dans la Grece? Ce n'eſt point, j'en conviens, en l'honneur de Bacchus qu'on a fait parmi nous la premiere Comédie; & quoique le Cardinal de Richelieu, à l'exemple du roi Archélaüs, ait preſque fondé des jeux ſcéniques, en faiſant travailler concurremment pour le théâtre les cinq Auteurs les plus célèbres de ſon tems, on n'a point fait préſent au grand Corneille d'un bouc conſacré, pour avoir tant de fois remporté le prix de la Tragédie (2). Il eſt toutefois certain que le premier théâtre a été

bâti dans l'enceinte d'un hoſpice religieux, & que la paſſion de notre Seigneur J. C. a été le premier ſujet qu'on ait mis en action ſur ce naiſſant théâtre ; & que nos imbéciles aïeux, s'il faut en croire la tradition & les témoignages de tous les Auteurs contemporains, penſaient fort honorer Dieu par leurs pieuſes farces. Il eſt certain qu'Arnoult Gréban, & Pierre Cuevret ou Cuvet, tous deux Chanoines, firent jouer & imprimer les actes des Apôtres. Il eſt certain que pluſieurs Bourgeois de Paris entreprirent de faire jouer de la même maniere les myſteres de l'ancien Teſtament ; que François I. avait approuvé leur deſſein ; & que très-sûrement il aurait été exécuté ſans un arrêt du Parlement qui s'y oppoſa.

Ce délire ſaintement burleſque ne pouvait point durer ; auſſi ne dura-t-il point. Les Confreres de la Paſſion, forcés de quitter leur premier emplacement, achetèrent celui de l'ancien hôtel de Bourgogne, & firent conſtruire, non plus en terre ſainte, mais en terre profane, un théâtre qui s'épura par ce changement. Les Saints, la Vierge, & Dieu lui-même ne furent plus les objets des plaiſante-

ries de la populace. Les Auteurs, les Acteurs choisirent des personnages moins relevés, moins respectables, & par conséquent plus dignes d'être livrés à sa risée. *La Rencontre*, Comédie d'Etienne Jodelle, fut une des premieres qu'on représenta sur ce nouveau théâtre. La farce fameuse de Pathelin la suivit de près. Garnier, Hardi, Rotrou vinrent ensuite; les deux Corneille, Moliere, Racine leur succédèrent; & grace à ces grands hommes & à ceux de notre siécle, le théâtre, d'institution religieuse qu'il était d'abord chez nous comme chez les Grecs, ne devint point, comme chez eux encore, une institution politique; il ne dut & ne put devenir qu'une école de morale. Je vais développer cette pensée, & l'offrir, s'il est possible, sous un plus grand jour.

Les Grecs, pour rester libres, devaient faire haïr les Rois, en retraçant les crimes des Rois sur la scène; gouvernés par des Monarques, & heureux sous leur domination autant qu'on peut l'être dans une Monarchie, nous avons dû imprimer à nos pieces de théâtre un caractère moins audacieux, sans doute, & leur donner un but tout différent. En quoi peut

conſiſter le bonheur d'un peuple ſoumis à des maîtres qui ſont eux-mêmes ſoumis aux loix? Exclus de l'adminiſtration des affaires de l'État, privé des lumieres qui pourraient l'éclairer ſur les opérations les plus importantes, il doit n'aſpirer qu'à vivre tranquillement & agréablement au ſein de ſes villes & de ſes campagnes, ſans s'embarraſſer des grandes révolutions qui le menacent peut-être, & que le tems, plus puiſſant que les hommes, mûrit lentement autour de lui.

S'il ſe trouve donc parmi ce peuple des hommes doués du talent admirable de préſenter la vérité aux autres hommes ſous les formes gracieuſes de la poéſie, ou les tours impoſans de l'éloquence, & qu'ils aient le bonheur de la faire aimer, de quelque parure qu'ils l'embelliſſent, quel peut être le devoir de ces hommes extraordinaires, exceptions & prodiges de l'humanité? Eſt-ce, comme chez les Grecs, de rendre odieux le Souverain qui les gouverne, ou de ſonder les ſecrets de ſa politique? Non: exclus, malgré leur génie, exclus ainſi que le peuple, de l'adminiſtration des affaires publiques, tous

leurs ſoins, toutes leurs veilles doivent ſe borner à inſpirer au monarque le plus grand reſpect pour les loix, & au peuple l'amour le plus vif pour le monarque. Le repos mutuel de ces deux grandes puiſſances dépendant principalement de l'harmonie qui regne entre-elles, ils doivent ne travailler jour & nuit qu'à leur rendre plus cheres les conventions reſpectables qui les uniſſent, les liens ſacrés qui les enchaînent. Un homme de génie, enfin, qui vit dans une monarchie, qu'il ſoit auteur dramatique, ou métaphyſicien; qu'il écrive l'hiſtoire, ou compoſe des poëmes; cet homme de génie n'eſt à mes yeux qu'un officier de morale, ou ſi vous l'aimez mieux, que l'apôtre de l'humanité, & le miniſtre de la ſageſſe; s'il veut, & c'eſt tout ce qu'il doit vouloir, s'il déſire que le peuple dont il eſt membre, vive tranquillement & agréablement, comme je l'ai dit plus haut, sûr & très-sûr qu'on n'y parvient que par elles, il les prêchera l'une & l'autre ſans ceſſe, non-ſeulement par ſes écrits, mais encore par ſes exemples.

Eh quoi! dira-t-on peut-être, ſi le monarque

opprime ſon peuple ; s'il lui ravit les biens de ſes peres ; s'il expoſe ſans raiſon ſa vie aux déſaſtres d'une guerre injuſte ; s'il boit ſon ſang dans des coupes d'or ; s'il mange, pour ainſi dire, ſa chair dans ſes banquets homicides ; l'homme de génie alors ne pourra-t-il point ſe placer courageuſement entre les ſujets & le monarque ; dénoncer le dernier dans une piece de théâtre ; le dénoncer par ſon nom même à l'exécration publique ; l'accabler de ſa ſainte indignation ; le renverſer ; l'abbatre ; & le laiſſer expirant ſous les traits de ſa poétique furie ? Non, il ne le pourra point ; non, il n'a pas plus ce droit que Jacques Clément n'eut celui d'aſſaſſiner Henri III. Un peuple a dépoſé, a remis tous les ſiens entre les mains du monarque, à l'inſtant qu'il s'eſt ſoumis à lui. — Et ſi le monarque en abuſe pour l'écraſer ? Que le peuple alors ait recours aux loix ; les loix ſont au-deſſus des monarques. — Et ſi le tyran ſe met au-deſſus d'elles ? — Peuple, ſi ce malheur vous arrive, ſongez qu'un tyran, quelque dénaturé, quelque cruel qu'il ſoit, a pourtant une conſcience. Songez que là réſident ſes bourreaux

& ſes juges ; abandonnez le monſtre à cette furie ; & repoſez-vous ſur elle du ſoin de venger vos injures. Elle punit lentement, direz-vous ſans doute. — Elle punit au centuple. Sa voix d'ailleurs ſe fait ſi bien entendre ! — Les tyrans l'étouffent. — Eh bien, ne proférez aucune plainte ; ne pouſſez pas même un ſoupir ; reſtez muet, immobile ſous le glaive qui vous menace, & ſoyez sûr que dans ce vaſte & lugubre ſilence, cette voix redoutable percera enfin les voûtes impériales, & ſera pour le coupable bien plus effrayante, bien plus terrible que les éclats du tonnerre, & les traits brûlans de la foudre.

Non, je ne crois pas que dans une Monarchie, un poëte dramatique quelconque ait le droit d'inſulter au nom du peuple, ou au ſien propre, le monarque que le peuple a choiſi pour maître. Ce poëte, ce peuple ne doivent jamais oublier que ce monarque eſt ſacré pour eux, moins encore par l'huile myſtérieuſe dont fut humectée ſa tête royale, que par le pacte inviolable qu'ils ont fait avec lui. J'oſe donc le répéter : le théâtre, parmi

nous, ne peut être qu'une école de morale, l'auteur dramatique n'ayant aucun accès dans les cabinets des Rois, doit s'exiler de leur demeure; & loin des portiques de Verſailles, du fond d'une retraite ſolitaire, il doit par intervalle jetter dans ſa patrie les feuilles bienfaiſantes qui peuvent, ou réformer les mœurs, ou les épurer. Il doit tâcher ſans ceſſe de faire le bien par ſes ouvrages. Ce but noble & honnête perce-t-il dans nos Tragédies? Je ne crois pas même que juſques à préſent aucun auteur tragique, excepté Voltaire, ſe le ſoit clairement & uniquement propoſé. Corneille cherche à attacher par des peintures fortes du cœur humain, par une très-grande élévation de ſentimens, & des ſituations extraordinaires; il remue l'ame; il l'échauffe, la tranſporte hors d'elle-même, mais ſans deſſein de la corriger, ſi elle eſt corrompue, ou de l'éclairer ſur le prix de la vertu, ſi elle a le malheur de ne la point connaître. Entraîné par un inſtinct créateur qu'il ne pouvait ni maîtriſer, ni conduire, ſubjugué par ſon génie, & le front courbé, pour ainſi dire, ſous ſon joug impérieux, Corneille plaît

ſans le ſavoir, & ſans le vouloir. Me pardonnera-t-on de croire qu'il n'a point ſu ni voulu être utile? Racine ne l'a pas voulu plus que lui, quoiqu'il l'eût ſu peut-être davantage. Il différe de Corneille en ce que, maître de ſon génie, & le pliant à ſa volonté, il a toujours ſu & voulu plaire, & qu'il a obtenu le ſurnom de Grand par les qualités mêmes qui manquoient à ſon rival. Car qu'on ne croie pas que ce fut ſeulement pour diſtinguer celui-ci de ſon fils, & l'autre de ſon frere, qu'on a ajouté au nom de tous les deux cette épithete illuſtre & méritée. Tous deux ont plu ſouverainement; l'un le voulant bien, & l'autre preſque ſans le vouloir. En fallait-il davantage pour leur donner le ſceptre? Non, ſans doute. En France, plus que par-tout ailleurs, on règne par les grâces autant que par le pouvoir; l'agréable y devient utile par la ſeule raiſon qu'il eſt agréable, & reſſemble aſſéz à ces Rois qui ſous une ſeule dénomination commandent à deux Empires.

Si plaire ne ſuffit pas quand on fait des tragédies, Crébillon pourrait bien mériter les mêmes reproches que ſes deux prédéceſſeurs

illuſtres. Que dis-je? Il en mérite davantage. Crébillon ſemble avoir trempé ſes pinceaux dans le Cocyte. Il ſemble ne ſe plaire qu'à retracer les crimes qu'on punit aux enfers, & pour leſquels les juſtes Dieux n'ont point aſſez de ſupplices. Ce n'eſt pas ainſi qu'on parvient à rendre la vertu aimable. Je ne vois guere qu'un but à Crébillon, celui de m'effrayer; de m'inſpirer, à quelque prix que ce ſoit, une terreur durable & profonde; & je conviens qu'il y réuſſit parfaitement. Mais lorſque je viens de voir Pharaſmane tuer ſon fils qui a noyé ſa femme; ou Atrée offrir à ſon frere, dans une coupe, le ſang du malheureux Pliſthene; ce ſpectacle horrible, ſi je ſuis pere, me doit-il faire aimer mon fils davantage? Doit-il, ſi je ſuis fils, me faire plus reſpecter mon pere? Me doit-il rendre meilleur frere, oncle plus ſenſible, mari plus tendre, &c? Je n'en crois rien. Soyons vrais, ſoyons ſinceres, duſſions-nous paraître audacieux. Je révère fort, j'admire fort, j'applaudis fort les trois tragiques qui ont précédé Voltaire; mais Voltaire ſeul me ſemble avoir fait des tragédies morales, comme je l'entends,

& comme il faudrait, je crois, qu'elles fuſſent toutes. Doué de plus de lumieres, & d'un génie plus univerſel, plus fécond & plus ſouple que celui de ſes trois rivaux, ſeul il a eu le double, & ſouvent le triple deſſein de plaire, d'attendrir, & d'inſtruire. Seul il eſt à mes yeux le Tragique Philoſophe; & ce titre vaut bien celui de *Grand* qu'on a donné à quelques autres. Je vais plus loin; ſon théâtre, toutes ſes pieces compriſes, me paraît ſupérieur à tous les autres théâtres, & la production la plus étonnante de la littérature françaiſe. Mais déja j'entends dire, ou plutôt j'entends répéter chaque jour *que la Tragédie n'admet point cette pompe philoſophique*; *que la philoſophie y eſt déplacée*, *& la réfroidit toujours*. Pourquoi tient-on ce langage? Pourquoi, dans un ſiécle tout philoſophe & ſi heureux de l'être, pourquoi, dis-je, dans un ſiécle pareil au nôtre, répand-t-on & imprime-t-on ſans ceſſe des maximes ſi peu philoſophiques? Veut-on le ſavoir? Le voici : Parce qu'Ariſtote n'avait point dit : ſoyez philoſophes en écrivant des tragédies; parce que juſques à préſent on n'en avait point fait qui

méritaſſent véritablement cette épithete ; parce qu'aux yeux de quelques Littérateurs bornés tout ce qui a preſcrit eſt juſte ; tout ce qui a vieilli eſt ſacré ; parce que ces eſprits routiniers, pour ainſi dire, trouvent toute innovation dangereuſe, ſoit qu'elle porte ou non les caractères du bien ; & qu'enfin l'homme médiocre, qui ſuit ſcrupuleuſement les règles preſcrites, leur ſemble bien préférable à l'homme de génie qui les viole. Ne faudrait-il pas auſſi, pour plaire à ces Meſſieurs, que nous fuſſions intolérans & fanatiques, comme nos peres l'ont été ; & qu'on renouvellât même les barbares & ridicules épreuves du feu & de l'eau, qu'on aurait dû plutôt nommer les triomphes du crime & du déſordre, puiſque l'innocence & la vertu y ont péri tant de fois ?

Mais laiſſons la Tragédie, dont peut-être je n'aurais pas dû parler ſi long-tems. C'eſt de la Comédie, & d'elle ſeule, qu'il doit être ici queſtion. Mon titre l'annonce, & je dois juſtifier mon titre. Je la crois infiniment plus utile aux mœurs que la Tragédie ; plus utile même que la Tragédie telle que Voltaire l'a

conçue, quoique cette derniere me le ſemble beaucoup. Que dis-je ? Rien de plus contraire aux bonnes mœurs que la plupart de nos Comédies. Voilà ce que je prouverai par une foule d'exemples tirés de notre théâtre. J'indiquerai enſuite les moyens de l'épurer, & de la ramener ainſi, non à ſa premiere, mais à ſa véritable & ſeule inſtitution. La matiere que je traite n'eſt point nouvelle, on me le reprochera peut-être ; mais qu'on ſache qu'il en eſt ſur leſquelles on ne ſaurait trop écrire même après tout le monde, même infructueuſement ; & telle eſt celle que j'ai choiſie. Je dois prévenir un autre reproche qu'on ne manquera pas de me faire : ne donnant point un traité complet ſur la Comédie, mais un ſimple eſſai, ne procédant point par chapitres, mais par réflexions, j'avais le droit de ne point m'aſſervir à un ordre rigoureux, & j'ai uſé aſſez amplement de ce droit ineſtimable. Voilà pourquoi on trouvera dans cet ouvrage une longue digreſſion ſur la paſſion de l'amour ; un fragment de l'Hiſtoire du Comte de P...., & des Anecdotes particulieres qui auraient dû ne pas s'y trouver ; mais que j'y ai miſes, parce

parce qu'il m'a plu d'en faire uſage ; & que ne m'étant point obligé de ſuivre les loix de la méthode, il eſt juſte que j'écoute ma fantaiſie. La digreſſion dont je parle, tient une place ſi conſidérable dans cet eſſai que l'eſſai lui-même, pouvant être contenu en elle, devient une eſpece de monſtre ſemblable à celui qui aurait le bras ou la jambe plus gros que tout le corps. Qu'on ne croie pas cependant que je n'aie ſuivi aucun ordre. En me liſant on verra promptement le contraire. Cet ouvrage peut former deux parties très-diſtinctes ; je viens de les indiquer plus haut ; & pour le plaiſir de ceux qui aiment les diviſions, je vais les indiquer encore. Prouver que notre Théâtre eſt des plus corrompus, voilà le ſujet de la première ; indiquer les moyens de l'épurer, voilà la matière de la ſeconde.

PREMIERE PARTIE.

La Comédie attaque ordinairement un vice ou un ridicule. Dans le premier cas, l'horreur qu'elle doit inſpirer pour les méchans ou les

vicieux, nous fait craindre de leur reſſembler, & nous force à nous corriger, ſi nous leur reſſemblons. Dans le ſecond elle nous fait rire d'une manie, d'un penchant, d'une habitude quelconque funeſte à nous-mêmes, ou aux autres. Quelquefois elle attaque enſemble un ridicule & un vice. Dans tous les cas ce rire qu'elle excite en nous à l'aſpect du perſonnage dont on ſe mocque, nous fait au-moins par la penſée identifier avec ce dernier; ainſi il influe néceſſairement ſur notre maniere de penſer & de vivre, & la rend plus conforme à la vertu, ou à la raiſon. D'ailleurs, les tableaux que nous préſente la Comédie, ſon action, ſon langage, étant plus naturels, plus ſimples, & plus vrais que ceux de la Tragédie, ſes inſtructions doivent être plus directes, & par-conſéquent plus efficaces. Les ſeules *Précieuſes Ridicules*, quoique cette pièce n'ait qu'un acte, ont opéré dans les mœurs & dans les opinions du ſiècle de Louis XIV, une plus grande révolution que toutes les Tragédies de Corneille; & l'on n'ignore pas qu'Ariſtophane a cauſé plus de changemens dans celles de la Grèce, que les

trois Tragiques enſemble. Mais la Comédie avant Moliere avait-elle parmi nous cette prodigieuſe puiſſance ? Etait-elle une école de goût & de vertu ? Non, vraiment. Moliere a fait dans l'empire de Thalie à-peu-près la même révolution, que Voltaire dans celui de Melpomene. Tous deux ont mis à leur maniere la philoſophie ſur la ſcène. Tous deux, comme l'ont obſervé des eſprits ſupérieurs, ont arraché le maſque de douceur & de bonté qui cachait le front hideux de l'hypocrite. Tous deux ont expoſé les traits affreux du monſtre, l'un à la riſée du ſage, & l'autre à ſon indignation. Qui pourrait nier, en effet, que *Mahomet* & *le Tartuffe* n'aient été faits dans les mêmes intentions ? Et qui pourrait dans ce double chef-d'œuvre, où le même tyran eſt terraſſé par des armes ſi différentes, où l'éloquence & le ridicule ſemblent avoir confondu leur pouvoir ſans confondre leurs moyens, qui pourrait, dis-je, dans ce double chef-d'œuvre, ne pas reconnaître & ne pas admirer les deux plus belles leçons morales que la raiſon, parée de toutes les grâces de la poéſie, puiſſe jamais donner aux hommes ?

Moliere n'aurait fait que le *Tartuffe*, Voltaire n'aurait compoſé que *Mahomet*, que l'un & l'autre ſeraient à mes yeux les vrais bienfaiteurs de l'humanité. Pourquoi faut-il que ces deux Poëtes dramatiques ſoient preſque les ſeuls qui ſe ſoient propoſé de corriger les hommes, & de les rendre meilleurs ? Si ce but noble & reſpectable ſe fait réellement ſentir dans ces deux pieces, combien y en a-t-il d'autres où règne viſiblement le but contraire ? Qu'au ſiècle de Henri II; temps où l'art était encore dans ſon enfance, temps, ſur-tout, où la débauche marchant le front levé, ne cachait pas même aux regards publics ce qu'à peine elle oſerait avouer au nôtre; que dans ce ſiècle, dis-je, Jodelle & pluſieurs autres Poëtes aient donné des pièces où les mauvaiſes mœurs triomphent; des pièces où des maris trafiquent (3) de leurs femmes; où des amans & des amantes de tous les états ſe donnent mutuellement de nombreux baiſers ſur la ſcène; où de belles dames reçoivent au lit (4) les viſites de leurs galans & leur laiſſent prendre des libertés extraordinaires; tout cela ne m'étonne point; le génie ſe traî-

nant à tâtons dans les ténèbres de ces temps groſſiers, on n'avait point encore trouvé le beau ; on ne le connaiſſait point encore ; mais aujourd'hui que nous le tenons, & que nous en avons tant de modèles, aujourd'hui que nous ſommes sûrs qu'il ne peut exiſter ſans l'honnête, & que la décence eſt la plus ſéduiſante parure des arts ; aujourd'hui, ſiècle non moins corrompu que les autres, où toutefois l'habitude de mal faire n'empêche pas de bien dire ; aujourd'hui enfin où d'impoſantes bienſéances tiennent lieu des mœurs qu'on n'a plus ; je vais plus loin : dans une Ville où la police eſt ſi bien exercée, dans une Ville telle que Paris, comment ſe peut-il qu'on repréſente certaines pièces de Montfleuri, de Poiſſon, d'Hauteroche, & preſque toutes celles de Regnard & de Dancourt ? Pour ne parler d'abord que de ce dernier, comment un citoyen honnête, comment un Français peut-il voir jouer ſans indignation *les Curieux de Compiegne ?* Voici en peu de mots l'analyſe de cette pièce.

Le Chevalier & Clitandre, tous deux Gentilshommes & Officiers de Cavalerie, ont

invité des Bourgeois de Paris à venir les viſiter au Camp de Compiegne. N'ayant point d'argent ni l'un, ni l'autre, ils ne ſavent comment payer les frais que les bourgeois ont fait à l'auberge. Ils conſultent un valet qui, pour les tirer d'embarras, leur propoſe * *d'aller en parti* ſur le grand chemin. Ce moyen paraît ſcabreux, il n'eſt point accepté, uniquement parce que l'on craint qu'il n'ait des ſuites fâcheuſes. Le Chevalier eſt logé chez une Madame Pinuin, qui a été femme-de-charge d'une fille d'Opéra. Cette eſpèce de matrône a pu gagner quelques ſommes à d'autres métiers infâmes qu'elle a faits. Pour les lui eſcroquer, le Chevalier lui offre ſa main. La Pinuin, féconde en expédiens, en trouve de plus sûrs pour tirer d'embarras les deux Officiers. Elle ſuborne la fille de l'un des bourgeois; Frontin, de ſon côté, rêve à d'autres ſtratagêmes; & voilà que tout-à-coup les deux Officiers arrivent ſur la ſcène, ſuivis de pluſieurs ſoldats de leur régiment. Ils ſuppoſent qu'on leur a ordonné de faire aſſeoir & de ſuſpendre les bourgeois curieux ſur un

* Paroles de Dancourt.

cheval de bois, avec un boulet de canon au bout de chaque pied. Effrayé de ces menaces, M. Valentin, l'un des bourgeois, cede ſa fille à Clitandre, qui ne l'épouſe que pour les trente mille écus qu'elle aura en mariage; & le Chevalier épouſe une Madame Robin, autre eſpèce qui n'eſt aimée auſſi que pour ſon argent.

Quel tableau! en eſt-il de plus immoral (5) & de plus capable d'éteindre dans les ames françaiſes la nobleſſe & l'héroïſme qui doivent toujours les enflâmer? Eh quoi! on ſuppoſe la tenue d'un camp; c'eſt-à-dire, le moment où la diſcipline militaire doit être le plus en vigueur; & c'eſt alors qu'on offre à des Français deux Officiers membres de ce camp, qui mentent, projettent des eſcroqueries, font des baſſeſſes de pluſieurs genres, & ſe marient pour de l'argent à des femmes qu'ils mépriſent. O mânes des Gueſclins, des Bayards, des François premier! Vous, dont la loyauté fut ſi digne de nos hommages, que penſeriez-vous de vos deſcendans, ſi vous pouviez, ſortant de vos tombeaux, les voir aſſiſter & ſe plaire même à des repréſentations

ſi coupables ? Vos ames fieres & grandes s'en indigneraient ſans doute, & vous ne tarderiez pas à réduire en cendre le théâtre infâme où les arts, ſe proſtituant au vice, cherchent à avilir les noms ſi ſacrés pour vous, de chevaliers & de gentilhommes. Ce n'était pas ainſi que ſe conſumaient vos loiſirs, & ces lices fameuſes où vous deſcendiez pour défendre & l'innocence & la beauté, loin d'amollir vos ſuperbes courages, étaient un théâtre bien plus noble & bien plus capable de les illuſtrer. Apparaiſſez au milieu de nous, Dieux tutélaires de la France ; venez, je vous invoque ; venez chaſſer de notre ſcène les ſimulacres odieux qui nous peuvent corrompre. Qu'ils fuient, qu'ils s'évanouiſſent à l'aſpect de vos viſages vénérables. Emparez-vous du trône auguſte qu'ils profanent, du trône du génie. Montez-y à leur place, & que vos ſages & éloquens diſcours nous rendent, s'il eſt poſſible, auſſi vertueux que vous-mêmes.

Oui, quoique le brodequin me ſemble plus utile aux mœurs que le cothurne ; quoique le langage des héros ſoit peut-être moins inſ-

tructif pour nous que celui des bourgeois, ſi l'on ne devait repréſenter jamais que des pieces comme *les Curieux de Compiegne*, il vaudrait mieux cent fois qu'on fermât pour toujours le théâtre comique; qu'on l'anéantît parmi nous, & qu'on ne donnât que des Tragédies. C'eſt à Verſailles, devant toute la Cour que j'ai vu pour la premiere fois jouer cette farce dégoûtante, & que l'on juge de ma ſurpriſe. J'en fis part à l'un de mes voiſins, dès que la toile fut baiſſée : faut-il tant vous étonner ? me dit cette perſonne, qui ne manquait pas de ſens. Dans ce pays-ci les chûtes ſont précipitées, & les élévations rapides. Verſailles eſt le centre où aboutiſſent tous les fils de l'adminiſtration civile & politique. C'eſt-là que ces fils ſubiſſent tous les divers changemens que leur communique la main qui les dirige. Mais quant aux mœurs, il n'y a point de tribunal, point de bureau, point de premiers commis pour elles. Le Souverain en donne l'exemple, en profite qui veut, peu importe. En cela ſeul les courtiſans n'imitent point leur maître; & le public, animal de routine, imite tant qu'il peut

les courtiſans. On joue ici les *Curieux de Compiegne* depuis environ 80 ans, & ſûrement on les y jouera tant que durera la Monarchie.

La piece m'avait étonné, & ce diſcours m'étonna encore davantage.

On dira peut-être: cette Comédie n'eſt qu'une plaiſanterie ſans conſéquence, une véritable farce offerte à la populace uniquement pour la faire rire, & ſans aucun deſſein de la corriger. La farce, comme on ſait, ne vit que de charges, de caricatures & d'hyperboles toujours puiſées hors de la nature; elle ne peut faire par conſéquent ſur les eſprits qu'une impreſſion paſſagere; & ſon charme exagéré ne leur ſaurait être funeſte. Cette piece eſt une plaiſanterie, une farce à la bonne heure; mais combien n'eſt-il pas de choſes que les plaiſans doivent reſpecter? On ne leur permet point d'expoſer à la riſée publique les Miniſtres de la Religion; cette derniere eſt ſacrée pour eux; ils n'en parlent jamais, ou n'en parlent qu'avec la vénération qui lui eſt due; pourquoi donc leur permettrait-on de chercher à anéantir parmi nous cet eſprit

guerrier qui nous anime ; cet eſprit militaire preſqu'auſſi reſpectable peut-être que la religion, & qui, lui-même en eſt une d'autant plus belle, d'autant plus intéreſſante, qu'elle a eu, comme toutes les autres, ſes apôtres & ſes martyrs? La guerre m'a toujours paru le plus dangereux fléau qui puiſſe affliger l'eſpece humaine; mais s'il eſt vrai, comme l'a dit Voltaire avec tant de préciſion & de grace.....

* Qu'il nous faut de bons chiens pour garder nos troupeaux.

S'il eſt vrai que ce fléau ſoit un mal néceſſaire, pourquoi dégraderait-on ſur la ſcene l'homme qui porte un uniforme ? Pourquoi l'inſulterait-on groſſiérement, lui qui repouſſe ſi bien les inſultes ? Pourquoi ſerait-il moins révéré, moins conſidéré que l'homme couvert d'un capuchon, ou vêtu d'une ſoutane? Pourquoi enfin tout brave militaire ne dirait-il pas à Dancourt & à ſes imitateurs : Eh quoi! faquin, tes mains téméraires n'oſent point toucher à l'encenſoir de peur de le profaner, & tu les portes ſur mon épée qui te ſert de ſauve-garde ? Après cette courte harangue

* Voyez la Tactique. Épître de Voltaire.

l'Officier de cavalerie n'aurait-il pas le droit de tirer cette épée, & de couper au moins une oreille à l'auteur Comédien ?

On ſait, répliquera-t-on, tout le reſpect dû aux gens de guerre ; on ne s'en écarte point dans la ſociété ; & ſi par hazard dans *les Curieux de Compiegne* on leur a prêté des ridicules, & ſur-tout des vices qu'ils n'ont point, on l'a fait ſans mauvaiſe intention ; c'eſt, encore une fois, une plaiſanterie ſans conſéquence... — Sans conſéquence ! non, Meſſieurs, ne le croyez pas ; non, dans l'état actuel des mœurs & des lettres, il n'eſt rien au théâtre qui n'en ait beaucoup. Paris & même la Cour ſont pleins de gens qui n'apprennent rien qu'au ſpectacle, qui puiſent là leur érudition, leur doctrine, & même leurs ſentimens. Suivez ces gens dans les cercles, aux promenades ; la converſation tombe-t-elle ſur des matieres littéraires, où même politiques, écoutez-les avec attention, ils ne ſeront fertiles qu'en raiſonnemens, qu'en citations tirés de nos Tragédies ou de nos Comédies. Leur échappe-t-il un proverbe, une ſentence ? Ils ſont pris de Moliere, ou

du *Barbier de Séville*. Ils ont vu jouer *le Cercle* trente fois, & n'ont pas lu Montagne une ſeule. Auſſi le petit Poinſinet eſt-il à leurs yeux un homme de génie ; & ils ſavent à peine ſi Bacon a exiſté. Moi-même, qui ne ſuis pas plus ſavant qu'un autre, & qui, plus qu'un autre peut-être, ai fréquenté le Théâtre, j'avoue que pendant long-tems je n'ai connu Céſar, Pompée, Sémiramis, Gengis-Kam, Mithridate, que par les pieces de nos trois plus grands Tragiques. Et comme la plupart de ces pieces ſont romaneſques, il eſt clair que j'avais appris l'hiſtoire dans la Fable. Ces notions dramatiques ſont encore ſi fortement gravées dans ma tête, que lorſque je lis la vie de ces grands perſonnages, je ſuis tout ſurpris de voir qu'ils n'y ſoient pas repréſentés comme je les ai vus ſur la ſcène ; & je m'indigne même ſouvent de ce que les Hiſtoriens paſſent ſous ſilence des faits étrangers à ces héros, des faits abſolument chimériques, mais que je crois être réellement arrivés, parce que le Poëte les a mis en action ou en récit, ſoit pour donner plus de vraiſemblance à ſa Tragédie,

ſoit pour mieux peindre ſes caractères. Ce ridicule, ou plutôt ce malheur eſt celui de preſque tous les jeunes gens qui vivent dans le monde; d'où leur vient cette ardeur extrême pour le Théâtre? Il eſt aiſé de l'expliquer. Les jeunes gens, & je pourrais dire la plupart des hommes, ſont très-pareſſeux pour s'inſtruire, & très-actifs pour s'amuſer. Ce n'eſt gueres qu'à l'aide de celui-ci qu'ils parviennent quelquefois à l'autre. La culture des lettres, l'étude même un peu approfondie d'une ſcience quelconque, demande une ame courageuſe, forte, & une grande abnégation de ſoi-même. Elle obligerait ces Meſſieurs à des ſacrifices dont ils ne ſont point capables; le Théâtre les inſtruit en les amuſant; le Théâtre leur offre ſous les fleurs du langage, ſous l'enveloppe du plaiſir, tous les fruits de la réflexion & de la ſageſſe. Il eſt ſi doux de cueillir des fleurs, quand on n'a qu'à ſe baiſſer. Quelques-uns d'ailleurs, malgré leur légéreté, ſentent vivement le prix des lumieres; & voilà pourquoi ils vont ſans ceſſe au Théâtre; voilà pourquoi aux premieres repréſentations ils en aſſiégent

les portiques. Leur petite loge devient, pour ainſi dire, leur cabinet d'étude, & le récit des Acteurs leur tient lieu de lecture. Un autre appât les y attire encore, & celui-là n'eſt pas le moins puiſſant : ces Meſſieurs aiment fort à voir & à être vus. Ce double plaiſir les tranſporte ; là ils en jouiſſent à leur aiſe ; & doit-on, après cela, s'étonner qu'ils fréquentent ſi ſouvent un lieu où leur vanité, leur curioſité, & leur pareſſe, trouvent ſi bien leur compte ?

Qu'on ne s'imagine donc pas que les pieces de Théâtre, ne faſſent ſur les eſprits qu'une impreſſion momentanée & fugitive, elles en font d'autant plus ſur les jeunes gens, que leur ame eſt neuve encore ardente & ſenſible. J'oſe croire qu'ils s'y inſtruiſent plus qu'au college ; & c'eſt ſur-tout les jeunes gens qu'il faut inſtruire. Si l'on me répete que *les Curieux de Compiegne* n'ont pas été faits pour leur ſervir d'école, mais ſeulement pour faire rire la populace, quoique j'aime à rire autant qu'un autre, je demanderai à quoi peut ſervir d'exciter ſa joie par des moyens de cette eſpece, & s'il eſt permis, parce

qu'elle eſt déja très-corrompue, de la corrompre encore davantage ? Eh quoi ! des voleurs viennent d'aſſaſſiner un homme ; il eſt étendu ſur le grand chemin luttant entre la vie & la mort ; le malheureux vous entend ou vous entrevoit paſſer près de lui ; il vous appelle d'une voix plaintive ; il vous tend ſes mains défaillantes ; il implore votre humanité ; vous vous approchez, & touché de ſes ſouffrances, déchiré par ſes cris, vous lui plongez votre épée dans le ſein. Les bleſſures de cet homme n'étaient point mortelles ; il aurait pu revenir à la vie, il aurait pu vous la devoir ; le beau moyen de le ſecourir, que d'achever de le tuer !

Je n'ai parlé encore que des *Curieux de Compiegne* ; mais combien n'affligerais-je pas les ames honnêtes, ſi j'analyſais les autres Comédies de Dancourt ! Si je diſais, par exemple, que dans *la Pariſienne* une jeune perſonne, nommée Angélique, va joindre, par le conſeil d'une ſoubrette, ſon amant qui s'eſt caché dans un cabinet obſcur, & y reſte tête à tête pendant l'eſpace de trois ſcènes. Si je diſais que dans le *Moulin de Javelle*, *le Chevalier*

valier à la mode, *la Femme d'intrigue*, &c... Mais que me ſervirait de rappeller ici des indécences qui ne ſont que trop connues ? Que ne puis-je plutôt effacer de la mémoire de ceux qui les récitent, & de ceux qui les entendent, les pieces monſtrueuſes qui renferment un venin ſi groſſier ? Ma plume s'arrête, honteuſe d'en avoir tracé quelques titres, & ne pouvant pas même écrire ceux qui reſtent.

Regnard, on le ſait, n'eſt gueres moins immoral que Dancourt. Je ne parlerai point de ſon *Légataire*, piece d'autant plus dangereuſe qu'elle eſt mieux intriguée & mieux écrite ; piece que le célèbre Citoyen de Genève, & d'autres Philoſophes ont envain dénoncée au Tribunal de l'honnêteté publique. Malgré ces dénonciations réitérées, un certain monde s'obſtine toujours à l'aller voir. Peut-être ce certain monde a-t-il ſes raiſons pour cela ; mais comment, lorſqu'on donne *les Folies amoureuſes*, & on les donne ſouvent, comment une mere oſe-t-elle y mener ſa fille ? Comment une femme, honnête ou non, peut-elle goûter quelque plaiſir à voir

ſon ſexe avili au point où il l'eſt dans cette immodeſte & dégoûtante parade ? Je dis *avili*, car le ſexe l'eſt toutes les fois qu'on le fait deſcendre à des rôles infâmes & déshonorans de leur nature. Or, que voit-on dans *les Folies amoureuſes ?* Deux jeunes filles, ou plutôt deux Bacchantes, l'une deſquelles, ainſi que ces anciennes Prêtreſſes du vainqueur de l'Inde, contrefait la folle, & dans ſa folie ſimulée, ſe déguiſe trois fois avec des habits différens; tient des diſcours tout-à-fait analogues au coſtume militaire qu'elle a adopté; engage ſon amant à l'enlever; eſt bientôt enlevée; & va avec un jeune étourdi & ſon valet, voleurs de grand chemin, exercer vraiſemblablement les métiers qui conduiſent à la Grève & à la Salpétriere. Agathe, dira-t-on peut-être, Agathe, l'héroïne de ce Drame, ſe fait enlever pour ſe ſouſtraire à la pourſuite amoureuſe du vieux Albert, ſon tuteur, & à tous les mauvais traitemens qu'il lui fait ſubir. La fuite, quand on eſt opprimée, eſt de droit naturel. D'ailleurs l'Iſabelle de l'*Ecole des Maris*, par les mêmes raiſons, à peu-près, ſe livre aux mains du jeune Valere

ſon amant; & Moliere, ſelon vous, ne bleſſant jamais les mœurs, Regnard n'avait rien de mieux à faire que de l'imiter. D'abord je n'ai point dit que Moliere ne bleſsât jamais les mœurs; le contraire eſt malheureuſement arrivé quelquefois; mais ce n'eſt point ſans doute l'*Ecole des Maris* qui peut lui attirer ce reproche; & cette piece, en aucune maniere, ne peut ſervir d'excuſe aux *Folies amoureuſes*. L'Iſabelle de Moliere trompe ſon tuteur, il eſt vrai, à peu-près comme l'Agathe de Regnard abuſe le ſien. Mais la premiere dans l'*Ecole des Maris* reparaît au dénoûment, & témoigne du repentir de ſa conduite; un Notaire, d'ailleurs, eſt là qui unit les deux amans, & légitime leurs tranſports. Agathe eſt enlevée par deux hommes très-ſuſpects, & ne reparaît point. Si la jeune fille préſente à ce ſpectacle, & qui voit fuir cette dévergondée avec ſa ſuivante & deux eſpeces de bandits, demande par hazard à ſa mere ce que deviennent ces perſonnages, où ils vont, ce qu'ils projettent, qu'eſt-ce que la mere pourra lui répondre?

Je rougis d'avoir pu un moment comparer

ces deux pieces ſi différentes dans l'exécution & les détails. Il n'y a gueres que des ſcélérats dans *les Folies amoureuſes*, & des ſcélérats qui triomphent. La conduite d'Iſabelle dans l'*Ecole des Maris* n'eſt pas très-édifiante ſans doute; mais n'y a-t-il pas dans cette piece ce rôle admirable d'*Ariſte* dont tous les diſcours peuvent ſervir de contrepoiſon aux mauvais exemples d'Iſabelle, qui ne ſont eux-mêmes que la preuve continuelle des ſages diſcours d'*Ariſte*? Moliere & Regnard ont voulu probablement faire entendre qu'il ne fallait point trop gêner le ſexe; que toute contrainte à ſon égard était injuſte, & pouvait devenir funeſte. Le premier s'eſt arrêté préciſément où il fallait, l'autre a tellement paſſé le but, que ſa leçon, s'il a voulu en donner une, a tous les inconvéniens qui naiſſent des extrêmes. Moliere a rempli ſon plan en Philoſophe; Regnard n'a pas même arrangé le ſien en homme d'eſprit. Toutes les ſituations de Moliere ſont Comiques & Morales; Regnard n'eſt gueres comique que dans ſon ſtyle. La piece de Moliere eſt ſans contredit un des chefs-d'œuvre du Théâtre; & celle

de Regnard n'eſt qu'un tiſſu d'invraiſemblances qui choquent autant la raiſon que l'honnêteté.

O Caton ! ô grand homme ! Pourquoi le Ciel n'a-t-il pas daigné te faire naître parmi nous ? Ah ! ſi, au lieu de Rome, il t'avait donné la France pour patrie, devant toi, peut-être n'aurait-on pas oſé ſouiller nos regards par des tableaux ſi indécens. Ta face vénérable & auſtere en aurait impoſé peut-être aux Acteurs qui proſtituent leurs talens à des repréſentations pareilles ; aux Auteurs, qu'elles dégradent ; à nous, qu'elles pervertiſſent. L'aſcendant de ta vertu aurait triomphé de nos penchans coupables ; Thalie, enfin ſe ſerait tue, ou n'aurait proféré que des accens dignes d'être recueillis par tes chaſtes oreilles, & par ton ame plus chaſte encore. Mais qu'ai-je dit ? Non, non ; ta vertu, ta préſence n'auraient apporté aucun changement dans nos mœurs ni dans notre Théâtre. Tu ſerais venu t'y aſſeoir en vain ; malgré toi, devant toi, on n'aurait pas craint de repréſenter ces Comédies où le vice eſt vainqueur. Tu aurais vu Agathe ſe faire enlever par deux

ſcélérats; une Pinuin ſuborner l'innocence. Tu aurais vu tout un peuple rangé en cercle applaudir ces actions infâmes ; tu l'aurais vu avaler à long traits, & ſavourer avec délice le poiſon le plus mal apprêté & le plus déteſtable. Indigné de cette licence qu'aurais-tu fait alors ? Ce que tu fis une fois à Rome : pour ne pas être le complice de ce peuple & de ſes corrupteurs, au milieu de l'impudent battelage, & ſans attendre qu'il fût achevé, tu te ſerais levé de ton ſiege, & le front couvert de rougeur, & les yeux fixés contre terre, tu te ſerais retiré en ſilence, donnant au peuple, par ta retraite, une leçon terrible, & telle enfin, ſi de nos jours tu pouvais la lui donner, telle qu'il en devrait mourir de honte, ſuppoſé qu'une ombre de pudeur lui reſtât encore.

Il eſt d'autres pieces que l'on ne voit pas avec moins de plaiſir que *les Folies amoureuſes*, & dont l'indécence eſt à la fois dans les mots & dans les choſes. Ici je pourrais citer une foule d'exemples ; & je les citerais peut-être, ſi je ne craignais de reſſembler à ces Auteurs mal adroits qui, en réfutant des ouvrages

contre la religion, ont la ſimplicité de remplir les leurs de paſſages tirés des écrits réfutés. Qu'arrive-t-il de-là ? Des jeunes gens, qui n'ont pu ſe procurer les ouvrages impies, n'achetent les ouvrages pieux que pour y voir les extraits qu'on y trouve des premiers. Ils liſent ces extraits avec avidité, & le poiſon, que ceux-ci renferment, eſt d'autant plus dangereux, qu'il a aux yeux de ces jeunes gens mille fois plus de charmes que l'antidote. Je ne veux pas qu'on puiſſe me faire le même reproche ; je me contenterai donc d'extraire de nos pieces les plus ſcandaleuſes deux exemples qui pourront faire juger du reſte. Je tirerai le premier de *la Femme juge & partie*, que tout le monde connaît. Béatrix, dans cette piece, demande à Bernadile ce que c'eſt que le cocuage ? Bernadile répond :

Tu veux donc le ſavoir ; c'eſt quand en même-tems,
On fait ſympathiſer, pourvu qu'un tiers y trempe,
Un mariage à l'huile avec un en détrempe.

Croirait-on que la pièce, où ſe trouve cette ſale définition, rendue par une image plus ſale encore, croirait-on que cette pièce eſt

jouée très-ſouvent à Paris & en Province, & que deux mille mains peut-être ſe plaiſent tous les mois à applaudir ce qu'à peine la mienne a oſé écrire une ſeule fois ? Croirait-on que cette pièce, lorſqu'elle parut, eut un ſi grand ſuccès, qu'elle balança long-temps celui du *Tartuffe ;* & que de nos jours même j'ai rencontré des perſonnes du monde qui doutaient ſi elles ne devaient pas la préférer à ce chef-d'œuvre de l'eſprit humain ?

Mon ſecond exemple ſera tiré des *Ruſes d'Amour*, comédie en trois actes de Poiſſon, qu'on ne joue gueres moins ſouvent que *la Femme juge & partie.* Là, on voit un jeune-homme, qui, ſous le nom & l'habit de je ne ſais plus quelle Comteſſe, s'introduit chez le pere de ſon amante. Celui-ci demande au jeune-homme s'il n'a point de maiſon dans le quartier ? Il répond qu'il en a une fort belle, & il ajoute.....

Je n'en détaille point tous les appartemens ;
Par le beau du dehors qu'on juge du dedans, &c.

Tout ce qu'il dit de cette maiſon étant à double entente, peut ſe rapporter à la jeune

perſonne qui eſt là; & qu'on juge de la ſituation d'une honnête fille obligée d'écouter juſques au bout cette indécente allégorie, pouſſée auſſi loin qu'il eſt poſſible. Voilà comme Poiſſon, Montfleuri, & pluſieurs de leurs contemporains font des Comédies. Que d'auteurs encore aujourd'hui qui ne ſe ſoutiennent au théâtre que par de pareils moyens! Combien y en a-t-il qui ne pouvant amuſer les ſpectateurs par des traits plaiſans & des peintures comiques, ont recours à des pointes groſſières & ſales, ſeules machines qui ſoient à leur diſpoſition; & qui, pour me ſervir d'une comparaiſon tirée des matières mêmes que je traite, ſemblables à de certains faiſeurs d'opéra, couvrent la ſtérilité de leur génie ſous la pompe de leur ſpectacle, & la médiocrité de leur poëme ſous la richeſſe de leurs décorations! Autrefois à Athènes on faiſait payer l'amende aux auteurs qui bleſſaient les mœurs publiques. Que j'en connais qui ſeraient ruinés, ſi cet uſage exiſtait à Paris!

Aux premiers jours de notre théâtre, lorſqu'on jouait les pièces de Jodelle, de Baïf,

de Jean de la Peruſe ; pièces dont j'ai déja parlé, & qui, pour être très-informes, n'en étaient pas moins dangereuſes ; dans ce temps là, dis-je, les honnêtes femmes n'allaient au ſpectacle que voilées. Tant qu'il durait, elles y étaient inviſibles ; les filles ſeules, les courtiſannes publiques y allaient à viſage découvert. Le théâtre, en s'épurant, permit inſenſiblement aux premières de s'y montrer ; & bientôt elles vinrent en foule y étaler leurs grâces modeſtes. Mais ſi notre ſcène retombe dans l'opprobre d'où l'ont tirée nos grands auteurs dramatiques ; ſi elle redevient plus que jamais une école de vices & de débauches ; ne faudra-t-il pas que nos dames n'y reparaiſſent qu'avec leurs voiles, ou n'y reparaiſſent plus du tout ? Oſeraient-elles partager publiquement les plaiſirs ſcandaleux des courtiſannes ? Que dis-je ? N'eſt-il pas déja très-indécent que les femmes ſages ou libertines ſoient pêle & mêle aſſiſes à nos théâtres ? Que l'on voie dans une loge à côté de ſa mere vertueuſe, une vierge innocente & candide, & dans la loge voiſine une fille d'Opéra avec ſa complaiſante ? Comment les plaiſanteries,

qui charment ces dernières, peuvent-elles ſeulement faire ſourire les autres? Et comment, ainſi que dans les temples des Hébreux, n'y a-t-il pas à nos ſales de ſpectacle une piſcine pour les impurs? Cette contradiction dans nos mœurs eſt une de celles qui m'ont toujours le plus choqué. Lorſque, faiſant mon cours de Comédie Françaiſe, j'allais preſque tous les ſoirs m'établir bravement au parterre, (je m'en ſouviens encore bien diſtinctement), chaque fois que l'acteur ou l'actrice débitaient une poliſſonnerie un peu forte, je ne manquais pas de lever la tête, & de porter mes yeux ſur les jolis viſages des ſpectatrices, & il m'eſt très-rarement arrivé de les voir rougir. A quoi alors pouvais-je diſtinguer la citoyenne chaſte de celle qui ne l'était pas? Quelle idée pouvais-je avoir des mœurs de nos Pariſiennes? Hélas! étranger dans cette ville, très-jeune, très-timide, ne connaiſſant ni les manières ni les uſages, je prenais l'inſenſibilité de ces dames pour le ton du jour, pour le ton par excellence; & confus d'avoir rougi tout ſeul, je finiſſais par en rougir encore.

Auteurs dramatiques, à qui faut-il s'en

prendre, ſi encore aujourd'hui rien ne fait plus rougir nos femmes ? A vous ſeuls, imprudens que vous êtes. C'eſt vous, qui, par vos peintures trop peu modeſtes, & malheureuſement trop ſéduiſantes, avez éteint en elles le goût de l'honnêteté & de la décence. C'eſt vous qui les avez, pour ainſi dire, accoutumées aux nudités, & familiariſées avec le vice. C'eſt vous qui les avez perdues. Elles étaient chaſtes & ſenſibles, elles ſont galantes & perfides. Elles avaient des paſſions qui exaltaient, qui aggrandiſſaient, qui ſanctifiaient leurs âmes; elles n'ont plus que des goûts qui les abrutiſſent. Elles étaient quelquefois victimes ; elles en font tant qu'elles peuvent & ſe plaiſent à en faire. Cruels, que vous êtes, voilà votre ouvrage. Oſez vous en applaudir. Et vous, jeunes amans, nouveaux époux, qui idolâtrez vos femmes & vos maîtreſſes, ſi, à mon exemple, vous allez quelquefois au parterre, ſoyez fiers de les voir aſſiſes ſur la même ligne que les plus viles créatures; de les entendre, ainſi que les dernieres, applaudir aux plus groſſieres bouffonneries, & de ne pouvoir pas même les re-

connaître aux plumes de leurs coëffures *.

Il eſt ſur notre ſcène des indécences d'un autre genre non moins condamnable, & qu'on y ſouffre tout auſſi patiemment. Le citoyen de Genève ſe plaint qu'on n'y reſpecte point aſſez les vieillards : quand ces derniers ſont amoureux, malgré leur âge, & jaloux, qui pis eſt; quand ils ſont avares, défians, impérieux, grondeurs, acariâtres, peut-être n'eſt-ce pas un grand crime de s'en mocquer ; les traits alors qu'on lance aux Orgons, aux Harpagons, aux Gérontes, par le contre-coup ordinaire retombent ſur nos oncles, nos pères, nos grands-pères, & peuvent ſervir à les corriger, s'ils ont ces vilains défauts. Il eſt permis à cet égard de prendre des libertés. La Comédie non-ſeulement les tolère, mais même elle les autoriſe. Ce qu'on ne devrait jamais ſe permettre, c'eſt d'introduire ſur la ſcène un perſonnage quelconque qui manque de reſpect à des parens honnêtes. C'eſt violer à la fois les droits de la vertu & ceux de la nature;

* J'ai vu le tems où il n'était permis qu'aux femmes de qualité d'avoir des plumes à leur coëffure. Tout eſt bien changé maintenant !

& voilà cependant ce que Regnard, Dancourt, & quelques autres ſe permettent ſans ceſſe. Eh ! pourquoi ont-ils ignoré que la piété filiale fut toujours l'apanage des grandes ames ; qu'à la Chine un père & une mère ſont vénérés à l'égal de la Divinité ; & que c'eſt là, ſans doute, une des principales cauſes de la longue durée de ce vaſte Empire ? Pour ne citer qu'un exemple de cette licence, peut-on n'être pas indigné, lorſque dans le *Diſtrait* on entend le Chevalier parler de la ſorte à Valere, ſon oncle ?

Ah ! mon oncle, parbleu, je vous trouve à propos,
Pour vous laver la tête, & vous dire en deux mots....

L'oncle témoigne ſa ſurpriſe. *Ah ! ventre-bleu*, répond le Chevalier, après une diſcuſſion aſſez vive.

C'eſt un étrange cas ; faut-il que la jeuneſſe
Apprenne maintenant à vivre à la vieilleſſe ?
Et qu'on trouve des gens avec des cheveux gris,
Plus étourdis cent fois que nos jeunes Marquis ?

Une pareille apoſtrophe eſt-elle ſupportable dans la bouche d'un jeune-homme, qui paſſe ſa vie au cabaret, & dont tout le mérite eſt

de ſavoir chanter, danſer, & ſe tenir les nuits ſous les fenêtres des jolies femmes, pour faire croire aux ſots qu'il n'eſt point de belle dans la ville qui ne l'adore, & ne lui donne des rendez-vous ? Cette apoſtrophe eſt d'autant plus déplacée, que ce Valere, à qui on l'adreſſe, eſt un homme ſage, une eſpèce d'Ariſte très-retenu dans ſa conduite, & qui déja lui-même a lavé la tête à ſon neveu, avec bien plus de raiſon. Faut-il être Chinois, pour ſentir ſon cœur ſe ſoulever à de ſemblables indécences ? (6) Non, certes, non ; il ſuffit d'être homme.

S'il faut que chaque perſonnage reſpecte ſes parens ſur la ſcène, quand ils ſont vertueux, ceux qui font parler ces perſonnages, les auteurs dramatiques, ne doivent pas moins ſe faire reſpecter entr'eux, lorſqu'il ſe mettent réciproquement au théâtre ; & c'eſt encore ce qu'ils ont très-ſouvent oublié. J'ai traité cet article aſſez au long dans la préface du *Concours Académique*, & j'y renvoie le Lecteur. Qu'il n'aille pas me faire un crime de l'avoir omis dans cet ouvrage : cet ouvrage-ci, comme je l'ai déja annoncé, n'eſt point un cours complet de

leçons dramatiques, mais un recueil d'obſervations ſouvent aſſez ſuperficielles. C'eſt bien aſſez, d'après cela, que le Lecteur me demande compte de ce que j'y dis, ſans me rendre reſponſable de ce que je n'y dis pas; le vrai moyen de mériter ſes reproches ſerait peut-être de lui tout dire. Mais laiſſons le Lecteur, & revenons à notre ſujet. Il eſt peu de déſordre moral, de vice bas, d'actions malhonnêtes, de diſcours obcènes, d'attachemens criminels, dont notre théâtre comique ne m'offre des exemples. Des valets, qui au mépris des loix, ſe déguiſent en Notaires, & font ſigner de faux contrats; d'autres qui volent leurs Maîtres, & ne ſont point punis; des Chevaliers d'induſtrie qui s'enrichiſſent aux dépens des plus honnêtes gens, & dont les principes ſont érigés en maximes; des femmes complaiſantes qui ſéduiſent l'innocence, & dont le métier trouve des apologiſtes; des mères qui font l'amour devant leurs filles; des filles qui trompent leurs mères ou leurs tuteurs, & des tuteurs qui oppriment leurs pupiles; voilà ce que chaque jour on voit dans nos Comédies. Voilà ce que l'uſage & le temps ſemblent y avoir

avoir consacré. Le théâtre, aux yeux du philosophe, est un palais magnifique que le génie avait élevé pour loger la vertu. Ce palais d'abord n'a guere été habité que par des tyrans & des fripons. Du temps de Ménandre & de Térence, la vertu cependant a fait quelques efforts pour y pénétrer. Elle y est entrée, & quoique parlant un langage un peu triste, elle n'y a pas manqué d'adorateurs ni d'hommages. Des barbares sont venus bientôt qui l'en ont chassée. Après un long intervalle, Moliere & Voltaire l'ont ramenée dans son domicile ; l'une parée des atours les plus rians, & un masque à la main; l'autre un diadême au front, & revêtue d'habits imposans & superbes. Ces deux sages sont morts; les tyrans, les fripons, les barbares sont revenus en foule assiéger le palais de la vertu. Ils ont de nouveau détrôné cette Reine, qui erre maintenant loin de sa noble demeure, & qui n'y a pas même conservé un pied-à-terre.

Aristophane & Plaute, quoique souvent licencieux, n'offrent point d'exemple de femme mariée que l'on corrompe ; & nous avons des pieces où des jeunes gens s'honorent de

leurs projets adulteres. Dans une Comédie de Plaute, une jeune perſonne flétrie par *Chérée*, n'oſe avouer ſon malheur, ou plutôt n'imagine pas qu'il exiſte des termes pour l'exprimer. Et dans le *Glorieux* le vieux Géronte oſe propoſer à la fauſſe *Liſette* de lui faire bâtir une ſuperbe maiſon à l'écart, & d'aller ſecrettement ſouper tous les ſoirs avec elle. Si un étranger, voyant jouer pour la premiere fois cette piece, apprenait bientôt que Deſtouches, ſon auteur, eſt le plus réſervé & le plus chaſte de nos Poëtes comiques, qu'eſt-ce qu'il penſerait de ces derniers, & de leurs ouvrages? Voilà un extrait fort abrégé de toutes les indécences qu'on voit ſur notre ſcene Françaiſe; & l'on s'étonnera après cela qu'un Caton, qu'un Scipion, & pluſieurs autres perſonnages illuſtres n'ayent jamais voulu ſouffrir qu'on bâtit des Théâtres dans leur patrie! On s'étonnera que Platon ait regardé les Poëtes comme les corrupteurs du peuple, & les ait bannis de ſa République! Que les SS. Peres, parmi leſquels il y eut des ſages, que les SS. Peres, dis-je, dans leur langage hyperbolique & figuré aient

appellé la poéſie *une liqueur qui ſe compoſait dans les pharmacopées du Démon*, on s'étonnera qu'ils aient dit que le chrétien, qui aſſiſtait à des repréſentations de Tragédies, ou de Comédies, déshonorait en lui le temple du S. Eſprit! On s'étonnera que Ciceron ait auſſi condamné (7) les Théâtres, quoiqu'il eût fait un plaidoyer ſi éloquent pour un Comédien! On s'étonnera que le célèbre Citoyen de Genève ait écrit ſa lettre contre les Spectacles; lettre ſublime, où..... Mais que ma juſte admiration pour J. J. Rouſſeau ne m'aveugle point ſur les paradoxes dont cet ouvrage eſt ſemé, & qui, ſemblables à l'ivraie, y étouffent quelquefois le bon grain. Lorſqu'il dit, par exemple, que le Théâtre de Moliere *eſt une école de vices & de mauvaiſes mœurs plus dangereuſe que les livres même où l'on fait profeſſion de l'enſeigner*; lorſqu'il fait entendre que Moliere dans *le Miſantrope* a eu le deſſein de jouer la vertu; quoique Moliere, je l'ai déja dit, ne me ſemble pas irréprochable, je ne puis adopter l'opinion de J. J. Rouſſeau. Semblable à beaucoup d'autres, ce grand Écrivain n'était pas infaillible,

ſur-tout en matiere de Théâtre. Des gens plus habiles que moi lui ont répondu victorieuſement ſur cet article ; & peut-être n'était-il pas bien difficile de lui répondre. Mais lorſqu'il dit *que les ſucceſſeurs de Moliere n'ayant ni ſon génie, ni ſa probité, ſe ſont attachés à flatter une jeuneſſe débauchée & des femmes ſans mœurs ; que ce ſont eux qui les premiers ont introduit ces groſſieres équivoques non moins proſcrites par le goût que par l'honnêteté*, eſt-il auſſi aiſé de lui répondre ? Et lui a-t-on en effet répondu ? Oui, par des raiſonnemens vagues. Mais s'il vivait encore, & qu'il voulût repliquer par des faits, ne pourrait-il pas vous dire : liſez Dancourt, liſez Regnard, Poiſſon & pluſieurs autres qu'il ne nommerait point, parce qu'ils vivent ; & dont, pour la même raiſon je ne dévoilerai point la turpitude ? Mais vous-même, me dira-t-on peut-être, vous, qui parlez, êtes-vous Platon ou Jean-Jacques, pour écrire comme vous le faites contre les Spectacles ; & nous interdire des plaiſirs que ſe ſont permis nos aïeux, & qui ſont néceſſaires à l'homme ſocial ? Hélas ! Meſſieurs, pourquoi me faire

cette queſtion? La faibleſſe de cet ouvrage vous prouve trop que je ne ſuis, ni Platon, ni Jean-Jacques. Il faut pourtant que je me juſtifie; écoutez-moi donc. Je fus jeune; & ſi, après avoir eſſuyé l'orage de quelques paſſions, il en reſte encore une au fond de mon ame, c'eſt celle de la vertu; c'eſt l'amour de l'ordre que je crois préférable à tout. Voilà le Dieu, le ſeul Dieu qui m'inſpire, & qui m'a mis la plume à la main. Je fus jeune, & j'ai vu, en vielliſſant, que ce bien, que j'aime; que cet ordre, qui m'eſt cher; que cette harmonie reſpective, qui doit exiſter entre toutes les parties de la ſociété, & ſans laquellle il n'eſt point de bonheur pour cette derniere; j'ai vu, dis-je, que cet équilibre parfait & indiſpenſable dépendait abſolument des mœurs. Les mœurs m'ont paru gouverner le monde. Ce ſont elles qui hâtent ou ralentiſſent dans un État les grands mouvemens, les grandes révolutions; qui attirent & repouſſent à leur gré les puiſſances voiſines & éloignées, & les tiennent dans le reſpect ou dans la crainte. Enfin les mœurs m'ont ſemblé douées d'une force

centrale qui eſt l'ame & le mobile de tout le ſyſtême politique, comme le ſoleil l'eſt du ſyſtême planétaire. Malheur au peuple qui finit par perdre ſes mœurs; ce terme eſt celui de ſon exiſtence. Contemplez un moment les ruines des vieux empires du monde; par-tout vous y verrez le luxe aſſis en triomphateur, ayant même encore l'air d'inſulter à ſes victimes; & le luxe étant le deſtructeur de toute diſcipline, n'eſt-il pas le pere des mauvaiſes mœurs? On me demande ce que je ſuis pour joindre ma voix, contre les Spectacles, à celles des Philoſophes religieux & profanes. Je ſuis citoyen; je ſuis homme. Et quel homme, quel citoyen, tant qu'il ſent battre ſon cœur dans ſa poitrine, peut ſouffrir que l'on corrompe, non-ſeulement ſa femme, ſa fille, ſa ſœur, mais la ville où il eſt né; mais ſa patrie entiere? Quel homme, à ce titre, n'a pas autant de droit que Jean-Jacques, & Platon même, pour écrire contre les corrupteurs, & ne ſent point dans ſon ame l'indignation ſuppléer au génie? La Comédie, telle que Regnard, Dancourt, & quelques autres l'ont faite, n'a que trop

influé ſur les mœurs actuelles. Paſſons donc aux moyens qu'on pourrait employer, pour épurer la Comédie parmi nous, & pour attacher à tous ſes effets la moralité qui ſeule peut juſtifier le plaiſir qu'elle donne.

SECONDE PARTIE.

TOUTES les perſonnes qui ont écrit ſur l'art dramatique, & elles ſont en grand nombre, n'ont pas manqué de donner les règles de la Comédie. Ces règles ſont par conſéquent très-connues. Ce qui l'eſt peu, c'eſt l'art de rendre la Comédie morale. Très-peu d'auteurs, ſoit anciens, ſoit modernes, ont écrit ſur cette matière. Ariſtote avait fait ſur la Comédie un traité qui n'eſt point venu juſqu'à nous. Quel malheur pour les lettres! Peut-être ce grand homme y traçait-il les loix qui nous manquent, & que je déſire. Les autres légiſlateurs du Parnaſſe ſe ſont bien plus étendus ſur la Tragédie que ſur la Comédie. Ils parlent de tout ce qui a rapport à la première; & ne donnent ſur la ſeconde que des préceptes vagues & laconiques; ſoit qu'ils l'aient regardée comme inférieure à l'autre, ſoit que ne connaiſſant

point l'opinion d'Ariſtote, leur maître, ils n'aient point oſé en avoir une, & moins encore la rendre publique.

Le plus moral de tous les poëtes, Horace, devait ſans doute déſirer que la Comédie fût morale. Il n'a pas manqué de manifeſter ſa penſée à cet égard, & il l'a fait à ſa maniere, c'eſt-à-dire, à grands traits, mais briévement & avec tant de préciſion, que ſes vers ſur ce ſujet reſſemblent tous à des apophtegmes. Le réſultat de ſes leçons eſt preſque toujours qu'il faut être utile & agréable. C'eſt beaucoup faire que de recommander d'être utile; mais ce n'eſt point aſſez: comment s'y prendre pour le devenir? Quelle route ſuivre? Quels moyens employer? Voilà ce qu'il fallait détailler, au riſque même d'être diffus. Quant à l'agréable, Horace en donne ſi bien l'exemple, que, pour y parvenir, il ne faut que l'imiter. Ici la leçon n'a pas beſoin d'être développée: pour l'avoir toujours ſous les yeux, il n'y a qu'à toujours lire les écrits du maître.

Vida ne dit rien de la Comédie, & cela ne m'étonne point; on n'y allait guere de ſon tems. Les Egliſes étaient bien plus fréquentées

que les ſalles de ſpectacle. D'ailleurs Vida était Evêque; il ne croyoit pas que la morale pût entrer ailleurs que dans des ſermons. Au ſurplus, s'il n'a rien dit de la Comédie, il a parlé du poëme épique en grand poëte, c'eſt-à-dire, avec beaucoup de clarté, de force, & d'éloquence. Il ſemble qu'il n'a voulu former que des Homeres & des Virgiles; & il n'y a guere que les émules de ces derniers qui puiſſent profiter à la lecture de ſon poëme.

Beaucoup d'auteurs ont fait parmi nous des traités & des cours de belles-lettres, où l'on trouve toujours un chapitre ſur la Comédie. Le P. Rapin, Rollin, l'abbé Batteux ſont à-peu-près les plus célèbres. Ces hommes, grands admirateurs des anciens qu'on ne ſaurait trop admirer quand ce n'eſt point excluſivement, ces hommes eſtimables ſans doute, & pluſieurs autres profeſſeurs de Collége, n'ont guere fait, en parlant de la Comédie, que répéter & paraphraſer ce qu'avait dit Horace. Voici la marche qui leur eſt commune à preſque tous. Ils commencent par définir la Comédie, car ces Meſſieurs toujours définiſſent. Ils tracent enſuite de beaux portraits

d'Ariſtophane, de Menandre, de Plaute, de Térence; ils diſent quelques mots de Moliere; diviſent, ſubdiviſent, argumentent ſur des riens à perte de vue, terminent leur diſſertation par des lieux communs, par des redites, & s'imaginent avoir tout dit. On chercherait en vain dans leurs ouvrages cet eſprit d'invention & d'indépendance, qui fait riſquer des vérités hardies & nouvelles. Une ſéche analyſe, une froide méthode y compaſſent, tout, y glacent tout. Il me ſemble les voir ſe promener à grands pas dans leur ſalle d'humanités ou de rhétorique; la prendre pour la carrière illimitée du génie, y poſer gravement la borne, & dire à ce dernier: *tu n'iras pas plus loin.*

Si MM. Diderot, Marmontel, & Mercier ne ſont pas tombés dans ce ridicule, peut-être ont-ils donné dans l'extrémité contraire. On a beaucoup crié contre leurs opinions. Des gens qui n'avaient que du goût, les ont traitées d'héréſies en matiere de goût. Il ne m'eſt point permis de décider cette queſtion, & je ne la déciderai point. Voici ce que je dirai, duſſé-je paſſer à mon tour pour un

héréſiarque. Il me ſemble que ces écrivains philoſophes ont vu le théâtre en grand, qu'ils en ont parlé de même, que leurs vues ſont très-morales, qu'elles tendent directement à épurer l'art, à rendre plus vertueux ceux qui le cultivent, & plus heureux ceux qui en jouiſſent. Enfin, c'eſt dans leurs écrits ſeulement que j'ai appris quelque choſe de nouveau ſur cet art que j'adore. Voilà ce que je puis, ce que je dois dire ; & ſi je l'oſais, que ne dirais-je pas encore ?

Qu'on jette un moment les yeux ſur le ſpectacle immenſe que nous préſente la nature ; que l'œil de l'homme ſe leve vers les Cieux ; qu'il parcoure, à l'aide d'un téleſcope, cette plaine azurée qui n'a point de bornes ; il n'y verra pas une étoile qui ſe reſſemble. Qu'aux lunettes achromatiques l'obſervateur faſſe ſuccéder le microſcope, & qu'il le dirige à ſes pieds ; parmi les fourmilieres d'inſectes de la même eſpèce que lui groſſira ſon verre, il n'en verra pas un qui n'ait des traits différens de l'inſecte que nous appellons ſi improprement & ſi peu juſtement ſon ſemblable. Il ne découvrira pas un ciron, pas une fourmi,

qu'une conformation plus ou moins délicate, qu'une organiſation plus ou moins exquiſe, ne diſtingue d'une autre fourmi, & d'un autre ciron. Qu'il laiſſe là & téleſcope, & microſcope; qu'il ſaute aux branches d'un arbre, en rapporte la main pleine de feuilles; les meſure, les pèſe, en compte les filamens, les fibres perceptibles, & qu'il me diſe ſi dans l'Univers il y a deux êtres animés ou inanimés qui ſoient les mêmes; je l'en défie. Si des cirons & des fourmis il paſſe aux hommes; s'il obſerve avec la même attention le phyſique & ſur-tout le moral de ces derniers, je le défie plus encore de trouver deux phiſionomies, quelque reſſemblantes qu'elles ſoient, qui aient des rapports fixes, & qui ne varient pas dans les moindres détails, & deux caractères qui n'aient pas entr'eux mille diſſemblances reſpectives. Et qu'on ne croie pas que cette infinie variété n'exiſte que dans les eſpèces. Les genres, peut-être, ne ſont ni moins nombreux, ni moins étendus. Les ſavans ont diviſé la nature en trois règnes. Ils ont ſubdiviſé ces règnes en autant de claſſes qu'il y a d'eſpèces; mais leurs diviſions,

leurs ſubdiviſions ſont-elles auſſi exactes qu'ingénieuſes? Tous les êtres vivans & non vivans y ſont-ils compris? Ne ſe gliſſe-t-il point à leur inſçu quelque étranger dans ces familles ſi bien diſtinguées les unes des autres? J'admire extrêmement les connaiſſances de nos divers naturaliſtes. Mais ſoyons de bonne-foi: Dieu ſeul eſt le Roi légitime de ces trois immenſes Royaumes. Dieu ſeul en peut connaître & dénombrer tous les ſujets, & leur donner à chacun le nom & le rang qui leur conviennent. Aux yeux de Dieu, peut-être il y a autant de genres qu'il y a d'eſpèces aux yeux de l'homme. S'il eſt donc vrai que les productions de la nature ſoient variées à l'infini, pourquoi n'en ſerait-il pas de même des créations de l'eſprit de l'homme. L'art dramatique étant une imitation de la nature, pourquoi ne ſerait-il pas auſſi fécond & auſſi riche que la nature? Pourquoi enfin n'y aurait-il pas au théâtre autant de genres de pièces qu'il y a de ſujets de pièces? Me trompé-je dans mes conjectures? Je n'en ſais rien. Ce que je ſais bien certainement, c'eſt que ſi l'on veut tenir un aigle dans une cage à poulets, l'aigle briſe

la cage, en ſort les aîles étendues, va planer au plus haut des cieux ; va fixer fiérement le flambeau du monde, ſe jouer avec la foudre ; & prolongeant même au-deſſus d'elle ſon vol illimité, partager avec l'aſtre du jour, l'empire immenſe de la lumière. Je veux bien croire que les règles ſont utiles, mais voilà en peu de mots l'hiſtoire du génie, aux priſes avec les règles, & les pédans qui les ont faites. Corneille & Shakeſpear ne ſont pas faits pour reſter dans une cage.

Boileau eſt celui dont on devait attendre le plus ſur les moyens de rendre la Comédie morale, & c'eſt celui qui nous a donné le moins. Il trace en beaux vers l'hiſtorique de la Comédie ; donne en vers non moins heureux des préceptes généraux ſur les études du poëte, & ſur la manière dont il doit peindre ſes caractères. En ſuivant les conſeils de Boileau, on fera une Comédie agréable, mais jamais ils ne ſerviront de rien à un poëte moraliſte. Eh ! que pouvait dire de plus celui qui dans un art poétique n'a point parlé de la Fontaine, dont les fables ſont un véritable ſupplément à la Comédie ; & qui, en écrivant

à Moliere, c'eſt-à-dire, au plus grand philoſophe, peut-être, que la France ait produit, lui demande ſéchement où il trouve la rime? Boileau avait ſans doute un très-grand talent pour les vers, mais la ſcience du cœur & de l'homme (8) lui était preſque inconnue. Cette ſcience était pour lui, comme ces terres étrangères que des voyageurs cottoient ſans pouvoir y pénétrer, ſoit que les vents les en empêchent, ſoit qu'ils manquent d'adreſſe, de ſagacité, & de patience, pour ſurmonter les divers obſtacles qui s'offrent à leur paſſage. Ayant infiniment moins de talent & de lumières que Boileau, on ne doit pas s'attendre que j'ajoute beaucoup à ſes idées. Qu'un plus habile que moi approfondiſſe ce que je vais effleurer. Je me bornerai à quelques préceptes, ou plutôt à quelques avis. Je propoſe des opinions & ne donne point de loix. Je ne dirai rien des règles connues; il n'eſt point d'auteur dramatique qui ne ſente auſſi bien que moi combien les unités de tems, d'intérêt & de lieu ſont néceſſaires en de certains momens, & inutiles en d'autres. Une pièce rigoureuſement compoſée d'après les règles, peut

n'être point morale; je voudrais qu'elle le fût, s'il étoit poſſible, ſans trop les violer, voilà tout mon projet.

C'eſt en réfutant une opinion de Driden que j'indiquerai d'abord un des principaux moyens de rendre une Comédie morale. Driden, écrivain auſſi correct que Boileau, était un penſeur bien plus profond. Il a prétendu cependant que le devoir de l'auteur comique était rempli dès qu'il avait plu; & que ſon ouvrage pouvait ne tendre légitimement qu'à amuſer les ſpectateurs. Il a ajouté que l'auteur comique n'était point obligé, dans ſes pièces, à punir les méchans, par la raiſon que Dieu les laiſſe vivre; & que la juriſdiction de la créature ne doit pas s'étendre plus loin que celle du Créateur. Malgré le reſpect que j'ai pour les talens de Driden, je ne puis ſur ce point être de ſon avis. Dieu laiſſe vivre les méchans, il eſt vrai; il ne les punit point à nos yeux d'une maniere éclatante & viſible; mais qui peut lire dans les ſecrets de cet Être ſuprême? Qui ſait s'il ne réſerve pas aux méchans des peines égales à leurs forfaits? Que dis-je? Qui ſait même ſi

cette

cette exiſtence, qu'il leur laiſſe, n'eſt pas leur premier & leur plus fort châtiment ? Les tyrans ont de la mémoire ainſi que les autres hommes : cette vengereſſe active de l'innocence ne peut-elle point ſans ceſſe leur préſenter l'image ſanglante de leurs victimes ? Et dans ce cas eſt-il pour ces monſtres d'échafaud plus terrible que le lit magnifique où ils veillent avec leurs remords, & d'officier de juſtice plus redoutable que leur ombre ?

L'Auteur moraliſte n'ayant point dans ſa main les glaives cachés dont l'Eternel déchire le cœur des méchans ; ne pouvant point comme lui, changer leur nectar en poiſon, leur grandeur en petiteſſe ; leurs jouiſſances en tourmens ; ne pouvant point armer leurs ſonges des poignards du conſpirateur ; leur montrer, à la faveur des ombres (9) & du ſommeil, leurs palais embraſés, leurs enfans écraſés ſur la pierre, leur trône plongé dans le ſang ; ne pouvant point enfin les accabler de vengeances intérieures & ſecrettes ; l'Auteur moraliſte doit ouvertement les attaquer, les pourſuivre les preſſer de toutes les forces de ſon génie ;

il doit ne les mettre ſur la ſcene, que pour les y étouffer aux yeux de tout le monde. Et pour ne laiſſer au ſpectateur aucun regret de leur ſupplice, il doit, avant de les tuer, les peindre avec toute leur laideur. Quel plus ſublime emploi! Ainſi il devient fictivement l'exécuteur des juſtices céleſtes. Ainſi ſon fouet vengeur, en ſuppléant la foudre, apprend aux ſcélérats à la redouter & à la voir ſuſpendue ſur leurs têtes. Driden était convaincu, ainſi que moi, de ces vérités; & s'il a avancé le contraire, c'eſt qu'ayant fait dans ſa jeuneſſe des Comédies très-ſcandaleuſes, & avant que de connaître, pour ainſi-dire, toute la ſainteté de ſon miniſtere, il n'a point oſé tout de ſuite ſe réfuter ſoi-même; & par des obſervations oppoſées à l'eſprit de ſes ouvrages, révéler leur indécence, & les couvrir du blâme qu'ils méritent; il a fait ſa Poétique d'après ſes Comédies, tandis qu'il aurait dû faire ſes Comédies d'après ſa Poétique. Ce malheur eſt celui de tous les jeunes gens qui ſe hâtent d'écrire avant que d'avoir réfléchi; & c'eſt bien ici le cas de les comparer à ces jeunes Médecins qui tuent leurs

malades par ignorance. Driden avait un trop bon eſprit, & trop de philoſophie, pour perſiſter dans une opinion contraire à la ſaine morale; auſſi n'a-t-il pas manqué de ſe rétracter dans un âge plus mûr. Je voudrais donc que dans toutes les Comédies, ſoit d'intrigues, ſoit de caracteres, le vice fût toujours puni; & cette loi eſt la premiere que j'établirais, ſi j'avais le droit d'en faire. Appuyons, s'il eſt poſſible, notre ſentiment par des exemples. Pourquoi le Tartuffe, l'Avare, l'École des Maris préſentent-elles des réſultats ſi philoſophiques, & ſi utiles au genre humain? C'eſt, ſans doute, parce que Sganarelle perd ſon Iſabelle; Harpagon, ſa caſſette; & Tartuffe, ſa liberté. Il eſt peu d'Auteurs de Poétiques qui n'ayent déja donné ce précepte comme une loi, & n'ayent cherché à l'établir par des raiſonnemens plus ou moins ſolides. On m'accuſera de répéter ce qu'ils ont dit, & on aura raiſon; mais je répéterai ce que j'ai dit moi-même au commencement de cet Eſſai. Il eſt des matieres ſur leſquelles on ne ſaurait trop écrire, même après tout le monde, même infructueuſement. D'ailleurs,

le précepte, que je donne, n'était pas adopté ſi généralement qu'on le penſe; puiſque d'abord Driden, n'en avait tenu compte. Nous voyons tous les jours paraître des pieces où le vice triomphe. Puiſſent donc les Driden Français profiter de mes redites! J'aime mieux qu'on m'accuſe de prolixité dans mes diſcours, que d'indulgence pour de mauvais exemples.

Je voudrais encore que le vice fût toujours préſenté par ſon côté ridicule, & non par ſon côté odieux. Comme dans la Tragédie il ne faut pas que Médée tue ſes enfans ſur la ſcène, il ne faut point dans la Comédie qu'un fils diſſipateur ou libertin ouvre le coffre fort d'un pere vertueux, y porte ſur des ſacs d'argent une main ſacrilege, & les emporte aux yeux des ſpectateurs, ſoit pour payer les frais de ſes débauches, ſoit pour acquitter une parole imprudemment donnée; c'eſt ce que nous avons vu dernierement à la Comédie Françaiſe, & ce qui a indigné toutes les ames honnêtes. On dira peut-être: comment punir le vice, & le peindre avec des couleurs qui faſſent rire? Comment en faire à la fois un objet

de plaiſanterie & d'horreur ? Badine-t-on avec des tigres, & joue-t-on avec des viperes ? On peut s'amuſer quelques inſtans à voir de petits chiens & des ſinges burleſquement vêtus caracoller ſur le dos d'un vilain gros ours emmuſelé, qu'un habitant de Savoie ou de Norwege promene dans les rues ; mais ſi après l'avoir bien fait danſer, le maître de l'animal le tue à nos yeux d'un coup de maſſue, adieu la gaîté qui naiſſait du ridicule ; la pitié ſuccede à une joie injuſte ; le cœur s'était dilaté de plaiſir, il ſe reſſerre & frémit. Et pourquoi cette joie aurait-elle été injuſte ? Si le maître de l'ours vous a appris que la bête cruelle s'introduiſait la nuit dans les villages, y dévorait les enfans, & quelquefois les meres, & qu'elle a voulu cent fois le dévorer lui-même, la plaindrez-vous alors ? Serez-vous fachés ou affligés qu'on la tue ? Non, vous en ſerez tous bien aiſe ; & vous rirez peut-être encore des grimaces qu'elle fera à ſon agonie. Ne riez-vous pas des cris forcenés, de la rage, de la fureur d'Harpagon, lorſqu'on lui a enlevé ſa chere caſſette ; lorſque,

pour la retrouver, il veut faire pendre tout le monde, & ſe pendre lui-même? Et cependant quelle punition horrible pour lui, que la perte de ſon tréſor! L'Avare en ce moment n'eſt-il pas auſſi malheureux que l'ours qu'on aſſomme? Ne l'eſt-il pas davantage? Rien n'eſt difficile pour le génie; rien ne le fut pour Moliere. Liſez ce dernier ſans ceſſe; étudiez ſes ouvrages; imitez-le; marchez ſur ſes traces. — Projet inſenſé! On n'atteint point l'aigle; j'échouerai, en voulant le ſuivre, je ferai de mauvaiſes copies des plus ſublimes originaux. — Nimporte: ne vous découragez pas; travaillez toujours d'après ce modele; vous reſſemblerez à ces gens qui cherchent nuit & jour la pierre philoſophale; vous ne trouverez point la pierre philoſophale, mais à leur exemple vous ferez peut-être d'autres découvertes auxquelles vous ne penſiez pas, & qui ne ſeront pas inutiles.

Ne ſerait-il pas encore à deſirer que chaque Comédie finît par une eſpece de ſentence qui (10) renfermât toute la morale de la piece, & la fît entrer bien avant dans la

mémoire des ſpectateurs; que ce mot fût un réſumé clair & précis des travaux de l'Auteur comique? C'eſt ainſi que finit Turcaret, lorſque Frontin dit: *voilà le regne de M. Turcaret fini, le mien va commencer.* Que ces mots ſont ſublimes! Comme ils rappellent tout de ſuite l'origine de la fortune de M. Turcaret! Comme ils ramaſſent, pour ainſi dire, tous les traits épars de ce caractere, & les montrent à l'eſprit raſſemblés en un ſeul faiſceau! Il y a encore à notre Théâtre quelques pieces auſſi heureuſement terminées; ne ſerait-il pas à déſirer que toutes le fuſſent de même; & que le ſpectateur pût dire tout bas, en rentrant chez lui, je viens d'apprendre une vérité, je n'ai point perdu ma ſoirée. Ajoutez à cela que la Comédie aurait un avantage dont la Fable s'eſt emparée; & le ſeul peut-être, que la Muſe de Moliere pût envier à celle de la Fontaine.

Nous voici enfin arrivés à une queſtion bien importante. L'amour doit-il entrer dans la Comédie, & peut-on décliner la juriſdiction de ce grand deſpote du Théâtre? Voilà ce qu'il s'agit de ſavoir. Il eſt fâcheux que

des hommes éclairés, que de vrais Philoſophes ayent héſité ſur cette matiere, & plus fâcheux encore que pluſieurs de nos Comédies ayent juſtifié leurs doutes. Je vais, ſelon mon uſage, riſquer mon opinion là-deſſus, mais ſans prétendre y ſoumettre perſonne; & la queſtion étant de la derniere conſéquence, je l'examinerai plus en détail que les précédentes; ou plutôt, comme pour apprécier l'amour à ſa juſte valeur, il s'agit auparavant d'examiner quels ſont ſes vrais caracteres, & quels peuvent être ſes effets, je vais dire comment je les ai connus, & qui me les a fait connaître. Cette digreſſion ſera longue, mais ne ſera point étrangere à mon ſujet. D'ailleurs ceux qui aiment la méthode n'ont qu'à lire l'Abbé d'Aubignac; & ſi, après l'avoir lu, ils tombent ſur mes obſervations, & n'en ſont pas contents, ils n'ont qu'à le relire encore; ils y profiteront plus que dans cet écrit. J'entre en matiere.

Il y a environ neuf ans qu'étant à Roquemaure, petite ville du Bas-Languedoc, lieu de ma naiſſance, & dont le nom chéri ne ſonne point ſur mes lévres ſans cauſer à

mon cœur les plus doux treſſaillemens; il y a, dis-je, environ neuf ans, qu'étant dans cette ville, je ſus que le Comte de P....., ancien ami de mon pere & le mien, gémiſſait encore de la perte de ſon épouſe. Depuis deux ans & demi cette femme adorée n'était plus. J'arrivais de Paris, où, de peur de m'affliger, peut-être, on avait négligé de m'apprendre cette triſte nouvelle. Malgré la diſproportion de nos âges, le Comte de P..... m'avait toujours témoigné une amitié tendre, moi-même je l'aimais, je le reſpectais comme un pere. Je reſſentis vivement ſon malheur; & à peine en fus-je informé, que je volai dans la terre qu'il habitait ordinairement, & qui n'eſt qu'à cinq lieues de Roquemaure. Quoique je connuſſe l'extrême ſenſibilité du Comte, je n'imaginais pas trop qu'au bout de deux ans & demi, il fallut encore le conſoler de la perte qu'il avoit faite. Je me trompais : il eſt des bleſſures qui ne ſe ferment jamais dans certaines ames : telle était celle du Comte. Il portait encore le deuil, lorſque j'arrivai dans ſa terre; je lui en témoignai quelque ſurpriſe. — Je n'en porterai jamais

que de cette couleur, me dit-il, en me montrant ſes habits. — Mais avant que de rapporter les converſations que nous eumes enſemble, il eſt, je crois, néceſſaire de dire deux mots de ſon hiſtoire.

Le Comte de P.... né avec un nom illuſtre, une fortune conſidérable, & une belle figure, était venu fort jeune dans la capitale; il y avait eu de grands ſuccès auprès des femmes; s'y était corrompu en raiſon de ces ſuccès, & s'y était avancé en raiſon de ſa corruption. Trente ans étaient ſon âge, lorſqu'il ſe ſouvint qu'à celui de vingt-quatre, il avait adoré, comme ſes pareils adorent, une femme qui n'en avait alors que dix-huit. Il ſe ſouvint que cette femme était la ſeule qui lui eût réſiſté. Cette idée réveilla, non ſon amour, mais ſon amour-propre. Une ſi belle conquête manquait à ſa vanité. Pouſſé donc par cette derniere, il ſe mit à chercher la Pénélope. Il eut beaucoup de peine à la trouver. La Marquiſe de C..... quoique dans l'âge des plaiſirs & des triomphes, vivait d'une maniere preſque champêtre. Veuve, après ſix mois de mariage, d'un époux qu'elle

n'avait point choisi, elle s'était retirée en Dauphiné dans la terre d'un oncle, que des revers, suite de quelques imprudences, tenaient éloigné de la Cour & de la Capitale. Là, par mille soins tendres & délicats, elle consolait cet oncle de tous ses chagrins. Eh ! qui n'aurait point aimé, qui n'aurait point admiré une femme, qui à la fleur de l'âge, entourée de tous les prestiges du monde, de tous les enchantemens de la jeunesse, avait eu le courage de s'y soustraire pour tenir compagnie à un malheureux ? Le Comte enfin la déterra. Il était venu pour lui donner des chaînes ; à peine l'eût-il vue, qu'il en reçut lui-même ; & celles-là ne furent pas faciles à rompre.

Quoique déja fort corrompu, le Comte était susceptible encore d'un sentiment durable. Il avait connu à Versailles l'oncle de la charmante veuve, & par son entremise, il n'eut pas beaucoup de peine à s'introduire auprès d'elle. Elle était plus belle que jamais ; il s'en apperçut vîte ; & après lui avoir rendu les premiers hommages, il voulut s'assurer la possibilité de lui en rendre sans cesse. Son régiment était en Flandres ; il fallait le faire

venir en Dauphiné, pour être plus à portée de voir la Marquiſe. Il en demanda l'agrément au Miniſtre ; il l'obtint ; & cet homme qui, auparavant dégoûté de la garniſon, y paſſait à peine quatre mois, plus aſſidu cette fois, y demeura une année entiere. Cette année précieuſe fut employée à voir tous les jours la Marquiſe ; à ſoupirer d'abord, à brûler en ſilence. Le Comte avait déja déclaré ſa flâme une premiere fois ; il la déclara une ſeconde, mais d'une maniere ſi vraie, ſi paſſionnée, & ſi tendre, que lui-même fut étonné du changement.

La Marquiſe le fut bien davantage. L'infortunée avait aimé le Comte ſans le lui dire, & voilà pourquoi elle lui avait réſiſté. Elle l'aimait encore : mais inſtruite par la renommée de la frivolité de ſon caractère, & de la perverſité de ſes mœurs, sûre qu'elles étaient vicieuſes, elle rejetta ſes vœux empreſſés, & lui fit entendre que la vertu ſeule pouvait lui plaire. Sûr à ſon tour que la Marquiſe était incapable de feindre pour la vertu des ſentimens qui n'auraient pas été dans ſon ame, le Comte auſſitôt deſcendit dans la

ſienne, & s'interrogeant ſur ſa conduite paſſée, ſa mémoire lui en offrit une image, qui n'étant que trop reſſemblante, le fit rougir de honte & pleurer de déſeſpoir. Indigné, furieux, dès ce moment, il projetta une réforme abſolue dans ſon exiſtence morale. Il fit plus : il l'exécuta. Les actions & les diſcours de la Marquiſe n'y contribuerent pas peu, ſans doute. Parvenu à ſe créer une ame nouvelle, il offrit de nouveau ſon hommage. Touchée en ſecret & ravie de cette converſion imprévue, la Marquiſe laiſſa voir au Comte aſſez clairement qu'elle n'était point inſenſible au mérite; & après quelques mois encore de rigueurs de la part de la Marquiſe, & de bons exemples de la part du Comte, celui-ci n'eut point la Marquiſe, mais il l'épouſa.

Les noces ſe firent dans la terre même de l'oncle de la Marquiſe. Elles furent ſans appareil, ſans vain éclat, ſans luxe frivole; la joie du cœur tint lieu de tout cela. Le Comte avait ſervi aſſez long-tems pour payer à la Patrie le tribut que lui doit tout citoyen honnête; refroidi d'ailleurs pour la gloire, à me-

ſure qu'il s'était enflâmé pour la vertu, il envoya à la Cour la démiſſion de tous ſes emplois ; & briſant tout-à-coup ſes entraves pompeuſes, il ne ſongea plus qu'à jouir du bonheur que lui promettait une épouſe accomplie. Deux jours après le mariage il l'emmena dans ſa terre, laiſſant l'oncle diſgracié, qui, pour des raiſons particulieres, ne voulut point les ſuivre ; ou qui, peut-être, n'eut point de la Cour la permiſſion de les accompagner.

Les vaſſaux du Comte, le voyant arriver avec une femme jeune & jolie, qu'ils ne ſavaient point être ſon épouſe, & le connaiſſant par la renommée, pour un homme fort galant, & par conſéquent peu délicat; les vaſſaux, dis-je, de M. le Comte prirent Madame la Comteſſe pour une de ces héroïnes qui ſe laiſſent mener fort loin, quand quelqu'un veut bien avoir la bonté de les conduire. Ils n'en dirent rien tout haut, mais ils n'en penſaient pas moins tout ce qu'ils voulaient. Cette idée même les occupa ſi fort, que quelques Dames du canton ne voulurent point rendre viſite à la Comteſſe. Informée de leur mépriſe, celle-ci en ſourit, & ne s'en fâcha

point. Voici ſeulement quelle fut ſa vengeance. Elle leur donna tant d'exemples de douceur, de bienfaiſance, d'attachement à ſes devoirs, & ſur-tout de fidélité aux nœuds qu'elle venait de former, qu'on ne douta bientôt plus que ces nœuds ne fuſſent légitimes. Elle n'eut beſoin de déſabuſer perſonne, ni par écrit, ni de vive voix. Ses actions parlaient bien mieux, que n'auraient fait ſes diſcours ou ſes lettres. On l'honora, on l'aima d'autant plus, qu'on l'avait plus injuſtement ſoupçonnée. Que dis-je ? Sa réputation de vertu & de beauté ſe répandant à la ronde, on vint la voir de tous les côtés comme la merveille de ces climats. Non-contente de ſes propres vaſſaux, elle s'en fit de tous ceux qui purent la connaître ; & ſon empire s'étendant avec ſon nom, elle règna non-ſeulement dans les terres de ſon mari, mais ſur toute la contrée.

Le Comte de P.... vécut deux ans & demi avec cette femme adorable. Décrire ſon bonheur n'eſt pas une choſe poſſible dans notre langue. Eſt-il des mots pour exprimer la félicité de deux êtres qui s'aiment, &. qui tous les jours ſe le peuvent dire, avec l'eſpoir

de ſe le redire encore ? Lecteurs ſenſibles, voici quelles étaient les occupations de ces deux époux. C'eſt tout ce que je puis vous apprendre ; le reſte était renfermé dans leur cœur, & je n'ai point approché de ce ſanctuaire.

La Comteſſe, dont preſque toute la vie s'était paſſée dans la retraite, y avait contracté le goût de la méditation & de la lecture. N'ayant lu que de très-bons ouvrages, en ayant très-peu lu par conſéquent, elle n'avait de ſcience qu'autant qu'il en fallait pour être inſtruite ſans pédanterie, & ſage ſans auſtérité. Le Comte, dont au contraire la jeuneſſe avait été fort diſſipée, était beaucoup plus avancé dans la connaiſſance des hommes, que dans celle des livres. La Comteſſe, par ſa bonne conduite lui avait appris à bien vivre. Bientôt une lecture aſſidue & réfléchie lui apprit à bien penſer. A peine arrivés dans leur terre, ils ſe mirent chaque jour à lire quelques pages des meilleurs ouvrages de morale, ſoit anciens, ſoit modernes. Et qu'on ne penſe pas qu'ils ſe contentèrent l'un & l'autre d'admirer froidement de beaux préceptes. Depuis longtems la Comteſſe ne s'en tenait point à des ſpéculations

ſpéculations vaines. Le Comte ne tarda pas à l'imiter. A force de lire avec elle Ariſtote, Montagne, Platon, & ſur-tout le bon Plutarque, il parvint, non pas à raiſonner ſur ce qui eſt bien, mais à le ſentir; & ce qui vaut beaucoup mieux encore, à le mettre en pratique. Ils jouiſſaient d'un ſuperflu immenſe; graces à une diſtribution ſage, ce ſuperflu devint le néceſſaire du pauvre. L'amour avait retiré le Comte du vice; l'étude, en lui montrant tous les charmes de la vertu, lui fit pour jamais embraſſer cette dernière. Un ſeul point manquait à ſes vœux, & ils ne furent que trop exaucés. Il n'avait point eu d'enfant de la Comteſſe; enfin elle accoucha d'un fils; mais elle mourut en lui donnant la vie.

C'eſt de cette mort funeſte que je le trouvai inconſolable encore à mon arrivée dans ſon Château de P....., ou plutôt, c'eſt de cette mort qu'il était conſolé, car juſques à ce moment je m'étais trompé ſur les ſentimens qu'elle avait fait naître en ſon ame. Il avait ſervi dans le même régiment que mon pere; il l'avait aimé & l'aimait encore tendrement. A peine m'eut-il apperçu, qu'il vint au-devant

de moi, & m'embraſſa en me demandant des nouvelles de ce pere, qui vivait alors, qui n'eſt plus, & que je pleure encore. Il ſerait venu vous voir, lui dis-je, ſi des affaires de famille ne l'en euſſent empêché. Il m'a chargé de vous témoigner tous ſes regrets ſur..... (Il crut que je voulais parler de ſon épouſe.) Que parlez-vous de regrets? Ajouta-t-il en m'interrompant. La Comteſſe n'eſt pas morte; elle ſe porte à merveille, & vous allez vous en aſſurer vous-même. En achevant ces paroles, il me conduiſit dans l'appartement que ſa femme occupait étant vivante, & après m'avoir fait traverſer une longue enfilade de pièces meublées avec plus de propreté que de faſte, il me remit une petite clef, en me diſant: ouvrez ce cabinet, vous y trouverez la Comteſſe, la ſaluerez de ma part, & s'il eſt poſſible qu'elle vous parle..... Il s'échapa ſans achever ſa phraſe. Surpris de ſa fuite précipitée, & de l'air extraordinaire avec lequel il avait prononcé ces derniers mots, j'ouvris, avec une curioſité mêlée de crainte, la porte du cabinet. Qu'on juge de mon étonnement, lorſque, de bout encore ſur le ſeuil de cette

porte, je vis en effet une femme assise devant une table, & qui, me tournant le dos, n'avait fait aucun mouvement, pour regarder derrière. Je m'approchai avec plus de crainte & de surprise encore, & l'une & l'autre furent à leur comble, lorsque, m'étant placé vis-à-vis de cette femme, je la vis une plume à la main, les yeux élevés & en contemplation, dans l'attitude enfin d'une personne qui rêve à ce qu'elle va écrire. Je crus d'abord, tant cette attitude était naturelle, que c'était une personne vivante, mais son immobilité me fit bientôt juger du contraire. Revenu de mon saisissement, je me mis à genoux devant cette figure; & m'appuyant de la poitrine contre la table, où elle avait l'air d'écrire, je la contemplai à mon tour de tous mes yeux. Qui pourrait jamais peindre ce que je vis dans les siens? L'expression la plus tendre y régnait, comme si une ame eut été cachée derrière; & les éclairs du sentiment & du génie semblaient jaillir de leurs orbites. Jamais l'art n'avait mieux imité la nature. Des cheveux du plus beau noir arrangés avec un artifice admirable, tombaient épars & bouclés sur

ſes épaules. Elle était dans un deshabillé élégant, mais modeſte, qui laiſſait deviner les formes ſans en découvrir aucune. Que dirai-je de plus, enfin ? Doutant ſi j'étais bien éveillé, ou ſi quelque ſonge agréable ne m'avait point tranſporté dans une ſphère inconnue, j'oſai, pour m'en aſſurer, avancer le doigt, & le poſer légérement ſur une joue de la figure. Il n'en fallut pas moins pour me déſabuſer : la joue était de cire, elle réſiſta ; la douce molleſſe des chairs ne ſe fit point ſentir à ma main mal-aſſurée. Le voile alors tomba de ma paupière. Cette figure n'étant point aſſez vivante pour ne pas la croire morte ; ni aſſez morte pour ne pas la croire vivante ; je tombai dans cet état de mal-aiſe & de doute où l'on ſe trouve en voyant une perſonne aimée lutter, à ſa dernière heure, entre la vie & la mort. Tel eſt le triſte effet que produit toujours une imitation trop parfaite de la nature. L'impuiſſance de l'artiſte & les regrets qu'elle cauſe, joints à la douloureuſe ſurpriſe qu'excite une image reſſemblante mais inanimée, jettent l'ame dans une mélancolie qui l'oppreſſe davantage que l'aſpect même de la per-

ſonne morte. J'éprouvai plus qu'un autre cette ſenſation pénible & déchirante. Des larmes coulèrent de mes yeux, ſans ſavoir qui je pleurais ni pourquoi je pleurais; & me relevant avec une ſorte de crainte religieuſe, mêlée de reſpect pour l'homme vertueux & ſingulier, qui cherchait à réparer ſes pertes par des illuſions ſi intéreſſantes, je ſortis du cabinet en diſant: que ne puis-je l'animer?

Je cherchai long-tems mon ami pour lui rendre compte de ma viſite, & le trouvai enfin dans l'allée la plus ſolitaire de ſon parc. La Comteſſe ſe porte bien, lui dis-je, en lui remettant la petite clef qu'il m'avait confiée. Elle m'a reçu avec bonté; elle était occupée à écrire. N'ayant point l'honneur d'être connu d'elle, je n'ai point voulu l'interrompre, ſans cela je vous jure que nous aurions beaucoup parlé de vous. Soit par reconnaiſſance de ce que j'avais rempli ſa commiſſion, ſoit qu'il fût charmé de ce que j'entrais ſi bien dans ſa chimère, le Comte m'embraſſa ſans me rien dire, & reſta quelque tems la tête appuyée ſur mon ſein. Bientôt il ſe remit à ſe promener en ſilence; je le ſuivis pendant quelques mi-

nutes, & reprenant la parole : pourquoi, lui dis-je, mon cher Comte, ne m'avoir pas accompagné chez votre aimable épouſe ? C'eſt à vous qu'elle écrivait ſans doute ? Je l'ai jugé par le feu qui brillait dans ſes regards: de grace expliquez-moi ce myſtère. Je puis, ſi vous êtes mal enſemble..... La queſtion, que vous me faites, eſt ſi naturelle & ſi juſte, répartit le Comte en m'interrompant, que je ne puis m'empêcher d'y répondre. Sachez donc pourquoi je ne vous ai point accompagné chez la Comteſſe.

Je vous ai déja dit que la Comteſſe n'était point morte, & ne croyez pas que je m'en dédiſe. Elle n'a fait que ceſſer de vivre ; & ſelon moi, ceſſer de vivre n'eſt point mourir. Sachez donc que, lorſqu'elle touchait à ſa dernière heure d'exil dans cette vallée de larmes, j'avais été, par ſon ordre, viſiter une pauvre veuve chargée de pluſieurs enfans, & lui porter de ſa part les dons qu'elle-même n'avait pu lui remettre. Cette veuve demeure à ſix lieues d'ici ; il me fallut une journée pour aller à ſon village, & revenir à celui-ci. Hélas ! qui m'eut dit qu'à mon retour je

ne verrais plus Clari ? (c'eſt le nom qu'il donnoit à ſa femme). Clari avait ceſſé de vivre. L'air morne de mes domeſtiques ; un danois qui garde ma porte, & qui ne me careſſa point avec ſa vivacité ordinaire ; une grande ſecouſſe intérieure que je me rappellai avoir éprouvée étant encore à deux lieues du château ; tout m'annonça que je n'y arrivais point tout entier, & qu'il manquait déja à mon être une moitié de lui-même. Mon preſſentiment n'était que trop fondé. En arrivant, je cours, je vole à l'appartement de Clari ; quatre hommes en gardaient la porte. Voyant mon égarement & preſque ma fureur, ils ſe ſaiſirent de moi, me portèrent évanoui dans une chambre, m'étendirent dans le lit perfide qui ne m'a point ſervi de cercueil, & me prodiguèrent les ſecours plus perfides encore qui ont prolongé ma vie. A peine fus-je couché, qu'une fiévre terrible fit craqueter mes dents, & frémir tous mes membres. Un profond ſilence régnait autour de moi ; & je revins de mon évanouiſſement au bruit ſourd & lugubre que je faiſois moi-même. Le tranſport, un délire épouvantable ſe

joignirent à cette fièvre, qui l'un & l'autre durèrent trente-ſix heures. Mais pourquoi entré-je dans tous ces détails ? ils ſont étrangers à la réponſe que je dois vous faire. Qu'il vous ſuffiſe donc de ſavoir qu'après trois mois de la plus dangereuſe maladie, trop sûr que la douleur ne m'avait pas tué, trop sûr que j'exiſtais encore, j'eus vingt fois le projet de me faire enſévelir dans le même tombeau que mon épouſe. Et quel époux ſenſible n'a point eu ce projet ? En y réfléchiſſant mieux, je le trouvai peu digne d'un homme de courage. Quand on a perdu ce qu'on aime, rien n'eſt plus aiſé que de mourir. Lui ſurvivre, voilà ce qu'il y a d'héroïque ; & duſſiez-vous me taxer d'orgueil, voilà ce que je fis.

Dès que ma ſanté fut revenue avec mes forces, vous croyez peut-être que je m'occupai comme tant d'autres à faire dreſſer un mauſolée à mon épouſe ; de quoi m'eût ſervi ce muet & ſombre trophée ? J'ai vu des monumens funèbres que des amans avaient élevés à leurs amantes ; des fils à leurs peres ; des époux à leurs épouſes ; j'y ai vu des inſcriptions faſtueuſes ; des figures ſymboliques

enveloppées des crêpes de la mort ; j'y ai vu l'Amour en pleurs, les aîles pendantes, l'arc détendu, & le flambeau renverſé ; eſt-ce par tout ce pompeux appareil que l'on prouve ſa douleur ? La douleur véritable eſt dans la penſée ; c'eſt elle qui eſt vêtue de noir dans les grandes afflictions ; le corps ne quitte point ſes couleurs accoutumées. Un amant ordinaire groſſit tous les jours une urne lacrymale du torrent de ſes pleurs. Un amant véritable ne pleure point ; ou s'il répand des larmes, c'eſt au-dedans de lui-même qu'elles coulent ; perſonne n'en voit des traces ; & cependant elles tombent ſur ſon cœur goutte à goutte, & chacune de ces larmes, ſemblable à un charbon enflammé, y creuſe une bleſſure profonde.

Prenez garde, lui dis-je alors, à n'être pas en contradiction avec vous-même. S'il eſt vrai que dans les grandes afflictions le corps ne quitte point ſes couleurs accoutumées, d'où vient-portez-vous un habit noir ? Jeune-homme, me répondit-il, la raiſon en eſt ſimple : ce n'eſt pas de Clari que je porte le deuil, c'eſt de moi ; c'eſt moi qui dans cette cir-

conſtance ſuis le plus à plaindre, comme je vous l'ai déja dit ; quelle douleur n'aurait point Clari, ſi elle ſavait que je lui ſurvis ! N'eſt-il pas vrai qu'elle prendrait le deuil de moi, ſi elle pouvait en être inſtruite. N'eſt-il pas vrai qu'elle voudrait que je le priſſe de moi-même, ſi elle me ſavait le plus infortuné de nous deux ? Je préviens ſes intentions ; elle vit, & vivra toujours en moi ; mais moi ne vivant plus en elle, en qui eſt-ce maintenant que je vis ? Ah ! je ſuis mille fois plus mort qu'elle ; & puiſque, malgré ce que je viens de vous dire ſur la vanité des mauſolées, l'uſage veut qu'on porte le deuil d'un parent, pourquoi vous étonner de ces lugubres couleurs ? Ai-je des parens plus proches que moi-même ?

Savez-vous donc, dès que Clari eut ceſſé de vivre, ſavez-vous ce que je fis ? Loin de chercher, pour ainſi dire, à immortaliſer ſa mort par un chef-d'œuvre de ſculpture, qui me l'eût toujours fait voir courbée ſous le ciſeau des Parques, je cherchai, au contraire, à prolonger ſa vie par une agréable repréſentation, par une douce apparence de toute ſa

perſonne. J'en avais un portrait extrêmement reſſemblant ; je le confiai à un Artiſte habile, & le chargeai de m'en faire une copie en cire. Il y réuſſit à merveille ; il ſurpaſſa même ſon modele pour la fineſſe de l'expreſſion, & la délicateſſe des traits. Remarquez bien au moins que je parle du modele en peinture, & non du modèle vivant que j'ai perdu ; celui-ci était-il imitable par des mains humaines ? Le pinceau, le burin, & le ciſeau réunis auraient fait de vains efforts pour y atteindre. C'était la Vénus de Médicis animée par le flambeau du fils de Japet ; c'était la beauté idéale réaliſée.

Poſſeſſeur de la tête que venait de me créer l'artiſte, je la fis attacher à un corps artificiel vêtu des propres habits de la Comteſſe ; car ce ſont ſes propres habits que vous venez de voir ; c'eſt la robbe qu'elle portait le matin du jour qu'avait précédé la nuit fortunée de notre noce ; ce ſont les jolies mules qui la chauſſaient alors ; la même gaze couvrait ſon ſein d'albâtre ; les mêmes rubans lui ſervaient de barriere ; ce ſont les mêmes que je dénouai, que je coupai d'une main avide.

Il n'eſt pas juſqu'aux cheveux qui couronnent cette tête charmante, que je n'aye dérobés à l'original, & qui ne lui ayent appartenu comme tout le reſte. Vous raconterai-je maintenant toutes les ſublimes folies dont elle fut cauſe, dès qu'on l'eut arrangée à ma fantaiſie, & telle que vous l'avez vue? J'allais tous les matins me renfermer chez elle & avec elle. Je me faiſais apporter là mon dîner, mon ſouper, tout ce qui m'était néceſſaire. J'interrogeais cette figure; je répondais pour elle; je m'approchais de ſes lévres, comme pour reſpirer ſon ſouffle; je ne portais aucun mets à ma bouche qu'auparavant je ne l'euſſe fait toucher à la ſienne, comme pour le conſacrer par cette pieuſe cérémonie, je prenais ſa main dans la mienne; je la poſais ſur mon cœur; j'aimais à le ſentir palpiter ſous elle; j'aimais à la voir ſuivre, par un leger mouvement, les mouvemens inégaux de ce cœur tout de flâme. Un jour, ſi c'eſt un crime que j'ai commis, ô ciel! ſoyez témoin que j'en rougis encore, mais ſans pouvoir m'en repentir; un jour, ou plutôt une nuit, à l'inſtant du plus pro-

fond ſilence (c'eſt dans le ſilence & dans la nuit que les ames s'exaltent, & croient tout ce qu'elles imaginent) une nuit, dis-je, à force de tenir mes yeux fixés ſur cette tête céleſte..... Etait-ce un miracle? Etait-ce un effet naturel expliquable par les loix de la phyſique? * Mes yeux virent ceux de Clari ſe mouvoir dans leurs orbites. Ils ſont tournés vers le ciel, ils eurent l'air de deſcendre juſqu'à moi, & de s'attacher à mon viſage. Toute la phiſionomie me parut ſuivre ce mouvement. Je vis, ou je crus voir ſes lévres remuer. J'entendis, ou je crus entendre des paroles d'amour ſortir de ces lévres de roſe. Alors, ne me connaiſſant plus, & ſi plein de mon illuſion, qu'il me ſembla impoſſible qu'elle n'eût point ceſſé d'en être une; alors le feu des deſirs amoureux ſe gliſſa dans toutes mes veines; cédant à ces deſirs, à l'excès de mon délire, je tombai aux genoux de ma femme; je les preſſai de ma bouche enflammée, & d'une main inſenſée & téméraire j'oſai..... On oſe tout, quand on eſt aimé.

* Oui. La choſe arrive toujours, lorſqu'on regarde trop longtems & trop fixément un objet.

Ne m'en demandez pas davantage. Cette main téméraire fut bientôt punie; elle eut à peine ſoulevé le dernier voile..... Un coup de foudre eſt moins prompt. Clari vivait encore pour moi, dès ce moment elle ceſſa d'être. Le voile tomba de mes yeux; la vérité affreuſe, ou du moins ce que vous appellez ainſi; la vérité affreuſe m'éblouit, m'écraſa de ſa lumiere. Adieu, mes rêves; mes illuſions chéries. En proie à la honte, à la terreur, & au déſeſpoir; déchiré, bourrelé par toutes les paſſions enſemble, moi-même je tombai mourant & inanimé aux genoux de la ſtatue.

Le jour me ſurprit dans cette attitude; & ſes premiers rayons, en frappant mes yeux, me rendirent peu-à-peu à moi-même. Je me levai alors non ſans beaucoup de peine; & ſemblable à un voleur de nuit, qui s'étant gliſſé dans un temple à la faveur de l'ombre, n'oſe emporter le vaſe que tient ſa main ſacrilege, le reporte dans le tabernacle, revient, délibere, va l'y reprendre encore, & cédant enfin à la préſence du Dieu qui l'environne, le laiſſe tomber à ſes pieds, & ſe traîne pâle & tremblant hors du

ſanctuaire ; je ſortis du cabinet de ma femme avec l'air d'un criminel qu'a retenu la crainte du ſupplice, & qui, loin du danger, n'a plus que le regret de n'avoir pu achever le crime. Vous avez voulu être inſtruit ; vous l'êtes ; demandez-moi encore pourquoi je ne vous ai point accompagné chez la Comteſſe ! Je crois à la Fable d'Ixion, lui repliquai-je alors, depuis que j'ai contemplé Clari ſous ſa forme nouvelle ; & ne ſuis plus ſurpris, quand on croit voir l'objet aimé, qu'on oſe tout, même avec un nuage.

Cependant quoique votre illuſion ſoit reſpectable, & que je ne cherche point à la détruire, comme juſqu'à préſent vous avez pu le voir, je ſouhaite fort de m'inſtruire. Permettez-moi donc de vous demander comment il ſe fait qu'une tête & des mains de cire, qu'un inſenſible mannequin... ; Jeune homme, répliqua-t-il avec chaleur, vous me parlez d'illuſion ! Vous croyez que je m'égare en ſoutenant que Clari exiſte encore ! Et ſi je vous prouvais, moi, que c'eſt vous ſeul qui vous trompez, & que mon illuſion eſt mille fois plus raiſonnable que

vos prétendues certitudes? Écoutez-moi encore un moment, je vous prie, c'eſt tout ce que je vous demande. Clari étoit compoſée d'un corps & d'une ame, n'eſt-ce pas? Cette diviſion eſt trop naturelle & trop ſimple, pour que vous refuſiez d'y ſouſcrire. Eh bien! Sachez que l'un & l'autre exiſtent encore, & que rien n'a pu les détruire. Quand vous liſez un livre quelconque, ce ſont vos mains qui tiennent ce livre; ce ſont vos yeux qui voient les caracteres & les lettres qui les compoſent; mais les raiſonnemens vrais ou faux qui réſultent de l'arrangement de ces lettres & de ces caracteres, n'eſt-ce pas votre eſprit ſeul ou votre ame qui les apperçoit? N'eſt-ce pas cette derniere qui en juge? Ce livre, que vous liſez, a donc une exiſtence particuliere, indépendante de ſon exiſtence matérielle? Ce livre a donc une ame abſolument différente de ſon corps de papier ou de parchemin? Il en eſt de même d'une femme. Ses yeux, ſa bouche, ſes mains, tous ſes traits réunis ſont les lettres & les caracteres qui conſtituent ſon être phyſique. Mais quand je vois marcher

marcher, agir; quand j'entends parler cette femme: ces yeux, cette bouche, ces mains, par l'intelligence qui regne dans leurs mouvemens, ne me prouvent-ils pas ſoudain qu'il exiſte en elle un être moral, un moi individuel abſolument différent & indépendant de ſon être phyſique? Et quand l'idée de cet eſprit a été gravée dans un autre, lorſque cet archétipe inviſible pour les yeux du corps a été recueilli par une ame, croyez-vous qu'il puiſſe jamais y périr, ou s'y effacer? Non; ne le croyez pas. Cet archétipe ne peut ceſſer d'être qu'avec l'ame qui le renferme; & une ame périr! Vous ſavez ſi la choſe eſt poſſible. Voilà préciſément la poſition où je me trouve. Les ſubſtances matérielles qui compoſaient le corps de ma femme, les formes même qui le modifiaient, ont diſparu pour moi. Mais la plus belle partie de ſon être, mais ſon moi individuel & moral, mais ſon eſprit, ſon ame, ont paſſé dans la mienne. Ma mémoire & mes autres facultés intellectuelles ont fait ce prodige. Son *Moi*, que j'adorais, que j'idolâtre encore, s'eſt identifié avec le mien. Il a dans

mon eſprit une exiſtence plus réelle peut-être, qu'il ne l'avait dans cette robe de chair & de matiere qui lui ſervait de retraite. Je n'étais point ſûr qu'avant ſa mort Clari exiſtât hors de moi; & maintenant c'eſt moi, c'eſt moi ſeul qui l'anime. C'eſt par mes yeux qu'elle voit; par ma bouche qu'elle reſpire; par mes pieds qu'elle marche; enfin elle vit de ma vie; elle ne peut périr qu'avec mon ame, qui ne périra jamais; & ce n'eſt que depuis ſon trépas qu'elle eſt vraiment immortelle. Quant à ſon eſprit, voilà ce qui eſt; voilà ce qu'il faut croire, & ce que vous ne pouvez nier. Quant à ſon corps, vous ſavez, ſans que je vous le diſe, qu'il peut être décompoſé, mais non anéanti. Vous ſavez que, ſemblable au vaſte océan, la matiere en tout ſens agitée dans l'immenſité, diviſée & ſubdiviſée ſans ceſſe, va, vient, ſe rejoint, ſe ſépare, ſans que jamais la plus petite molécule puiſſe s'égarer ou ſe perdre. Vous ſavez que par conſéquent non-ſeulement le corps de mon épouſe, mais même les plus imperceptibles parcelles de ce corps, quelque éloignées qu'elles ſoient l'une de

l'autre, ſont à l'abri de la deſtruction totale & du trépas abſolu. Je vais plus loin : vous n'appercevez les corps que par la qualité qu'ils ont d'être apperçus par vous ; & il n'eſt pas certain, & rien ne peut vous prouver qu'ils aient une exiſtence à part qui ſoit quelque choſe de diſtinct de cette qualité. Avant de manger un fruit, rien ne peut vous faire juger ſi ce fruit eſt doux ou amer, aigre ou ſuave, fade ou piquant. Ce n'eſt qu'en le mangeant que vous découvrez en lui ces différentes qualités. Elles n'exiſtent réellement pour vous que dans votre palais & dans votre eſprit. Ne pourrait-il pas ſe faire, d'après cela, que les corps ne fuſſent en effet que des apparences que Dieu aurait créées pour exciter en nous telles ou telles idées ; telles ou telles ſenſations ? Si, avant d'ouvrir les yeux & les oreilles, vous ne pouvez point juger de ce que vous allez voir & entendre, & ſi en les ouvrant, c'eſt votre eſprit ſeul qui en juge, un corps ne pouvant point agir ſur un eſprit, ce que vous voyez & ce que vous entendez eſt donc purement ſpirituel. Je vous défie de prouver le contraire.

Ma femme dans ce cas n'était qu'une apparence que Dieu avait créée pour exciter en moi mille ſenſations agréables, mille & mille idées de bonheur & de félicité. Il me l'a enlevée cette apparence chérie, & je l'ai ſoudain remplacée par une autre qui lui reſſemble. Que me manque-t-il, & qu'ai-je donc perdu ? L'apparence qui me venait de Dieu, marchait, parlait & agiſſait, me direz-vous peut-être, & la vôtre eſt immobile. Que m'importe ? Les actions de ma femme, quand elle vivait, le ſon de ſa voix, ſes mouvemens, ſes geſtes n'exiſtaient que dans mon eſprit, n'y exiſtent-ils pas encore ? A la moindre volition de cet eſprit, ne l'entend-je point me parler ? Ne la vois-je point me ſourire ? Ne la ſens-je point m'embraſſer ? De ſon vivant elle rejettait quelquefois mes demandes; il n'eſt rien maintenant qu'elle puiſſe me refuſer. Je la careſſe quand je veux. Quand je veux elle me careſſe; elle m'appelle; me renvoie; me rappelle; me ſerre dans ſes bras; m'en écarte; me gronde; me pourſuit; enfin, ce que vous appellez ma chimere a plus de réalité que la réalité même.

En ce cas, lui dis-je alors, la figure que j'ai vue, vous devient inutile. Pas tout-à-fait, me répondit-il. L'imagination n'eſt pas toujours active. Ses volontés ont quelquefois beſoin d'être ſecondées par des objets ſenſibles. Cette figure, que vous avez vue, eſt l'occaſion qui la réveille. O avant que je l'euſſe offenſée & que l'audace de ma penſée m'en eût interdit l'approche, de combien de jouiſſances délicieuſes & pures n'a-t-elle pas été la ſource! Car ne croyez pas que je vous les aie toutes racontées. Je ne baiſais pas une ſeule fois le bas de ſa robe, qu'un frémiſſement voluptueux n'ébranlât tout mon être. Diriez-vous que du vivant de ma Clari, je me ſuis plu mille fois à compter l'un après l'autre, les cils de ſes longues paupieres? J'en ſavais le nombre auſſi bien que Dieu même. Le même nombre ſe retrouve, par mes ſoins, aux yeux de ſon image. Jugez donc du plaiſir que j'ai eu tant de fois à les y compter de même; & à me dire, après l'énumération, les voilà tous, pas un n'y manque. Jugez, quand je m'étais trompé, du plaiſir que j'avais à recommen-

cer encore ! Mon fils grandit tous les jours; c'eſt moi qui prend ſoin de ſon éducation. Bientôt il ſaura écrire, & alors quelle félicité ! je lui donnerai pour modeles les lettres brûlantes de ſa mere : quand il ſera parvenu à une imitation parfaite de l'écriture ; chaque jour, par mon ordre, il copiera une de ces lettres ; par mon ordre il ira la mettre à la poſte ; & moi, j'irai l'attendre à deux ou trois lieues d'ici, & mourir de joie en la décachetant. Ma Clari eſt dans l'attitude d'une perſonne qui écrit. Cette attitude, que j'ai toujours préſente, la conformité des caracteres, la maniere dont la lettre ſera pliée, tout me fera croire qu'elle me vient de Clari. Je la lirai cent fois, deux cent fois, deux mille fois de ſuite ; je la couvrirai de mes baiſers ; je l'arroſerai de mes larmes ; j'écrirai à mon tour ; je répondrai à mon épouſe ; ma main aura peine à ſuivre ma penſée ; je brûlerai le papier, le feu coulera de ma plume ; & voilà comment ſe paſſeront mes journées, à rêver ſans-ceſſe à Clari ; à la voir en idée ; à lui parler ; à l'entendre ; à recevoir de ſes lettres ; à lui en écrire ; à me rendre

enfin, le centre inviſible & non moins réel d'un cercle de félicités ſi vives, qu'elles me feront peu regretter de n'avoir point accompagné Clari au ſein de celles qui ne finiſſent jamais.

Je vis par les diſcours du Comte qu'il avait lu les dialogues (11) du fameux Berkeley, Evêque de Cloane, & qu'il avait adopté en partie le ſyſtême plus ingénieux que vraiſemblable de ce Métaphyſicien célèbre. Prétendre que toutes les choſes, qu'on voit immédiatement, ſont des idées ou des ſenſations; affirmer qu'aucune idée, qu'aucune ſenſation, ne peut exiſter ailleurs que dans un entendement ou dans un eſprit; & conclure enfin que les objets ſenſibles, qui excitent en nous ces idées & ces ſenſations, ne peuvent exiſter que dans l'eſprit infini de Dieu qui les préſente à l'eſprit de l'homme; voilà quel était le ſyſtême de l'Evêque de Cloane, & voilà, à quelques articles près, ce que penſait le Comte de P.... Sa chimère le rendait trop heureux, & je vis qu'elle lui plaiſait trop, pour que je ne paruſſe pas l'adopter ainſi que lui. Il entra dans beaucoup d'autres détails, déſirant

de me l'expliquer mieux. J'en rendrais compte dans cet ouvrage, ſi je ne craignais plus de m'approcher du menſonge, que de m'éloigner de mon ſujet. Quelque matière qu'on traite, on eſt toujours aſſez près de ſon lecteur, & jamais trop de la vérité. Gliſſons donc ſur tout ce qui n'eſt pas elle, & n'ajoutons pas de nouveaux nuages aux ombres continuelles dont on l'offuſque. Les opinions de l'Evêque de Cloane ne ſont pas les miennes ; mais en les développant, je craindrais de trop m'y plaire, & je ne veux être ni ſon ſectateur, ni ſon complice.

Un homme auſſi plein d'amour pour ſon épouſe que l'était le Comte de P...., un homme, qui encore, après la mort de cette dernière, l'aimait d'une manière ſi délicate & ſi pure, quoique aſſez extraordinaire ; un tel homme, dis-je, devait ſavoir à fonds ce que c'eſt que cette paſſion ſingulière, mobile de toutes nos actions, & ſource de toutes nos peines comme de toutes nos délices. Déſirant de la connaître, je l'interrogeai pluſieurs fois ſur cette matière intéreſſante.

J'étais arrivé chez lui au mois de Juillet.

Un ſoir que le tems était plus doux, & le ciel plus ſerein qu'à l'ordinaire, le Comte me propoſa une promenade juſques dans la forêt voiſine. Je l'acceptai. Nous nous mettons en marche; une longue allée de mûriers nous conduit à ſon entrée. Raconterai-je toutes les émotions qu'éprouva mon ame dans cette forêt antique? Quand je m'avançai ſous l'ombrage de ces vieux chênes dont le front inégal & verdâtre ſemblait toucher les nues, & ſoutenir cette voûte immenſe d'où le ſoleil nous darde ſes rayons, une horreur ſecrette & religieuſe s'empara de tout mon être. Je ne fus plus étonné que pendant ſi long-tems nos aïeux euſſent placé dans les bois les objets de leur culte. Je crus moi-même être dans le temple de quelque Divinité. C'eſt de la plus redoutable, de la plus puiſſante de toutes, que nous allions nous entretenir; était-il ſurprenant que déja elle ſemblât nous environner de ſa majeſté douce & terrible?

Après avoir marché pendant quelques minutes dans cette forêt ſombre, nous trouvâmes deux tertres couverts de mouſſe & aſſez élevés pour que nous puſſions nous y

asseoir comme sur des siéges. Le Comte & moi nous nous y plaçâmes vis-à-vis l'un de l'autre, & voici la conversation que nous eûmes ensemble sur la passion de l'amour. On croira peut-être que sur cette matière son opinion était exagérée comme sur le reste. Elle me parut infiniment sage. Voilà tout ce que j'en puis dire. Malheur à ceux qui la trouveront ridicule. Le nombre de ceux-ci ne sera pas le moindre, & de toutes les manières le pauvre Comte prêchait dans le désert. Je l'avais déja interrogé; il s'en souvint; & n'attendant pas que je lui fisse des questions nouvelles, il commença de la sorte.

Dans toutes les grandes villes, & même dans les villages, on parle beaucoup de l'amour. Ce mot est dans toutes les bouches & dans tous les écrits. Monsieur un tel, dit-on, & Madame une telle s'aiment depuis des siécles. Oh! comme j'aime cette femme! s'écrie un jeune homme, qui pour la première fois en voit une jolie. Aimons-nous, ma Doris; aimons-nous, ma Thémire; le seul bonheur est de s'aimer; aimer est le bonheur suprême. Voilà ce que nos sansonnets érotiques ne cesse de re-

péter dans leurs madrigaux & dans leurs chanſonnettes. Voilà les beaux ſentimens que j'ai moi-même exprimés dans des fadaiſes poétiques, qui malgré moi ont couru les cercles, & que je voudrais bien pouvoir arracher de quelques recueils, où, ſans m'en donner avis, on les a miſes en lumière. Ne me croyez pourtant pas injuſte envers nos Anacréons & nos Tibulles modernes. Je lis avec plaiſir leurs poéſies, quand elles ſont bonnes; mais peindre l'amour eſt-ce en effet le ſentir? Et le chanter eſt-ce le connaître? Croit-on que l'amour ſoit cet attrait fougueux & irréſiſtible, cette effervescence du jeune âge, qui brûle nos ſens, les enflâme à l'aſpect du premier objet; nous jette dans ſes bras ſans nous donner le tems de choiſir, & nous fait prendre pour les tranſports extatiques du cœur, pour les céleſtes raviſſemens de l'ame, les jouiſſances groſſières de la nature? Croit-on que l'amour ſoit cette liaiſon paſſagère, cet arrangement qu'ont fait naître des convenances particulières, & que de nouvelles convenances détruiſent? Cet enthouſiaſme ſubit qu'allume dans notre ame la voix brillante d'une cantatrice, ou le jeu

profond & ſenti d'une veuve du grand Pompée, d'une épouſe du fier Guſman ? Ce goût éphémère que nous inſpire la femme du jour; la femme qu'on cite; celle qui reçoit l'Univers à ſoupé ; celle que l'on rencontre l'après-dîner à deux ou trois ſpectacles, & la nuit à autant de bals ; celle qui, par ſon crédit, ſon eſprit & ſes charmes, fait avoir des régimens, des places à la Cour, des fauteuils aux Académies ? Ce goût, cet enthouſiaſme, cet arrangement, cette efferveſcence, croit-on que tout cela ſoit l'amour ? Non, non, qu'on ſe détrompe. Tout cela peut naître de l'amour-propre, de l'ambition, ou du tempérament ; mais tout cela n'eſt point l'amour. L'amour véritable a d'autres caractères. Pour parvenir à les connaître, examinons d'abord en général comment cette paſſion pénètre & s'établit dans certaines ames. Cette manière de procéder nous fera je crois; juger sûrement du bon & du mauvais amour.

Un jeune homme voit, pour la première fois, une belle femme. Je dis *belle ;* il faut qu'elle le ſoit dans ma ſuppoſition. La beauté a ſouvent des grâces plus ſéduiſantes qu'elle-

même. Les grâces variées; les attrairs divers de cette femme; la fraîcheur de ſon teint; l'éclat de ſes yeux; la fineſſe de ſon ſourire; tous ces charmes réunis agiſſent enſemble ſur l'appétit ſenſitif, ou ſi ce mot vous effraie, ſur les ſens du jeune homme. Les ſens portent à l'imagination l'impreſſion qu'ils ont reçue; l'image de ces charmes s'y grave en caractères de feu. Le jeune homme les voit par-tout; par-tout il ſe les rappelle; préſent, il les déſire; abſent, il les deſire encore; il brûle de les poſſéder; il aime enfin. Il aime! Que dis-je? Il le croit l'inſenſé. Mais pourſuivons: trompé par ſes deſirs, qu'il prend pour des ſentimens, il vole chez l'enchantereſſe. Il tombe à ſes pieds; lui déclare une flâme éternelle, inviolable. Il lui jure, lui proteſte qu'il ſe meurt d'amour; que ſon cœur eſt embrâſé, conſumé, prêt à ſe fondre. Il eſt ſi éloquent, il paraît ſi tendre, qu'il perſuade la belle, qui ſouhaite elle-même d'être perſuadée, & qui n'a un peu reculé ſa défaite, que pour mieux aſſûrer ſon triomphe. Elle ſe rend enfin, quoique victorieuſe. Le jeune homme eſt heureux. Heureux! J'ai profané ce mot; il n'eſt que détrompé. Si après

ce qu'il appelle jouiſſance, il rentre un moment en lui-même, quel changement ! L'image de celle qu'il a poſſédée n'y eſt plus gravée en traits de feu ; l'enchantereſſe a perdu tous ſes charmes. La Déeſſe n'eſt plus qu'une mortelle ; elle n'eſt plus rien pour lui. Ses deſirs ſatisfaits, ſon amour s'envole. Le malheureux vient d'unir un corps à un corps ; l'ame n'a point préſidé à ce terreſtre mariage. Il n'a goûté que des plaiſirs périſſables ; il ne lui reſte que des remords. Voilà mon hiſtoire. Voilà ce qui m'eſt arrivé, lorſqu'étant dans la Capitale, j'ai cru y aimer la Ducheſſe de * * *. la Marquiſe de * * *, la Préſidente de * * *. Je viens de vous mettre l'amour faux en action. Voulez-vous connaître le véritable ? Voici comment j'ai aimé Clari. Les ſentimens que j'ai eus pour elle, reſſemblent ſi peu à ceux que je viens de vous peindre, que je puis, ſans trop choquer la vraiſemblance, ſuppoſer deux hommes en moi.

Suppoſons donc qu'un autre jeune homme qui ſera toujours moi-même, voie à ſon tour une femme auſſi belle que la première. Les attraits phyſiques de cette femme agiſſent de

même ſur ſes ſens; il déſire à ſon tour de les poſſéder; il brûle; il n'aime point encore; mais trompé comme le premier jeune homme, il ſe fait la même illuſion. Il n'aime point; n'importe : il croit aimer. Son ſecret lui pèſe; il voudrait le révéler. Il voudrait dire qu'il aime; il voudroit peindre ce qu'il ſent. Tout homme qui déſire, eſt timide; il ne l'oſe point; d'ailleurs où en trouver l'occaſion? On ne lui en fournit aucune. En attendant qu'elle s'offre; ou plutôt, en attendant qu'il ait l'audace de la faire naître, il obſerve à loiſir ſa ſouveraine. Elle eſt auſſi eſtimable que belle; elle a autant de vertus que de charmes. Le jeune homme n'avait d'abord apperçu que ces derniers; les autres inſenſiblement parlent plus fortement encore à ſon ame. Il n'avait fait que déſirer, & maintenant il admire. Il y a en philoſophie une vérité inconteſtable : c'eſt que tout être bien organiſé, préfere néceſſairement ce qui eſt honnête à ce qui n'eſt que phyſiquement beau, celui-ci étant périſſable, & l'autre ne l'étant point. Il eſt bien organiſé notre jeune-homme : le Ciel n'épargna rien, pour lui faire une ame & un corps exactement conformes à toutes

les proportions de la belle nature. Il ſent avec force, il penſe avec juſteſſe. Sa raiſon lui enſeigne à ſon inſçu peut-être la vérité que je viens d'énoncer. Tout lui dit que la vertu ne meurt point, & que la beauté paſſe. Chaque jour, chaque minute l'en convainc davantage. Tout ce que ſa maîtreſſe a d'honnête, ſe préſente alors en foule à ſon imagination, & prend ſur lui le plus puiſſant empire. Tout ce qu'elle a de joli lui ſemble tel encore; il eſt loin de le dédaigner. Un moment il a balancé entre l'un & l'autre, il n'héſite plus ſur le choix. Les vertus de cette femme, ſes bonnes qualités lui inſpirent une admiration, un reſpect, qui peu-à-peu captivent tout ſon être; s'établiſſent dans ſon ame, & y maîtriſent ſouverainement les deſirs terreſtres, les appétits charnels qui l'ont d'abord tourmenté. Forcé preſque toujours de ſacrifier ces derniers, il contracte l'heureuſe habitude de les vaincre. Cet amour pur qui l'anime, ce feu divin qui l'embrâſe, ſemble l'avoir dépouillé de tout ce qu'il avait de matériel. Ce n'eſt plus un homme, c'eſt une intelligence céleſte; c'eſt un habitant du Ciel; ou plutôt c'eſt

c'eſt un ſage. Il aime la vertu parce que rien ne lui paraît plus aimable que la vertu, lorſqu'elle eſt unie aux grâces. C'eſt un ſage chez qui l'amour eſt né de la raiſon; & c'eſt d'elle que naît toujours le véritable.

Ici, mes lévres firent un mouvement, un ſon inarticulé ſortit de ma bouche; le Comte s'en apperçut, & s'interrompant alors; avez-vous, me dit-il, quelques objections à faire? Ne craignez pas que je m'en offenſe; au contraire, vous m'obligerez en me les communiquant. Deux perſonnes voient mieux qu'une, & nous trouverons plutôt la vérité, ſi nous la cherchons enſemble. D'ailleurs, je ne ſuis pas infaillible; je crois ce que j'ai ſenti, ce que je ſens encore; mais je puis ſentir mal; & ſi je me trompe, ne me le cachez pas.

Enhardi par cette offre modeſte, & flatté de pouvoir mêler mes réflexions à celles de cet homme qui me ſurpaſſait tellement en lumieres, vous prétendez, lui dis-je, que l'amour véritable eſt fils de la raiſon? Rien, je vous l'avoue, ne me ſurprend davantage. Oubliez-vous une vérité morale généralement adoptée, & tout-à-fait contraire à vos prin-

cipes ? Oubliez-vous que l'amour, preſqu'en tout lieu, paſſe pour être le pere de nos ſottiſes, & ſouvent de nos plus grands malheurs ? Oubliez-vous que pour cela les Poëtes en ont fait un enfant, & un enfant aveugle, & qu'ils lui ont très-ſagement donné la folie pour guide ? N'avez-vous point lu cette allégorie dans les œuvres de la Fontaine (12) qui était Philoſophe par inſtinct ? Dans celles de Louiſe Labbé qui le devint par expérience ; & dans celles de mille autres Auteurs, qui l'ont été par imitation ? Quel eſt celui de nous qui, ainſi que la belle Cordiere, n'a point reconnu par des faits trop réels que cette allégorie était l'emblême le plus tranſparent de la vérité ; & qui ne l'a point trouvé auſſi raiſonnable qu'ingénieux ? La folie, la ſeule folie peut enfanter & guider l'amour ; & vous oſez le faire naître de la raiſon ? Et vous croyez que je puis ajouter foi à un ſemblable paradoxe ? Bon jeune homme, reprit le Comte, l'allégorie, que vous me citez, eſt, certes, fort ingénieuſe ; je l'admire à votre exemple ; je l'admire dans la Fontaine, dans Louiſe Labbé, & dans les autres Auteurs

qui l'ont habillée à leur maniere ; mais entendons-nous, je vous prie. L'amour, dont il eſt queſtion dans cette ſage parabole, n'eſt point celui dont je parle. Répondez-moi, à votre tour. Oubliez-vous que toute l'antiquité a reconnu deux Vénus ; l'une céleſte & l'autre vulgaire ; l'une qu'on appellait *Uranie*, comme ayant eu le ciel pour pere ; & l'autre, que Platon nommait *Pandeme*, ce qui veut dire, la Vénus du peuple ? Oubliez-vous que Catule a diſtingué deux Amathontes, & que pluſieurs autres Moraliſtes & Poëtes les ont auſſi diſtinguées ? Oubliez-vous que, par conſéquent, il y a deux amours qui ne ſe reſſemblent en aucune maniere ? L'un fait pour les ſages & reglé par les Muſes ; l'autre, qui n'approche point de ces dernieres ; & pere de tous nos déſordres. N'eſt-il pas clair que ce dernier amour eſt celui de l'allégorie, & non le mien ; celui que la folie conduit, & le ſeul, peut-être, que connaiſſent les gens du monde ? Gens du monde, pourrais-je leur dire, oui le mauvais amour eſt le vôtre, le vôtre ſeul. C'eſt cet amour faux, cet amour tout ſenſuel, que vous éprouvez, & que parta-

gent vos ſenſuelles maîtreſſes. Cet amour, je l'avoue, eſt le pere de vos erreurs & de vos crimes. Cet amour vous ſeme de fleurs la route des abîmes, & n'aſpire qu'à vous y précipiter. Les Poëtes ſans doute ont bien fait de le ſuppoſer aveugle, & de lui donner la folie pour guide. Cet amour, d'ailleurs, étant le plus commun, étant le ſeul qui ait des autels parmi vous, le ſeul que vous encenſiez, ne ſoyez pas ſurpris que l'univers ait regardé votre allégorie comme l'emblême de la vérité; & que les vers du bon la Fontaine ſoient dignes de devenir proverbes, graces à votre corruption & à votre folie, vous ne pouvez ſentir qu'un amour né de la premiere, & guidé par la ſeconde.

Mais continuons de peindre les caracteres de l'amour véritable, & reprenons nous-mêmes notre allégorie. Juſqu'ici je me ſuis plus expliqué par des exemples que par des raiſonnemens; ſouffrez que, laiſſant à part tous les termes abſtraits, je m'explique encore de même. Cette méthode eſt la plus claire ſans doute, & peut-être la plus ſûre. Après vous avoir long-tems entretenu des

mouvemens de l'appétit, qui le premier porte à l'entendement l'image de l'objet aimé, malgré ces notions, je vous dirais fort obſcurément & fort mal ce que c'eſt que l'amour véritable. Je vous ferai du moins entendre comment il agit; & quoiqu'on en diſe, je crois que, ſur ces matieres, une hiſtoire exacte des faits, vaut mieux qu'un long traité ſur les cauſes. J'ai laiſſé mon ſecond jeune homme au moment où vainqueur des deſirs terreſtres, il n'aime dans une belle femme que le beau moral qu'il découvre en elle. Ce ſentiment d'abord occupe toutes ſes facultés. Il la voit chaque jour faiſant quelques bonnes œuvres; tendre tantôt une main ſecourable aux infortunés, & toujours, par ſa douceur & ſon indulgence, ſe rendre l'idole d'une ſociété dont elle eſt en même-tems les délices. Ce tableau l'enivre, le tranſporte, & le tient, pour ainſi dire, ſans volonté & ſans force dans l'immobilité d'un long enchantement. Qu'on ne croie pas cependant, quelque pur que ſoit ſon amour, qu'il ne rêve pas quelquefois à ce que les amans ordinaires appellent le bonheur ſu-

prême, & qui n'a point encore de nom & n'en peut avoir ſans doute chez les amans véritables. Mon jeune homme a beau vouloir ſpiritualiſer ſon amour; il a beau ne voir d'abord dans ſa maîtreſſe que ce qui n'eſt point viſible par les yeux du corps; il a un corps & des ſens, il eſt homme. Un des ſentimens les plus naturels à tout être animé & raiſonnable, eſt le deſir de poſſéder ce qu'il aime, & de le poſſéder plus intimement & plus étroitement qu'en idée. Ce deſir, qui d'abord avait été étouffé par le reſpect, l'admiration & l'enthouſiaſme, ſemblable au feu qui couve ſous la cendre, ne tarde pas à renaître chez mon ſecond jeune homme. Chez le premier l'amour était né du deſir, & voilà pourquoi cet amour était faux. Dans l'amour véritable le deſir naît de l'amour, & voilà ce qui arrive au ſecond; l'amour, le deſir, tout était matériel chez le premier, & tout a péri & ceſſé d'être. Le deſir, l'amour, tout eſt pur chez le ſecond, & tout eſt immortel, comme vous le verrez tout-à-l'heure. Semblable à l'amant faux, eſt-ce un corps que deſire poſ-

ſéder l'amant véritable? Eſt-ce de la matiere agiſſante qu'il cherche à joindre à de la matiere? Non. Toujours convaincu de la maxime inconteſtable que j'ai avancée que tout être bien organiſé préfere ce qui eſt impériſſable à ce qui ne l'eſt point, c'eſt une ame qu'il veut conquérir; c'eſt une beauté éternelle qui l'enflamme; ce ſont des charmes toujours durables qui le brûlent; des charmes que l'âge ne peut point altérer; que la maladie ne peut point flétrir; & qui très-differens de ceux du corps, ne dépendent point comme ces derniers, des frivoles conventions des hommes. Voilà ce qu'il veut poſſéder, ce qu'il veut avoir à ſoi excluſivement, ce dont il veut jouir ſans réſerve. Mais comment jouit-on d'un objet aimé? Comment le poſſede-t-on? Les êtres céleſtes ont ſans doute une maniere de poſſeder que j'ignore; c'eſt-là leur ſecret, & ce le ſera long-tems. Quant à nous, faibles mortels, dont les vues ſont auſſi bornées que les organes imparfaits, nous croyons que l'on poſſede un objet par les étreintes les plus intimes, par les embraſſemens les plus étroits, par la certitude où l'on eſt de pou-

voir à toute heure, à tout moment étreindre, embraſſer cet objet, & en diſpoſer à ſon gré à tous les inſtans de ſa vie. En ce cas, poſſéder un objet ne ſerait autre choſe que l'unir à ſoi ou s'unir à lui. L'objet aimé de notre jeune homme étant purement ſpirituel, il ne peut point en jouir ou le poſſéder de la ſorte. L'ame n'a point de main pour ſerrer, point de bras pour étreindre, point de bouche pour baiſer. Convaincu de cette impuiſſance de ſon ame, ou plutôt déſeſpéré qu'elle n'ait aucun de ces organes, toujours excité d'ailleurs par ſon deſir extrême, que fait alors notre jeune homme, pour le ſatisfaire? Son corps a des mains, une bouche, des yeux, il les met en jeu auſſi-tôt; il fixe ces derniers ſur ceux de ſon amante, & ne les en détache que le plus tard qu'il peut. Il colle ſa bouche ſur ſa bouche; de ſa main il ſerre la ſienne; il ne ceſſe de ſe rapprocher d'elle, de la careſſer, de l'embraſſer, de l'étreindre; il cherche enfin tous les points par où leurs corps peuvent ſe toucher, eſpérant que leurs ames ſe toucheront de même. Il en eſt un dans la machine humaine; il eſt

un point par où je penſe que les ames peuvent, ſinon ſe toucher, du moins ſe pénétrer, communiquer enſemble, & s'identifier peut-être. La nature ne tarde pas à indiquer au jeune homme ce point, que déja une ſorte d'inſtinct lui faiſait ſoupçonner. Il s'en empare ſoudain; & s'y fixe avec d'autant plus d'ardeur, que ce point eſt le centre de toutes les voluptés, des émotions les plus vives, des plus exquiſes ſenſations; le milieu enfin, où aboutiſſent tous les rayons des félicités corporelles. Fier & charmé de cette découverte, le jeune homme s'empare de ce centre comme du ſeul paſſage par où ſon ame puiſſe aller juſqu'à celle de ſon amie, & par où réciproquement celle de ſon amie puiſſe venir juſqu'à lui. Livré avec tranſport à cette illuſion charmante, il s'en crée une autre non moins douce, & qui naît de la premiere. Il ne connaît rien de meilleur, rien de plus parfait que celle qu'il aime; & la perfection & la vertu, en quelque genre que ce ſoit, eſt ce qu'il préfere à tout: n'en trouvant que peu en ſoi, n'en trouvant point peut-être, lorſqu'il ſe compare à ſon amante, il

voudrait donc en ce moment où il la ſerre dans ſes bras, où il lui donne ſa vie, il voudrait mourir à ſoi-même, s'en ſéparer, ſe transformer en elle. Voilà le vœu, le ſeul vœu qui l'occupe; le ſeul qui ſoit digne de l'occuper. Et qui ſait ſi en effet cette transformation miraculeuſe ne ſe conſomme point dans ces momens de recueillement & d'extaſe, où, à force de ſentir on ne ſent plus rien; où le corps tout-à-coup inanimé, ſemblable à ces temples déſerts qu'on rencontre dans les campagnes, n'a plus de divinité qui le vivifie & l'empliſſe de ſa préſence? Qui ſait ſi, en effet, l'ame dans ces momens ne s'envole point, ne ſe détache point des fers de ſa groſſiere enveloppe, & ne va point s'unir à l'une de ſes ſemblables? Pluſieurs obſervations, & ma propre expérience m'annoncent que ce miracle eſt poſſible. Si je l'oſais donc, je définirais l'amour..... Mais que fais-je, inſenſé? Moi chercher à définir l'amour! Tant de témérité ſied-elle à un homme? Lui eſt-il permis de définir une paſſion où tout eſt myſtere; un ſentiment où tout eſt prodige; un ſentiment qui, faiſant vivre

l'amant dans la maîtreſſe, & la maîtreſſe dans l'amant; & rendant ainſi chacune de ces deux perſonnes double, en crée quatre aux yeux de l'eſprit, & par lequel, toutefois, on voit ces quatre apparens individus ſe réduire à un ſeul, puiſque c'eſt une ſeule vie qui anime en effet deux corps, & une ſeule ame qui les vivifie? Comment définir, comment peindre un ſentiment auſſi ſupérieur à tous les autres, que la raiſon de l'homme à l'inſtinct de la brute; & le génie de l'ange à celui de l'homme? L'économie pouſſée à l'excès devient avarice. Le libéral n'eſt ſouvent pas loin d'être prodigue. L'homme trop franc touche à la dureté; le prudent à la défiance; l'amour ſeul ne tombe point dans l'inconvénient qu'entraînent les extrêmes. Le trop gâte les autres vertus. Il n'y a que le peu en amour qui ſoit vice. C'eſt une chaîne ſans fin; une mer ſans bornes; un ciel ſans horiſon. L'Etre ſuprême, en faiſant de l'infini l'attribut diſtinctif de cette paſſion, aurait-il voulu nous donner à entendre que c'eſt par elle que nous lui reſſemblons le plus, & qu'elle ſeule, peut-être, nous fait participer à ſon eſſence divine? Je

le croirais. D'après cela n'eſt-ce point à lui ſeul à la peindre, à lui ſeul à la définir ? Ah ! qu'il fit bien de mettre un bandeau ſur les traits de cet enfant ſymbolique, celui qui le premier les exprima ſur la toile ! Etait-ce pour marquer ſon aveuglement, qu'il le peignit ainſi ? Non, non ; dans ces occaſions ce n'eſt pas le Dieu qui eſt aveugle, c'eſt le peintre ; il ne voit rien à force de trop voir ; & ſon adreſſe à voiler ce qu'il n'oſe rendre, prouve bien plus ſon impuiſſance que ſon génie.

Le plus ſage des hommes, Socrate, le fut moins que ce Peintre, puiſqu'il a défini l'amour *un deſir* (13) *de la beauté.* S. Thomas, qui a tout défini juſqu'à l'Etre ſuprême, appelle l'amour *une complaiſance de l'appétit en la choſe aimable.* Ces deux définitions & pluſieurs autres, qu'il ſerait trop long de rapporter, ne m'ont jamais ſatisfait pleinement. Les unes ſont trop vagues, & ne conviennent point au ſeul objet défini ; les autres ſont obſcures & ne peuvent être entendues qu'à l'aide de longs commentaires. Un ancien, dont j'ai oublié le nom, a défini, l'amour : *le deſir de ſe transformer avec union en l'objet*

aimé. Je ne vous donne point celle-ci comme la meilleure, mais comme celle par laquelle on peut répondre au plus grand nombre d'objections ; & c'eſt celle que j'ai adoptée ; qu'en penſez-vous ? Je vous prie. La trouvez-vous claire, préciſe, & convenable au ſeul objet défini ? Puiſque vous me le demandez, lui dis-je alors, elle me paraît un peu meilleure que les deux premieres ; & cependant elle ne me contente qu'à demi. Ce qui, ſelon vous, caractériſe le faux amour, c'eſt la ceſſation du deſir après la jouiſſance. Le premier jeune homme, dont vous venez de parler, nous l'a appris. Après qu'il a joui, nous dites-vous, il ne lui reſte que des remords ; ſes deſirs s'envolent ſur les aîles de ſon amour. Pour que votre définition fût exacte (car c'eſt l'amour véritable que cet ancien a voulu définir, & non le faux amour), il faudrait que votre ſecond jeune homme n'éprouvât point le même accident que le premier ; & cependant il l'éprouve. Vous n'ignorez pas que l'organe de la jouiſſance amoureuſe ſe fatigue ainſi que les autres ; & ſe fatigue même plutôt. Doué de la faculté de pro-

duire, tout ce qu'il donne pour cet effet, il ne peut plus l'avoir; plus il acquiert par le plaiſir, plus il perd quant à l'énergie. Chez les amans faux, chez les véritables, cet organe, ou, ſi vous voulez, ce ſixieme ſens doit être ſujet aux mêmes loix? Son repos, ſa langueur doivent réſulter néceſſairement de ſon activité. Votre ſecond jeune homme quelqu'ardent, quelque paſſionné qu'il ſoit après qu'il a joui, autant que ſes facultés naturelles ont pu le lui permettre, ceſſe de deſirer, au moins pour quelques inſtans, ce qu'il vient d'obtenir. Lorſqu'on ſort d'un feſtin où l'on s'eſt raſſaſié des mets les plus exquis, on voit ces derniers ſans envie, ſi même ils n'inſpirent pas une ſorte de dégoût. Votre jeume homme donc ceſſant de deſirer, doit ceſſer d'aimer auſſi & comme l'amant vulgaire comblé de délices regorgeant, pour ainſi dire, de volupté, il doit tomber dans cette froide ſtupeur qui ſuccede à l'ivreſſe. Quant à cette transformation dont vous me parlez, c'eſt une belle chimere à laquelle vous ne croyez pas plus que moi. L'expérience prouve aſſez qu'elle

n'a jamais eu lieu. Sûr qu'elle eſt impoſſible, votre jeune-homme ceſſera d'y prétendre. Cette cauſe de ſon deſir n'exiſtant plus, même dans ſon eſprit, ſon deſir ceſſera d'être, & par conſéquent ſon amour. Cette transformation eſt difficile, répondit le Comte; mais qui prouvera qu'elle eſt impoſſible? N'allez pas le dire à mon jeune homme, il ne vous croirait point; vous me l'auriez dit en vain, lorſque j'étais dans les bras de Clari. Comme un amant croit poſſible tout ce qu'il déſire, c'eſt juſtement parce que cette transformation ne ſe ſera point opérée, qu'il ne ceſſera point de la déſirer. Quelle preuve a-t-il que les ames, ainſi que les corps, ne peuvent point ſe toucher à leur maniere, ſe pénétrer & s'unir! Quelle preuve a-t-il qu'elles ſont dépourvues d'organes aériens, pour ainſi dire, impalpables & abſolument indépendans de la groſſiere écorce qui les enveloppe? Il ne doute point; que dis-je? il eſt sûr & très-sûr que la ſubſtance qui l'anime, eſt ſéparée de la ſubſtance qui anime ſa maîtreſſe. On n'aſſemble, on n'unit que les choſes diviſées; & c'eſt préciſément parce que ces deux ſub-

ſtances occupent chacune un point différent, qu'il peut préſumer qu'un jour elles occuperont le même, deux lignes en mathématiques ne peuvent s'unir que dans un point, & qu'eſt-ce qui empêche que pour les unir il n'en ſoit de même en métaphyſique ? Platon (14) croyait à cette jonction des ames ; mon jeune homme y croira ſans l'avoir lu. De la jonction à la transformation il n'y a qu'un pas ; l'une ne coûte pas plus que l'autre. Le déſir du jeune homme, quoique vous en diſiez, ſe rallumera au lieu de s'éteindre. Ce déſir avait donné l'être à ſes premiers efforts ; les ſeconds, les troiſiemes naîtront de la même cauſe ; & quelqu'infructueux qu'ils ſoient, loin de rougir de ſa défaite, la conviction de ſon impuiſſance ne fera qu'ajouter à l'eſpoir de ſa victoire.

Quant à l'autre objection, il eſt facile d'y répondre. Cet organe créateur, ſuperbe appanage de l'homme, & ſon ſigne diſtinctif, ce ſixième ſens, il eſt vrai, n'affoiblit que trop ſon pouvoir en le prouvant. L'amant faux, le véritable, n'ont pas plus de droit l'un que l'autre de le ranimer, quand il eſt éteint. Le

ſecond

ſecond jeune-homme ſera donc, à cet égard, réduit aux mêmes privations & aux mêmes regrets que le premier. Mais lui ceſſer de déſirer un moment! Lui *tomber dans cette ſtupeur qui ſuccède à l'ivreſſe!* Ah! grand Dieu! Quel blaſphême! L'amant vulgaire peut, j'en conviens, voir ſans envie & même avec dégoût les mets exquis dont il s'eſt raſſaſié. Mais l'amant véritable, moi, par exemple, l'amant de Clari, le héros, le Dieu de l'amour n'étanche ſa ſoif qu'avec de l'eau ſalée; plus il en boit, plus il en veut boire. Comment pourrait-il ceſſer de déſirer, ayant toujours ſa transformation en vue? Suivons-le, s'il eſt poſſible, dans ſes jouiſſances. J'ai parlé de ces momens de raviſſement & d'extaſe, où, à force de ſentir on ne ſent plus rien. Plaçons-y de nouveau notre jeune-homme: il eſt dans les bras de ſon amante, livré aux angoiſſes délicieuſes du plaiſir. Il ne voit plus rien; il n'entend plus rien; il ne ſent plus rien; il ſouffre, en un mot, l'agonie de la volupté. Cet état douloureux & charmant dure à peine une minute. Voilà tout-à-coup mon jeune-homme qui reſſuſcite.

Il ſe touche; il ſe regarde, quel tourment pour lui! Quel tourment réel & imprévu! Il exiſte; il exiſte encore; il en eſt sûr, trop sûr; il avait compté mourir à ſoi-même; ſe ſéparer de ſon être; ſe donner tout entier à ſon amante; ſes vœux ont été trompés, ſon eſpérance fruſtrée. Furieux, indigné, il ſe dépite contre le ſort, contre la nature. Celle-ci, quand il l'accuſe, celle-ci, toujours bonne, toujours généreuſe, lui prête des forces nouvelles; il tente des efforts nouveaux; mêmes voluptés, même agonie, même réſurrection, mêmes regrets. Une troiſième, une quatrième, une cinquième tentative n'achèvent point le miracle; que dis-je? L'inſtrument de ſon bonheur a perdu toute ſa fierté. Penſe-t-on qu'il va ſe décourager pour cela? Qu'on le connaîtrait mal! Son ſixième ſens lui manque; il ne peut plus par lui s'unir à ſon amante; il lui en reſte cinq autres qui l'uniront, ſans doute moins intimement, mais qu'importe? Il les implore; il a recours à eux comme aux ſeuls enchanteurs qui puiſſent le dédommager de ce qu'il vient de perdre. Une ame auſſitôt ſemble avoir paſſé dans tous ſes doigts,

Voyez-le d'une main rapide ôter le dernier voile qui pouvait encore lui cacher quelques attraits. Voyez-le ſoudain les palper amoureuſement ; les viſiter, les parcourir avec ivreſſe. Voyez ſa bouche avide ſuivre de près ſa main curieuſe. Voyez-la baiſer tout ce qu'a touché la ſeconde, tout ce qu'elle a parcouru ; & ſur des contours d'albâtre ajouter une nouvelle empreinte à celle qu'ils ont reçue. Voyez ſes yeux, ſes yeux tout brûlans, tout éclatans encore des feux du déſir, ſe plonger, s'enfoncer dans des yeux plus ſereins & plus calmes, dans ceux de la femme diviniſée qu'il adore, & s'y repoſer comme dans le ſeul aſyle, comme dans le ſeul refuge qui lui reſte contre les objets voiſins qui les offuſquent de leurs reflets odieux, de leur préſence importune. Cependant, ainſi que la douleur, le plaiſir, on le ſait, le plaiſir a ſes larmes. L'amante en laiſſe échapper quelques-unes, il les attendait au paſſage ; voyez-le auſſi-tôt les recueillir ſur ſes lévres enflammées. Voyez cette roſée bienfaiſante y diſparaître auſſi-tôt comme ſur des charbons ardens. Elle en verſe de nouvelles ; les larmes d'une maîtreſſe ſont

le nectar d'un amant ; voyez notre jeune-homme les engloutir à l'inſtant, les avaler avec promptitude, avec délices, jaloux ſans doute, heureux & fier de les changer en ſa propre ſubſtance. Les molles agaceries ; les badineries tendres ; les voluptueuſes étreintes; vous croyez peut-être qu'il a tout épuiſé ; quelle eſt votre erreur ? L'amour eſt fertile en inventions, en ſecrets inconnus ; l'amour lui en révele de nouveaux. Il s'entoure de la longue & onduleuſe chevelure de ſa maîtreſſe ; il s'en fait tour-à-tour un collier, une ceinture, une jarretiere, charmé ſans doute de figurer ainſi même imparfaitement les chaînes éternelles & inviſibles qui l'attachent à elle. Mais voyez-le ſoudain, en tournant ſur ſoi-même, dérouler le tiſſu flexible ; s'en débarraſſer, courir ſur des vêtemens qu'il apperçoit au loin, ſur les vêtemens ſacrés d'une amante. Voyez-le avec reſpect y coller ſes lévres, y fixer ſa langue, ſur les plis, ſur les formes heureuſes qui lui retracent encore une fauſſe image des charmes dont il a joui. Mais quel tranſport l'égare ? quel délire l'entraîne ? ô ciel ! il ſe met à genoux devant ces habits

adorés ; il leur parle, il les interroge, comme s'ils pouvaient l'entendre, comme s'ils pouvaient lui répondre. Bien-tôt il les ſoulève d'une main légere, d'une main légere quoique peu faite à cet exercice ; il ſe les attache, il s'en revêt à moitié ; il voudrait s'échanger avec ſon amante, n'ayant pu ſe transformer en elle. Paré de ſes habits, il croit l'être auſſi du ſexe de la Belle, & lui avoir donné le ſien. Que vous dirai-je enfin ? par mille extravagances paſſionnées, par mille biſarres careſſes, il réaliſe cette maxime ſi connue que les extrêmes ſe touchent ; que l'héroïſme ſouvent reſſemble à l'enfantillage, & que le ſublime eſt ce qu'il y a de plus près du ridicule.

Pourquoi faut-il que le plaiſir ait ſes fatigues, & la volupté ſa laſſitude ? Notre jeune-homme l'éprouve. Il a malheureuſement un corps comme tout le monde, un corps ſujet aux faibleſſes, & aux langueurs phyſiques que la nature impoſe. Épuiſé par ſes travaux amoureux, & courbé, pour ainſi dire ſous le poids accablant de ſon bonheur, il tombe ſur l'édredon, le parquet ou la fougere, non pas ſans connaiſſance, mais ſans

force. Il y paraît mort, il n'y eſt qu'immobile. Son corps n'a plus & ne peut plus avoir de mouvement ; mais ſa penſée a conſervé toute ſon activité, toute ſon énergie, & ſon ame brûle encore d'amour, quoique ſa bouche deſſéchée par ſes flammes ne puiſſe plus le dire. Que fait-il alors ? Il s'unit avec ſa maîtreſſe dans le poſſible, ne le pouvant dans la réalité. Sa penſée, je l'ai dit, a conſervé tout ſon reſſort; il ſe crée par elle un monde magique, un univers enchanté, un monde où les corps ſont aériens, & doués, comme ceux des Sylphes, d'organes immatériels, impalpables qui toujours agiſſent & ne ſe laſſent jamais ; un monde où l'on a des yeux pour toujours voir ; des bouches pour baiſer toujours ; des oreilles pour toujours entendre ; un monde où dans un printems éternel, ſous un ciel ſans nuages, ſur des fleurs ſans épines, deux véritables amans, à force de ſe careſſer, de s'embraſſer & de s'étreindre, parviennent enfin à ne faire qu'un ſeul être, & atteignent cette union miraculeuſe, cette transformation ſi déſirée, que je crois pouvoir appeller le grand œuvre de l'amour &

du ſentiment, comme la tranſmutation des métaux eſt celui de la nature.

La nuit était déja avancée lorſque le Comte me parlait ainſi ; un léger crépuſcule commençait à naître, & devant lui pâliſſait par degrés l'éclat des aſtres innombrables, qui à cette heure embelliſſent la voûte céleſte. La ſeule étoile de Vénus brillait encore, & ſemblait vouloir retarder ſon coucher, pour éclairer de ſa lumiere deux adorateurs de la Déeſſe dont elle porte le nom. J'étais jeune, très-peu avancé dans la ſcience du cœur & de la morale. Le calme auguſte qui nous environnait ; la majeſté d'un long ſilence qui n'était troublé que par le doux bruiſſement des feuillages ; tout donnait aux paroles du Comte, un caractere d'inſpiration dont je ne tardai pas à être frappé. Je crus entendre Orphée, ou le vieux Silène diſcourir ſur la naiſſance du monde, & m'expliquer le principe des choſes. La vérité perça à travers les ornemens dont la couvrait ſa noble éloquence. Elle ſe fit ſentir à moi dans toute ſa force ; & regardant le Comte comme ſon plus digne interprête, peu s'en fallut que

je ne tombaſſe à ſes genoux, pour le remercier de me la ſi bien faire connaître.

Je craignis de l'interrompre. Ce motif ſeul modéra ma reconnaiſſance, que dis-je ? Il me fit retenir mon haleine ; & l'air qu'exhalaient mes poumons, refoulé ſans ceſſe vers ſa ſource, les palpitations de mon cœur devinrent ſi fréquentes & ſi fortes, qu'elles ſeules pouvaient troubler mon attention extrême, & le plaiſir inexprimable que j'avais à l'écouter.

Voilà, me dit-il en continuant, voilà, à ce qu'il me ſemble, les principaux caracteres de l'amour véritable. Voilà du moins ceux que j'ai apperçus en moi dans le cours de mon ſentiment pour Clari. L'amant véritable aime d'abord un bel objet, parce qu'en même-tems il eſt bon. Il deſire enſuite de s'unir avec cet objet, parce que la raiſon & la nature lui diſent qu'on ne ſaurait trop ſe rapprocher de ce qu'on aime. Ne pouvant jamais s'unir autant qu'il le voudrait, il ſoupire, il halete, pour ainſi dire, ſans ceſſe après cette union intime & parfaite. Le deſir, effet de l'amour, l'animant toujours, l'amour par

conſéquent, l'amour, qui en eſt la cauſe, doit auſſi toujours l'animer. Quant aux effets de cette paſſion céleſte, je veux bien auſſi vous les révéler. Mais il eſt tard; allons prendre un peu de repos; & demain à la même heure nous reviendrons à la même place. Nous aurons un entretien nouveau, & vous verrez que ſi l'amour véritable inſpire de beaux ſentimens, il ne produit pas des actions moins belles.

Après ces paroles nous retournâmes au Château, & nous nous couchâmes l'un & l'autre. J'étais trop agité pour dormir, & l'on ſe doute bien que je ne dormis pas. Dirai-je les penſers divers, qui dans cette matinée (car il n'était plus nuit) vinrent m'aſſiéger en foule, & de mon imagination allumée firent pendant pluſieurs heures le théâtre de leurs débats? Il y avait à-peu-près cinq ans que j'en avais eu quinze; l'on conviendra, ſi l'on veut être juſte, que c'eſt pendant ces cinq années qui s'écoulent depuis quinze juſqu'à vingt, que les femmes agiſſent le plus fortement ſur les ſens d'un jeune homme. C'eſt alors que plein de ſanté & de force la ſeve

de la vie déborde chez lui, pour ainſi dire. C'eſt alors qu'elle devient le fardeau, plutôt que le ſoutien de ſon exiſtence; & que pouvant à peine la contenir, il cherche par-tout à la répandre. Tourmenté comme un autre par ce beſoin impérieux, j'y avais ſuccombé comme un autre. La Nimphe, la Bergere, la Driade, la Bacchante, la Gnomide même, avaient tour-à-tour reçu mes brûlans hommages, & n'avaient pas été cruelles. La troupe de ces Beautés, pour la plupart aſſez vulgaires, vint s'offrir auſſi-tôt à ma penſée. Je me ſouvins de leur peu de délicateſſe; je n'en avais pas eu plus qu'elles, je m'en ſouvins auſſi; & je rougis de l'inſtinct brutal qui m'avait pouſſé dans les bras de ces groſſieres Sirènes. Je vis clairement que j'étais le premier jeune homme dont venait de parler le Comte. Je vis qu'en me livrant à ces Dames, je n'avais aimé, en effet, que de la chair & des membres couverts d'un épiderme plus ou moins poli, plus ou moins éclatant; & me rappellant tout-à-coup la nobleſſe & la dignité de mon ame, je vis que j'avais traîné & éteint dans la fange un rayon de la divinité.

Ce ſouvenir me déchira & me fit fondre en larmes. Bientôt reprenant tout mon courage, & repaſſant dans mon eſprit tout ce qu'avait dit le Comte, repentant au dernier point d'avoir été le premier jeune homme, je réſolus de devenir le ſecond. Dès ce moment il ſe fit dans tout mon être moral & phyſique une révolution totale. L'union purement charnelle de deux corps me parut dès ce moment un acte mépriſable qui ravallait l'homme à la condition de la brute. Je vis dès ce moment que l'attrait ſeul de la vertu pouvait conſacrer cette union, & d'un accouplement honteux faire un ſacrifice agréable à l'Etre ſuprême. Dès ce moment donc je réſolus, je jurai de n'aimer dans une femme que ce qu'il y a de plus aimable en elle, la beauté de ſon ame; & de ne trouver de charmes à ſon corps qu'autant qu'ils reſplandiraient de l'éclat de cette beauté interne. Dès ce moment enfin voyant que tout paſſait dans une mortelle, excepté la vertu, je jurai de n'aimer en elle que cette derniere. Cette réſolution priſe, un baume de conſolation ſe répandit dans ma penſée; & il me ſembla

qu'une main inviſible eſſuyait doucement mes paupieres encore humides. Je ſuis dormeur de mon naturel ; un long ſommeil m'eſt indiſpenſable. N'ayant point dormi du tout, j'aurais dû être fatigué, & me reſſentir de cette inſomnie. Jamais cependant, jamais ma tête n'avait été plus libre, ni mon viſage plus ſerein; d'où venait cette eſpece de prodige ? Serait-il vrai que rien ne fait mieux porter que les réſolutions honnêtes, & que le corps eſt toujours en ſanté, quand l'ame n'eſt point malade ?

Je l'éprouvai ce jour-là. Je mangeai plus, je parlai plus qu'à l'ordinaire. Le Comte s'en apperçut, me félicita ſur ma bonne mine; & dût le lecteur m'accuſer de bavardage, je veux rapporter un fait qui prouvera mieux encore que, pour être joyeux, il n'eſt rien de tel qu'une bonne conſcience. Je crois avoir dit que nous étions à-peu-près dans le milieu de l'été, lorſque j'allai viſiter le Comte. Sa ferme, une des mieux tenues & des plus riches que j'aie vues de ma vie, n'était qu'à un quart de lieue du Château. Après le dîner, & lorſque la chaleur fut un peu tombée, nous allâmes nous y promener enſemble.

Depuis quelques jours la moiſſon était commencée ; les gerbes s'élevaient déja en piramides ſur toutes les aires éparſes dans la campagne ; & déja nous appercevions de loin les tourbillons de pouſſiere que les chevaux * raſſemblaient dans l'air, en foulant les épis. A peine fumes-nous arrivés ſur l'aire du Comte, où travaillait, en chantant, une foule de moiſſonneurs, que je m'arrêtai à contempler une de ces piramides de gerbes, que dans le bas-Languedoc on appelle aſſez énergiquement des *garbiés*. L'échelle, qui avait ſervi à la conſtruire, y était encore appuyée ; je montai légerement ſur cette derniere, & me voilà en moins d'une minute, parvenu au faîte de la piramide. Fier de cette prouëſſe d'écolier, mes yeux de-là ſe portent avec orgueil ſur la vaſte étendue. Un malicieux payſan s'apperçoit de ma ſufiſiſance, & projette de m'en punir. Pour cet effet, il s'avance furtivement du *garbiés*, & m'enlevant l'échelle ſans que je le voie, il

* Dans pluſieurs Provinces c'eſt avec des fléaux que l'on bat le grain. Dans le bas Languedoc & dans pluſieurs autres Provinces méridionales, ce ſont des chevaux qui le foulent.

me fait de la piramide une eſpece de priſon aérienne. Après m'être long-tems pavané ſur le trône ruſtique, le moment arriva d'en deſcendre. L'échelle n'y était plus; comment faire ? Je la cherche envain des yeux autour de la piramide; je ne la trouve point, & témoigne un peu de ſurpriſe. Toute l'aſſemblée rit de mon embarras. Le Comte le partage ſans trop en rire, & ordonne qu'on me rende à l'inſtant le ſecours de l'échelle. Je ne donne pas le tems qu'on l'apporte; un grand tas de paille fraîche était peu loin du *garbiés*; je l'apperçois, & voilà l'apprentif philoſophe, qui s'élançant avec grace d'une hauteur de trente piés, tombe ſur le tas de paille ſans ſe faire la moindre bleſſure. On avait ri de mon embarras; on admira ma hardieſſe; & j'entendis même pluſieurs mains de village qui, malgré les durillons dont elles étaient couvertes, applaudirent à mon courage par des battemens réitérés. Le Comte lui-même s'approcha de mon tas de paille, & me tendant la main pour me relever, m'embraſſa aux yeux de l'aſſemblée, comme pour couronner mon triomphe.

Malgré l'air de bonté du Comte, je craignis de lui avoir manqué, & le priai d'excuſer cette folie de jeuneſſe. De quoi vous excuſez-vous, me dit-il, jeune homme ? Soyez toujours de même. Ces jeux enfantins prouvent une ame pure ; & tel que vous me voyez, j'en ai fait bien davantage. Qu'eſt-ce qu'un pareil faut, ajouta-t-il en s'approchant de mon oreille, auprès de certains hommages rendus à une tête de cire ? Après ce peu de paroles nous gagnâmes le chemin de la forêt. J'étais impatient que le Comte me tînt la parole qu'il m'avait donnée. Nous arrivâmes bientôt au même endroit où nous avions diſcouru la veille ; & nous étant aſſis à la même place, le Comte me parla ainſi.

En vous développant les caractères de l'amour véritable, je ne vous ai donné mes réflexions que comme des conjectures. Vous pouvez à votre gré les rejetter ou les combattre. Ce que je vais vous dire des effets de cette paſſion eſt fondé ſur des faits réels & connus, ſur des faits inconteſtables. Les nier ſerait téméraire ; & pour vous forcer de les croire, il ſuffit de vous les citer.

Il eſt, vous le ſavez, deux ſortes d'hommes ſur la terre : le civiliſé, & le ſauvage. Quoiqu'on ait prétendu bien des fois que le dernier était inſenſible à l'amour, & que les femmes n'avaient ſur lui que peu ou point d'empire, il eſt néanmoins certain que dans pluſieurs contrées de l'Amérique ſeptentrionale c'eſt l'homme ſauvage qui fournit aux beſoins phyſiques & matériels de ſa compagne ; & ces beſoins renaiſſans chaque jour, il n'eſt pas douteux que l'amour ne ſoit pour cet homme un principe d'activité permanente & de bienfaiſance continuelle. Il l'eſt encore pour l'homme civiliſé, qui n'a que peu ou point de fortune ; que la néceſſité oblige de vivre du travail de ſes mains ; & que par conſéquent les mêmes beſoins aſſiegent ſans ceſſe, ainſi que celle qu'il a choiſie. Quant à l'homme riche d'un bien acquis par ſes ancêtres ou ſon induſtrie ; quant au citoyen aiſé des grandes villes, l'amour, il en faut moins douter encore, l'amour eſt pour lui une ſource de progrès de toute eſpece ; ſoit dans le ſentier de la vertu, ſoit dans le chemin de la gloire. Forcé par les conventions

tions de la ſociété, & par les mouvemens de ſon propre cœur, de chercher à plaire à celle qu'il aime, il n'eſt rien qu'il ne faſſe pour y parvenir. Et comme l'honnête, le beau, le grand, ſont ce qu'elle chérit davantage, il n'eſt rien de grand, de beau, & d'honnête, qu'il n'entreprenne, & dont il ne vienne à bout. Ce ſont des fruits dans leur primeur, un lievre pris à la courſe, ou la peau du crâne d'un ennemi vaincu; qu'un Sauvage vient porter aux piés de ſa maîtreſſe. L'amant citoyen dépoſe aux piés de la ſienne, ou la couronne que remportent de ſublimes talens, ou la conſidération que procurent des travaux utiles. Cependant, quelque gloire qu'il ait acquiſe, quelque récompenſe qu'il ait obtenue ou méritée, l'amante lui fait entendre qu'il peut en mériter encore; que de nouveaux lauriers l'attendent, qu'il n'a parcouru que la moitié de ſa carriere, & que l'immortalité eſt au bout. Encouragé par ces conſeils, il ſe remet à l'ouvrage; ſans ceſſe il médite, il agit ſans ceſſe, ſoit pour rendre les hommes plus heureux, ſoit pour les rendre meilleurs. A-t-il réuſſi dans ſes projets? Sa moiſ-

ſon de gloire eſt-elle faite ? Semblable à ces anciens Généraux d'armée qui, faiſant quelquefois aſſeoir leur Lieutenant dans le char de triomphe, partageaient avec lui les honneurs de la victoire, il vient trouver ſon amante, & lui offrant ſa moiſſon toute entiere, tenez, lui dit-il, voilà votre bien, acceptez-le, il eſt à vous. Cette moiſſon proſpere en des mains ſi ſages ; de grandes places, des dignités auguſtes en ſont quelquefois le prix ; mais l'amant fût-il proclamé Roi, Empereur même, que lui importe ? Il n'avait qu'une ambition, & depuis long-tems elle eſt ſatisfaite. Il voulait le cœur de ſon amante, ce cœur eſt à lui, ce cœur lui appartient par les loix les plus ſacrées. Un contrat, dont Dieu fut le Notaire, un contrat ſigné dans les cieux l'en a rendu ſouverain maître. Dieu l'ayant enrichi de la ſorte, qu'eſt-ce que les hommes peuvent lui donner ? Les anciens Généraux pouvaient être heureux de faire partager à leurs Lieutenans le plus glorieux triomphe ; mais en quelque lieu que l'on s'aſſeie avec ſa maîtreſſe, fût-ce même ſur le trône le plus élevé, ne doit-

on pas encore s'y trouver trop près de la terre, & pas assez de celle qu'on aime?

L'amour enfin, à le considérer en général, me paraît être le pivot sur lequel tourne, pour ainsi dire, la machine du monde. Le desir de posséder une femme aimable qu'on n'a point, ou de conserver celle qu'on possede; est ce qui, d'un pole à l'autre, agite le plus les hommes en tout sens. Voilà, si je ne me trompe, le but de leurs projets, le mobile de toutes leurs démarches. Voilà, voilà pourquoi le divin Platon appellait l'amour l'*Entrepreneur* de toutes choses; pourquoi le bon Plutarque le comparait au Dictateur des républiques, dont le pouvoir suprême suspendait les fonctions des autres Magistrats; ou les faisoit agir à son gré; & voilà pourquoi j'oserais presque moi-même le comparer au Roi des Astres. Vous souriez de ma comparaison, la trouveriez-vous outrée? Eh quoi! le cœur, comme siege de l'amour, n'est-il pas le foyer d'où partent toutes les flammes du sentiment & de la vie? Le cœur ainsi n'est-il pas le soleil du corps, puisque celui-ci est sans cesse animé, échauffé & éclairé par l'autre?

Je ſais que dans les anciennes républiques, où l'amour de la liberté étouffait preſque tout autre amour, celui que nous inſpire un ſexe charmant n'ayant joué qu'un rôle très-ſecondaire, a rarement fait naître de grands hommes & de grandes actions. Mais dans ces tems heureux de notre monarchie, tems d'héroïſme, d'enthouſiaſme & de grandeur; où c'eût été un crime de ne pas autant aimer ſa dame que ſa patrie; dans ces tems où un Chevalier, pour prouver ſa foi ſe battait * en chemiſe contre des hommes armés de pied en cap, les déſarmait, les terraſſait même, quoiqu'il n'eût oppoſé qu'un vêtement de lin ou de chanvre à des habits de fer & d'airain; dans ces tems, où par l'ordre de ſa dame, il venait, à l'iſſue du combat, la ſervir à un banquet public, avec ſa chemiſe toute enſanglantée; dans ces tems qui doivent ſans doute nous paraître fabuleux, quand nous les comparons aux nôtres, & quand nous rapprochons nos très-petites ames de ces grands courages qui les illuſtrèrent; dans ces tems, dis-je, penſe-t-on que l'amour n'ait pas été la cauſe d'évé-

* Voyez les Fabliaux, cinquieme Vol.

nemens de tout genre les plus extraordinaires, les plus importans ? S'il eſt vrai qu'alors les dames faiſaient dépendre la conquête de leur main de la défaite d'un ennemi ; s'il eſt vrai qu'on n'obtenait la premiere qu'après avoir vaincu le ſecond, peut-on douter que l'amour, tout enfant qu'il eſt, n'ait ſouvent pris des villes, diſperſé des armées, détrôné des tirans ; & que Mars lui-même, le terrible Mars n'ait quelquefois dépoſé ſes armes aux piés de ce petit dieu, & n'ait envié les palmes entremêlées à ſes mirthes ?

Licurgue, j'oſe le croire, Licurgue & d'autres Légiſlateurs ont commis une grande faute, en donnant des loix qui tendaient à réprimer cette paſſion. S'ils avaient adroitement dirigé ſon influence (15) au lieu de chercher à l'étouffer ; ſi, à l'exemple de Platon, qui en ſavait bien autant qu'eux, ils euſſent propoſé aux victorieux pour prix de leur victoire, le plaiſir, l'unique plaiſir de prendre un baiſer ſur une bouche aimée, ces grandes républiques, dont je parlais tout-à-l'heure, ces grandes républiques, peut-être, Athènes, Sparte ſubſiſteraient encore. Rome ſerait en-

core debout. Et certes ne croyez pas que j'exagere ; on eſt vaincu ſouvent, quand on va ſe battre pour le ſénat ou pour le peuple ; l'eſt-on jamais, quand c'eſt pour plaire à ſa maîtreſſe, ou pour la défendre ?

Vous avez lu le traité que Plutarque a fait ſur l'amour ? Pour bien connaître les effets de cette paſſion, rappellez-vous ce qu'il en raconte. Rappellez-vous, parmi pluſieurs exemples qu'il cite, celui de la courtiſanne Laïs qui devint chaſte & vertueuſe du moment qu'elle aima le Theſſalien Hippolocus ; celui de la célèbre Camma qui, plutôt que de manquer de foi à ſon mari & d'épouſer Sinorix, meurtrier de cet époux adoré, & le plus puiſſant homme d'entre les Galates, s'empoiſonna joyeuſement, & l'empoiſonna lui-même aux autels de Diane, en le faiſant boire après elle dans la coupe du ſacrifice. Rappellez-vous, ſi vous le pouvez, tous ces peuples belliqueux dont il loue le courage, & qui le dûrent à l'ardent amour qui les animait. Et ne préſumez pas, malgré la ſévérité de Lycurgue, & l'auſtérité des mœurs de quelques peuples, qu'ils n'aient pas vive-

ment ſenti la puiſſance de cette paſſion divine. Les Romains y croyaient tellement, qu'ils avaient élevé un temple à Vénus la victorieuſe. Les Spartiates repréſentaient ſa ſtatue armée & lui faiſaient des ſacrifices à la tête de leurs troupes, & avant de livrer le combat.

Si de ces tems reculés je deſcendais à des jours moins éloignés des nôtres, que d'autorités ne trouverais-je pas, pour prouver que l'amour eſt non-ſeulement le bonheur, mais le ſoutien des États, & qu'il rend les peuples auſſi fortunés qu'invincibles ! Il eſt certain que nos vieux romans de chevalerie, tels que *Perceforêt*, *Lancelot-Dulac*, *Amadis*, &c.... ſont des images naïves de la maniere de vivre de nos ancêtres. Quoi qu'il y ait dans ces romans des circonſtances & des épiſodes ſi merveilleux, qu'ils peuvent fort obſcurcir la vérité des faits principaux, il eſt certain que les mœurs, qu'on y retrace, n'ont pu exiſter ailleurs que chez nous. Nous avions trop peu de relations avec les peuples étrangers, & nos ancêtres étaient trop ignorans, pour avoir pu hors de leurs propres

foyers puiſer les modeles de leurs peintures. Liſez ces romans, ſi vous ne les connaiſſez pas; & ſi vous les connaiſſez, reliſez-les encore, vous y verrez *qu'un Chevalier qui n'aimait rien, ne pouvait, en fait d'armes, faire aucune choſe dont il pût avoir honneur.* Vous y verrez *qu'à Chevalier échauffé par beauté de Pucelle, ne fait pas bon ſe prendre.* Que le premier était toujours vaincu, & l'autre toujours vainqueur; que le dernier était d'autant plus brave, qu'il était plus amoureux; & que différent d'Achille en un ſeul point, dès qu'il avait été bleſſé fortement au cœur, tout ſon corps était invulnérable. Vous verrez dans la Diane de Monté-Mayor que Ferdinand & Iſabelle ne conquirent le royaume de Grenade, que lorſque le roi Chico en eut chaſſé les Abencerrages, les amans les plus tendres, les plus fideles de leur tems, & les plus aimés par les Dames, & qui défendirent le mieux ce Royaume. La Fable, enfin, la Fable elle-même, ſi je voulais approfondir ſes allégories, me fournirait les autorités les plus fortes. Eh! qui pourrait nier en effet que Polyphême, le cruel Polyphême, adouci par l'a-

mour, ne ſoit une preuve qu'il n'eſt rien que ce dieu n'adouciſſe ?

Si, enfin, les témoignages de l'Hiſtoire & de la Fable réunis ne ſuffiſaient pas pour vous convaincre, vòyez de combien de vertus l'amour véritable enrichit l'homme, & fiez-vous au moins à l'expérience journaliere. Il n'eſt pas douteux que la douceur d'eſprit & de caractère ne ſoit une des qualités les plus eſſentielles dans la vie civile. Sans elle plus de lien entre les hommes que ceux de l'intérêt perſonnel. Plus d'urbanité, plus de cordialité, plus de politeſſe. Ils ſont naturellement impérieux & fiers, n'eſt-il pas vrai-ſemblable que ſans elle, ils s'aborderaient le caſque en tête, la lance à la main, & qu'ils ſeraient toujours prêts à ſoutenir par les armes les droits les moins fondés, les prétentions les plus abſurdes ? C'eſt la douceur, c'eſt cette qualité précieuſe qui les rapproche, qui les concilie, & qui les fait condeſcendre ſans baſſeſſe aux opinions les uns des autres. Et cette douceur, qui la donne ? & d'où nous vient-elle ? N'eſt-ce pas du premier de tous les ſentimens ? Quel homme doit être plus

doux que celui qui toujours cherche à plaire à ce qu'il aime, & qui ne peut lui plaire que par une entiere ſoumiſſion à toutes ſes volontés, & même à ſes caprices; qui ne peut quelquefois être aimé qu'en ployant ſa tête ſous le joug éternel qu'on lui impoſe, joug ſouvent aſſez rude, & dont jamais il n'apperçoit la peſanteur ni la gêne ? Quel homme doit être plus doux que celui qui dès longtems accoutumé à ſacrifier tous ſes déſirs, n'en a plus d'autre que celui de les toujours vaincre; & qui pourrait dire avec le héros d'une Tragédie moderne ce vers d'un très-grand ſens même dans la bouche d'un guerrier qui commande :

* Je ne demande au ciel que d'obéir toujours.

Je viens de nommer Polyphême, que l'amour avait rendu moins féroce; qu'il exiſterait encore de ces Cyclopes horribles qui mangeraient de la chair humaine, ſi quelque Galatée ne leur en avait fait perdre l'habitude ! Un déſintéreſſement abſolu eſt encore une qualité particuliere aux amans; & j'oſerais

* Voyez Pierre le Cruel, Tragédie de du Belloy.

preſque dire à eux ſeuls. Combien n'a-t-on pas vu, en effet, comme le dit le bon Plutarque, *des eſclaves ou ſervantes qui fuyaient la cohabitation de leurs maîtres propres, & des hommes privés qui mépriſaient la compagnie des Roynes & des Princeſſes ?* Cette vertu n'eſt-elle pas bien clairement déſignée par la préférence qu'Angélique, Reine du Cathay, donne au pauvre Renaud, héritier pour un cinquieme du Château de Montauban, ſur l'Empereur de Circaſſie, & le grand Kam des Tartares ? Eſt-il un ſeul Roman, ſoit ancien, ſoit moderne, qui n'offre en quantité des exemples de cette vertu ſi rare ? N'en voit-on pas ſans ceſſe les héros & les héroïnes refuſer des couronnes, fouler aux piés des ſceptres & des diadêmes, pour conſerver leur fidélité à des perſonnes exilées, ſouvent très-miſérables, qui n'ont d'autre richeſſe que leur mérite, & d'autre grandeur que celle de leur ame ? Et ne pourroit-on pas dire que ces exemples ſont ce qu'il y a de plus vrai, ou du moins, de plus vraiſemblable dans ces archives du menſonge ?

La volupté a énervé tant de peuples & per-

du tant de nations, qu'il n'eſt pas un moraliſte, pas un Écrivain Philoſophe, qui n'ait regardé la vertu de tempérance comme le plus ferme appui des États. Ils entendent par *tempérance cette vertu qui, nous invitant à nous contenter des choſes que la nature exige indiſpenſablement pour notre conſervation, diminue le nombre de nos beſoins, & les ſimplifie.* Eh bien! Le croiriez-vous? Cette vertu, qui paraît ſi fort oppoſée aux vœux d'un mortel dont les félicités ſe comptent par le nombre de ſes jouiſſances; cette vertu, le croiriez-vous? eſt pourtant la plus commune à l'amant véritable. L'abus des plaiſirs, il le ſait, en amene la privation totale, quoique les ſiens ſoient en partie fondés ſur l'eſprit, il eſt loin, je l'ai dit, de dédaigner ceux que la chair procure. Mais croyez-vous qu'il s'y livre au point de ſe rendre inhabile à les goûter encore? Non, non, il n'eſt pas ſi inſenſé; ſa raiſon, le plus bel appanage de l'homme, l'a enflammé pour la beauté morale d'une femme, ſa raiſon lui dit que le corps s'uſe, ſi l'ame ne s'uſe point; & cette raiſon lui conſeille de s'abſtenir de la beauté phyſique;

non pour en jouir avec plus de force ou de charme, mais pour être en état d'en jouir toujours. L'amant vulgaire perd la puiſſance, en abuſant de la faculté. L'amant véritable ne ſe ſert de la faculté qu'autant qu'il le faut pour ne pas perdre la puiſſance. Ses ſacrifices ainſi tournent au profit de ſon énergie. Ainſi il aime ſa maîtreſſe de tout ſon corps & de toute ſon ame, quand le faux amant ne peut plus l'aimer avec aucun des deux, il eſt chaſte, non peut-être, pour ſe rendre plus fort, mais pour pouvoir s'il le déſire, être fort à chaque inſtant de ſa vie; & cette certitude où il eſt de pouvoir tout ce qu'il voudra, fait qu'il jouit plus qu'un autre, même quand ce n'eſt qu'en idée. Il n'y a point d'amour ſans cette ſage économie, & l'on penſe bien qu'elle ne peut manquer à l'amant véritable. Que le plaiſir ſoit le bourreau de l'amant faux & perfide, il eſt le conſervateur & le ſoutien du véritable. Pareil à la ſalamandre, celui-ci ſe mettant, pour ainſi dire, en équilibre avec le fluide brûlant que le ſoleil nous darde, ſe nourrit de flammes, vit au milieu des flammes; l'autre s'en

approche à peine, qu'il en eſt ſoudain conſumé. Et voilà ſans doute pourquoi les Egyptiens, voulant repréſenter l'amour ſous une forme ſymbolique, avaient choiſi le feu, comme le plus pur, le plus noble, & le plus actif de tous les élémens.

Pour faire mieux ſentir les effets de l'amour relativement à la ſociété; (car c'eſt ſeulement de ce côté que je les conſidere) qu'il me ſoit permis de comparer encore l'homme qui n'a que des demi-liens qui l'attachent à pluſieurs femmes, avec celui que lient à une ſeule des chaînes de fer & de diamant. Qu'il me ſoit permis, dans le cours de cette comparaiſon, de les rendre l'un & l'autre l'objet de pluſieurs ſuppoſitions reſpectives conformes à l'idée qu'ils donnent de leurs mœurs; & pour les mieux diſtinguer, enfin, de nommer le premier Gercourt, & l'autre Arcene. Gercourt eſt né de parens obſcurs. Son origine ne lui permettait point de prétendre ni aux faveurs de la Cour, ni à celles de la fortune. A force d'intrigues, de maneges & de baſſeſſes, Gercourt eſt parvenu à une place importante. Le ſort de pluſieurs

milliers d'hommes eſt dans ſes mains ; comment s'acquitte-t-il de ſes devoirs envers eux & envers ſoi-même ? Une activité conſtante pouvait ſeule lui fournir les moyens de ſuffire à tous. Par elle il ſe fût élevé au-deſſus de ſa charge, il en eſt accablé ; il ſe traîne, il rampe ſous ſon poids. Cette charge le met en relation ſans ceſſe avec des malheureux, des innocens, & des opprimés. Sans ceſſe ils frappent à ſa porte ; Gercourt les entend à peine, il les voit ſans pitié ; il ne ſent rien pour eux. Le barbare méconnaît ſes freres ; quelquefois même, il les repouſſe ; il les humilie par ſes hauteurs, & leur fait endurer le mépris mille fois plus cruel que les refus. D'autres fois inviſible ou inabordable, il reſſemble à ces idoles de pierre ou de bronze, qui du fond de leur auguſte repaire affligent le peuple de quelque grande calamité, & qu'il n'eſt pas même permis de fléchir, ſoit par des oblations, ſoit par des prieres. Comment s'écoulent les jours de ſa vie criminelle ? Quelles ſont ſes occupations, ſes délaſſemens, ſes plaiſirs ? Son bureau eſt chargé de mémoires où le pauvre & l'inno-

cent implorent, l'un ſa juſtice, & l'autre ſa bienfaiſance. Il ne lit point ces écrits ſacrés, il ne les ouvre même pas. Ces écrits ont paſſé par des mains indigentes; ces mains lui ſemblent impures, & en y touchant il craindrait de ſouiller les ſiennes. Il a reçu dans la matinée une douzaine de billets tortillés, une douzaine de billets menteurs & vains, où celles qu'il croit l'aimer l'invitent ſoit à une fête, ſoit à un ſouper, ſoit à un rendez-vous. Il emploie ſon peu de momens à leur répondre. La ſoirée arrive, il vole, il deſcend d'un brillant équipage. On l'attendait avec impatience. Tous les acteurs ſont là pour répéter. Gercourt tire un rôle de ſa poche, il répete. Celle qui fait l'amoureuſe, l'a choiſi pour amoureux. Après la répétition il continue de jouer la Comédie auprès d'elle. Il la trompe, il en eſt trompé. On ſe met à table; on y reſte long-tems; non pour manger, mais pour médire. On ſe retire enfin; on rentre chez ſoi, croyant s'être fort amuſé. Et comment Gercourt ne ſerait-il pas enchanté & content à l'excès de lui-même? Il a paſſé ſa journée dans une ſalle à manger,

dans

dans un boudoir, & ſur un Théâtre. Vous venez de le voir agir; entendez-le, s'il eſt poſſible, entendez-le parler un moment ſans vous mettre en colere. Que dit-il? Comment s'exprime-t-il? Sur quoi roulent tous ſes diſcours & ſes éternels propos? Quelques concettis qu'il a retenus dans un ſoupé; quelques hiſtoriettes qu'on lui a lues le matin; l'anecdote du jour; la réforme d'un cheval; l'analyſe d'un Opéra-comique; les ritournelles d'un concert; les refreins d'une chanſon; des billeveſées, du vent, des riens; voilà tout ce qui occupe Gercourt; voilà de quoi il parle ſans ceſſe; ou plutôt, voilà tout ce qu'il ſait. Gercourt, qui par état devrait être éloquent, n'a qu'un jargon frivole & froid comme ſon ame. Gercourt, qui, par état devrait être verſé dans l'étude des loix, ou du droit des gens, Gercourt met ſa gloire à apprendre tout ce que l'homme ſage eſt fier d'ignorer. Sa converſation eſt le ramage d'un chardonneret ou d'une linotte, & ſa ſcience le répertoire des couliſſes. Entendez, au contraire, entendez parler l'homme qu'agite une paſſion profonde; entendez parler Arcène;

il ne dit rien, il n'avance rien qui ne ſoit profond comme elle. Chaque mot qui lui échappe, en découle; & ce mot eſt preſque toujours un ſentiment. Se trouve-t-il par hazard jetté dans un cercle nombreux de caillettes, de beaux eſprits, & de courtiſans? Y jaſe-t-on de chaſſe, de chevaux, d'Opéra-comique? Son ame n'ayant rien à voir à tout cela, il ſe tait, il ſe recueille en ſoi-même; il s'iſole, quoiqu'au milieu de la multitude. Eſt-il queſtion de femme trahie, d'amant renvoyé, de maîtreſſe infidelle? Il ſe leve, il ſe réveille comme d'un long ſommeil; il s'approche de l'orateur ou de l'hiſtorien; il fixe ſur lui ſes regards avides; l'écoute preſqu'autant des yeux que des oreilles; il parle enfin, il prononce à ſon tour; mais de quel air? De quel ton? Simple, timide & modeſte, il gliſſe une réflexion touchante ou lumineuſe à travers le bruit confus qu'il entend; il s'agite peu en parlant, il geſticule peu; ſemblable à ces montagnes dont le front eſt couvert de neige, & qui renferment des volcans dans leur ſein, il paraît calme, tranquile, preſque froid; on le réfute par des

plaiſanteries que l'on croit gaies ; on lui fait des objections frivoles ; il s'échauffe par degrés ; ſon teint s'anime ; ſes yeux s'allument ; le volcan s'embrâſe, il en jaillit à la fois des feux, des éclairs & des foudres. La converſation d'Arcène devient un livre où l'on apprend tout ce qui eſt bon, tout ce qui eſt honnête, tout ce qui ne s'apprend point dans les autres livres. Les rieurs ſe tournent de ſon côté ; il eſt écouté à ſon tour ; on ſe laiſſe convaincre ; on eſt ému ; on eſt ſubjugué ; & comment lui reſiſterait-on ? C'eſt la cauſe de la vertu qu'il défend ; c'eſt la vertu elle-même ; & la vertu n'a-t-elle pas des droits ſur les cœurs les plus pervers ? Arcène enfin triomphe ; il eſt auſſi impoſſible de ne pas admirer ſon éloquence que de ne pas ſe rendre à ſes raiſonnemens.

Gercourt a paſſé ſa journée à faire des viſites ; il a vu au moins cent perſonnes dans cette journée, & l'on dirait qu'il a toujours été ſeul. Arcène n'en a vu qu'une, celle qu'il voit tous les jours, celle qu'il voudrait voir à toutes les heures ; à tous les inſtans, mais cette ſeule perſonne eſt

pour lui l'abrégé du monde. Plus il s'eſt recueilli avec elle, plus ſon ame s'eſt répandue au dehors ; il n'a été vraiment ſeul qu'avec ce qui n'eſt point elle. Gercourt a couru toute la journée après le plaiſir, qu'il n'a point trouvé. Depuis long-tems Arcène ne le cherche plus. Qu'il rentre en ſoi-même ou qu'il en ſorte, le plaiſir le ſuit par-tout, parce qu'il voit par-tout l'image de celle qui peut ſeule lui en donner d'inaltérables. Pour Gercourt les momens ſont des heures; pour Arcène les heures ne ſont que des momens. Que l'exiſtence d'Arcène differe de celle de Gercourt ! Gercourt traîne peſamment la ſienne ; Arcène la dévore.

Arcene n'occupe point de grande place, quoiqu'il ſoit né pour prétendre à toutes. Comment ſerait-il parvenu à gouverner les hommes ? Toute ſon ambition s'eſt bornée à plaire à une femme. Arcène, d'ailleurs, n'a rien de ce qui fait réuſſir dans les Cours. Il eſt ſimple & vrai comme la nature. L'art ne lui eſt connu que de nom ; sûr, toutefois que ſe rendre utile aux hommes eſt un moyen de plus de ſe faire eſtimer de ſa maîtreſſe,

Si l'on vient lui offrir une grande place, ſi on le nomme à une charge importante, ne croyez pas qu'il la rejette; il n'aurait pas fait une ſeule démarche pour la demander, il n'en fera point, pour s'y ſouſtraire. Donnez donc à Arcène un emploi conſidérable, ſoit dans les camps, ſoit dans le barreau, ſoit même dans le ſanctuaire, par-tout il ſera grand, généreux, humain. Par-tout il ſe fera aimer preſqu'autant qu'il aime. Que dis-je? L'homme ordinaire trouve ſouvent trop large la carriere qu'on lui donne à parcourir. Arcène trouvera la ſienne trop étroite; & l'élargiſſant encore, il fera lui ſeul plus de bien que n'en avaient fait tous ſes prédéceſſeurs enſemble.

Les différens états de la vie civile pourraient me fournir pluſieurs exemples de cet héroïſme que l'amour donne. Je me contenterai d'en citer deux que je choiſirai dans l'état qui en offre le moins, & celui de tous, peut-être, où il eſt le plus difficile d'être vertueux. O tendre & ſenſible Fénelon! C'eſt à toi que j'en appelle; je t'interroge hautement, mais pardonne; c'eſt pour te rendre

hommage. Répond moi donc. D'où te ſont venues tant de qualités, tant de nobles ſentimens, qui ont fait de toi le plus accompli des mortels, & ſi j'oſe le dire, le Titus des Prélats ? C'eſt de ton cœur, ſans doute, de ton cœur le plus aimant qui ait jamais été. C'eſt de lui encore, c'eſt de lui que ſont découlés tant d'écrits enchanteurs, comme d'une ſource intariſſable & pure. O grand homme, permets-moi donc de croire que ton Eucharis a exiſté ailleurs que dans ton imagination, & que dans ton livre. En traçant le portrait de cette Nymphe adorable, n'avais-tu point ſous les yeux le modele ? Toi-même n'as-tu pas offert ton image dans celle du jeune & intéreſſant Télémaque ? Cette partie de ton Poëme n'en eſt-elle point une de l'hiſtoire de ta vie ? Ne ſerait-ce point pour plaire à quelque divinité terreſtre viſible ſeulement pour toi-même, que tu as ſi bien célébré, ſi bien ſervi celle qui ſe montre à nous chaque jour dans les traits du ſoleil ? Et lorſque tu compoſas ton chef-d'œuvre, n'avais-tu point en effet deux élèves à former, & deux cœurs à conquérir ?

Et toi, digne rival de Fénelon en vertus & en talens ; illuſtre François de Sales, viens te placer à côté de lui dans cet entretien ; & joignant de nouvelles preuves à celles qu'il m'a fournies, répands des lumieres nouvelles ſur la matiere que je traite ; & s'il eſt poſſible enfin, fais-moi ſortir de cette cauſe auſſi pleinement victorieux, que ſi tu la défendais toi-même. Vous avez lu l'hiſtoire de ce ſaint Prélat, ajouta le Comte, & n'avez point oublié ſans doute qu'il était né colere, violent même, & que la Religion pouvait à peine mettre un frein à ſes emportemens ? Mille fois il en eſt convenu lui-même, s'il faut en croire ſon Hiſtorien. Quelle puiſſance a dompté ce jeune lion ? Quelle main délicate & hardie a poli ſa dent terrible, & émouſſé ſes ongles redoutables ? Pourquoi cet homme, dont les paſſions furent ſi impérieuſes, ſi turbulentes, n'a-t-il régné ſur les autres hommes que par le charme d'une perſuaſion volontaire ? Cet homme a gagné un million d'ames à ſon Dieu ; comment s'y eſt-il pris pour les vaincre ? Eſt-ce par le glaive, eſt-ce par des armées nombreuſes

qu'il les a conquiſes? Ah! vous ne l'ignorez pas : une femme a tout fait. Une femme a produit ſeule tous ces miracles. François de Sales a aimé; ſa céleſte amante lui a communiqué cette douceur augélique dont je parlais tout à l'heure. François de Sales a aimé, & il s'eſt dompté lui-même. François de Sales a aimé, & il s'eſt fait adorer de tout le monde. Il eſt mille autres exemples auſſi authentiques des effets que l'amour véritable produit ſur les ames honnêtes. Mais vous devez les connaître; & il eſt inutile que je vous les cite. C'eſt l'amour, oui, c'eſt l'amour ſeul qui tempere notre fougue impétueuſe, altiere; qui transforme ainſi des lions en agneaux; & qui, entretenant parmi les hommes une bienveillance univerſelle, pourrait, s'ils s'y livraient davantage, ne faire du monde entier qu'une immenſe & même famille.

Il me ſemble, enfin, que l'homme qui aime, pour le peindre d'un ſeul trait; il me ſemble, dis-je, que l'amant véritable eſt un arbre majeſtueux toujours fertile, toujours verd, dont les rameaux ſurchargés de fruits ſe courbent vers la terre au gré du labou-

reur & du paſteur altéré, & leur procurent à la fois de la fraîcheur, la nourriture, & l'ombrage. Quant à l'homme qui n'aime rien, à quoi peut-on le comparer ? A rien, ſans doute. Il ne m'offre diſtinctement qu'une ſeule image, celle du néant ; & le néant étant l'abſence totale des vertus & des vices, parler bien de l'homme apathique, ce ſerait mentir ; en parler mal, ce ſerait lui ſuppoſer une exiſtance morale qu'il n'a point ; & par conſéquent mentir encore. Ce qui eſt nul de ſoi, ne fourniſſant à l'eſprit aucune idée, il eſt donc impoſſible d'en rien dire. Que n'eſt-on dans la même impoſſibilité à l'égard du faux amant, de l'amant trompeur & perfide ? Je le ſouhaiterais en vain ; l'expérience journaliere prouve trop qu'on peut le comparer à ce qu'il y a de plus mauvais dans la nature. Conſidérons-le donc ſous tous les rapports qui peuvent nous en faire voir la perverſité. Mais non ; qu'un autre rempliſſe cette tâche. Si je retrace avec plaiſir la peinture des vertus, s'il eſt vrai que mon ame s'y repoſe avec délices, il eſt vrai auſſi que je n'en trouverai jamais à être l'hiſtorien des crimes. Il m'en coûterait

preſque autant de les raconter, que de les commettre. Il faudrait, d'ailleurs, vous rappeller tous les écarts de ma jeuneſſe, vous en faire une confeſſion exacte; & s'il eſt beau d'avouer ſes fautes, il l'eſt plus encore de les expier. J'ai choiſi ce dernier parti, & vous permettrez que je m'y tienne. Un des plus nobles effets de l'amour, & que je n'aurais point dû nommer le dernier, c'eſt de retirer du vice l'homme qui s'y eſt enfoncé le plus avant. Si vous en doutez, regardez-moi, & ſouvenez-vous de ce que j'étais avant d'avoir aimé Clari. Elle a été pour moi ce qu'Hippolocus fut autrefois pour Laïs. J'avais preſque été en homme ce que celle-ci avait été en femme; & j'oſe croire que je ſuis bien changé. Oui, ſi j'attache maintenant du prix à la vertu; ſi je ne vis, ſi je ne reſpire que pour lui reſter fidele autant qu'à mon épouſe; ſi je vaux quelque choſe, enfin, après avoir ſi peu valu, je ne le dois qu'à Clari, Clari ſeule a tout fait; & je ne me loue ainſi, que pour mieux faire ſon éloge. Il me reſte un fils, image vivante mais ébauchée de ſa mere; où trouverai-je, hélas! pour achever la reſ-

ſemblance ; où trouverai-je une Clari ? Une Clari, qui l'écartant des précipices où tombe ſouvent la jeuneſſe, forme la ſienne aux bonnes mœurs ; lui inſpire le goût des choſes honnêtes, & lui rende au moins en partie tout ce que fit pour moi la femme la plus adorée ? Comme je veux que ce ſoit le ſentiment qui grave en lui ces leçons ; trop jeune encore, il eſt peu propre à les recevoir. Qu'il ſe hâte donc d'arriver à ſa quatorzième année ; & je vous jure qu'alors je vais lui chercher cette Clari par toute la terre. La trouver n'eſt pas une choſe facile, mais on peut y réuſſir ; & ſi j'ai ce bonheur, croyez-vous que je donne à mon fils d'autre maître, d'autre inſtituteur, ou d'autre mentor que ſa maîtreſſe ? Non, non, je vous le jure encore ; une femme ſeule aura le droit de lui apprendre ce qui eſt bien & ce qui eſt mal ; & ſoyez sûr qu'il profitera bien plus à cette école que dans le Collége.

Lorſque le Comte parlait ainſi, deux ou trois fois je déſirai de lui faire quelques objections ; mais il régnait tant de feu, tant de rapidité dans ſon diſcours & dans ſon débit, que je ne pus trouver l'occaſion ni le

moment de placer une ſeule parole, & qu'inſenſiblement j'en perdis l'envie. Qu'aurai-je dit après tout ; qu'il n'eût victorieuſement réfuté, comme il l'avait déja fait dans notre premier entretien? Je l'écoutai donc ſans l'interrompre, & je fis mon devoir. La raiſon elle-même devrait ſe taire où tonne le ſentiment. A peine eut-il fini, que je m'applaudis de mon ſilence, & le remerciai de ſa bonté. Il était preſque jour ; nous retournâmes au Château ; & ſur les huit heures du matin je reçus une lettre de mon pere qui me rappellait auprès de lui. Je quittai avec regret le Comte de P....., non toutefois ſans me féliciter beaucoup d'avoir été dans ſa terre. Je dûs au ſéjour que j'y fis, une manière de ſentir & de penſer toute nouvelle ; & cette révolution dans l'hiſtoire de ma vie en eſt ſans doute l'événement le plus heureux. Je dois aux converſations du Comte de P..... l'idée que j'ai maintenant de l'Amour véritable. Il me le peignit d'après nature, & puiſſé-je ne jamais l'oublier. Son premier effet eſt de retirer du vice l'homme le plus vicieux; de le rendre par degrés, doux, laborieux, déſintéreſſé,

tempérant; de purifier les ames; de les exalter; de les conduire à une perfection preſque divine; de faire d'un ſimple mortel un héros dans les camps, & un ſage dans le monde; d'en faire, en un mot, un Comte de P..... Aime-t-on comme ce dernier dans les grandes villes? Nos Alcibiades modernes, en s'attachant à une femme, en s'uniſſant avec elle phyſiquement ont-ils le deſir de ſe transformer en elle? La conquête de ſon ame entre-t-elle pour quelque choſe dans leurs attaques multipliées? Ah! gardons-nous de le croire. Semblables au premier jeune-homme du Comte de P....., ils déſirent avant que d'aimer; ils déſirent ce qu'il eſt ſi peu difficile d'obtenir. Ils l'obtiennent; & leur appétit ſatisfait, leur deſir ceſſe, long-tems même, long-tems avant que leur amour ſoit venu. Ces Meſſieurs, prétendre à vivre dans leur maîtreſſe, ou ſouhaiter qu'elle vive en eux! Non, non; ils croiraient trop perdre à cette eſpéce d'échange. Comme ils s'eſtiment beaucoup plus que l'objet qu'ils croient aimer, ils penſent l'honorer en lui adreſſant des hommages. Ce n'eſt point au char d'une Belle qu'ils s'enchaînent; c'eſt

une Belle qu'ils lient à leur propre char. D'ailleurs, que faut-il à quelques-uns? Une liſte, & rien de plus. Un nouveau nom eſt-il ſur leurs tablettes? Tous leurs vœux ſont comblés. L'amour-propre les enflâma; l'amour propre les réfroidit. Ont-ils fait une duppe, ou une victime? Glorieux de régner ſur des miſérables, loin d'en rougir, ils s'en applaudiſſent. La belle exiſtance que de traîner partout le ſouvenir de ſa baſſeſſe, & d'être partout contraint d'habiter avec elle! Voilà pourtant ce qui leur arrive; car il ne faut pas croire que l'impunité couronne toujours leur audace. Il en eſt, & j'en ai connu que n'abandonne jamais l'image de la femme vertueuſe qu'ils ont trahie. Elle ſe gliſſe avec eux dans leur lit adultère. Ce n'eſt plus une Grâce qu'ils ont à leur côté, ce n'eſt plus une Nymphe qui leur ſourit; c'eſt une Furie, une Furie implacable qui ſans ceſſe leur reproche d'avoir trompé la vertu & l'innocence. Envain ont-ils recours au ſommeil pour ſe débarraſſer de cet importun fantôme; il les aſſiége au milieu de la nuit; il s'attache à leurs rêves; il les rend pénibles, douloureux, effrayans; quel parti

reſte au coupable ? Un ſeul, & il s'en ſaiſit; il tente d'autres conquêtes; fait d'autres victimes, d'autres duppes; & cherche à s'étourdir, par de nouveaux crimes, ſur les forfaits qui vieilliſſent avec lui.

Ce n'eſt point cet amour-là ſans doute qu'il faut mettre au théâtre, & qu'il faut y peindre de couleurs qui puiſſent étendre ſon empire. Cet amour, ou plutôt ce vil commerce des ſens; car c'eſt le ſeul nom qui lui convienne; ce vil commerce, dis-je, ne peut qu'énerver l'ame, au lieu de la renforcer. Cet amour, d'ailleurs, eſt le plus dangereux fléau de la ſociété. Il trouble les familles; diviſe les époux, les amis, les parens; & viole, enfin, les droits les plus reſpectables. Cet amour, de plus, eſt une moquerie des choſes ſaintes, & par conſéquent un ſacrilége; car ce beau inviſible & moral, qu'on aime dans une femme, étant une émanation des perfections divines, l'amour véritable eſt transformé par lui, en une religion pure qui nous fait adorer une maîtreſſe comme nous adorons Dieu lui-même; ou plutôt, qui nous fait adorer Dieu en cette dernière; une Belle n'étant digne d'amour, d'ado-

rations & d'hommages que par ſon plus ou moins de reſſemblance avec cet Etre ſuprême. Le mauvais amour, parodiant, pour ainſi dire, ces ſentimens ſublimes, devient une véritable offenſe à la Divinité. Cet amour donc, cet amour exécrable ne peut être mis au théâtre; il n'y peut être peint qu'avec des traits qui le faſſent haïr & mépriſer. Loin de l'y ſurcharger de nouveaux ornemens, on ne doit l'y préſenter que dépouillé de ceux qui l'embelliſſent. Il eſt ſi laid, il eſt ſi hideux, que pour le faire trouver tel, on n'aura qu'à l'y montrer tout nud. Mais l'amour véritable, dont le Comte de P..... m'avait ſi bien expliqué les effets & les caractères, que j'ai ſi faiblement expliqués après lui; mais cette paſſion brûlante que fait naître la beauté de l'ame, cet amour, père du deſir, & dont la raiſon eſt mere; ce feu, qui plus durable que celui des Veſtales, eſt à jamais inextinguible dans les cœurs honnêtes; ce feu ſacré, tréſor de l'homme, & ſon bienfaiteur adorable, pourquoi l'exclurait-on de la ſcène? Pourquoi ne l'y peindrait-on pas avec tous ſes charmes, & environné de tous ſes nobles attributs?

Ah!

Ah ! Que n'exiſte-t-il un homme capable de ſe bien pénétrer de ces vérités, & qui au génie de Moliere joignant la vertu de Socrate, ne pût rien concevoir, rien exécuter qui ne fût digne de l'un & de l'autre ? Le mauvais génie de la France l'eut-il rélégué aux terres auſtrales, par de-là même l'un des Pôles, j'irais le trouver ſur l'heure, & j'oſerais lui dire : ami, écoutez-moi. Il ne paraît pas que de grandes vues philoſophiques aient dirigé Térence & Plaute dans les plans de leurs ouvrages. Ce dernier, ſur-tout, ami de l'enjoument, a plus conſulté Momus que Minerve. Ariſtophane a joué les vices ; mais vicieux lui-même, il a auſſi joué la vertu. Ménandre s'il faut en croire quelques fragmens, & ſur-tout l'autorité de Plutarque, Ménandre, *eſt le ſeul qui ſache* * *perſuader en orateur, & inſtruire en philoſophe.* Voilà votre éternel modèle. Voilà le ſeul que vous deviez ſuivre, le ſeul que vous deviez imiter. Ne pouvant lire ſes ouvrages, que le tems nous a dérobés, devinez, s'il eſt poſſible, l'eſ-

* Ce ſont les mots du P. Rapin dans ſes réflexions ſur la Poétique.

prit qui les lui dicta, & pénétrez-vous de cet eſprit de ſageſſe. Rendez à ce grand poëte l'exiſtance qu'il a perdue ; reſſuſcitez-le par vos travaux, & qu'il revive ſous les traits qui vous ſont propres. Le Ciel vous donna l'amour de la vertu & de l'ordre ; la faculté d'obſerver les vices des hommes ; la méthode qui claſſe ces obſervations ; la réflexion qui les mûrit lentement dans la tête, & leur donne enfin la forme qui doit plaire, ſaiſiſſez vos pinceaux ; tout ce qui meut les humains, eſt du reſſort de votre génie. Toutes les paſſions doivent s'y ſoumettre. Allez, courez, depuis le palais des Rois juſqu'à la cabane du pauvre, que rien ne vous échappe. Tracez-nous des tableaux vaſtes, impoſans, tels qu'en offre l'immenſe Nature. Portez le monde dans votre penſée, & reproduiſez-le ſur la ſcène embelli des plus riantes couleurs. Que l'orgueil, l'ambition, l'envie, frémiſſent à votre approche. Jupiter nouveau, lancez vos foudres ſur ces géans terribles, & que vos talens, ainſi que l'Etna, pèſent éternellement ſur leurs têtes difformes.

Mais voulez-vous que purs & innocens

vos ouvrages corrigent & inſtruiſent à la fois ? Ne les ſouillez point par des peintures obſcénes, par de ſales allégories, par des définitions ordurieres. Si un eſclave public tout dégoûtant de ſueurs empeſtées, venait rouler à votre porte un chariot rempli d'excrémens, vous détourneriez la vue ; ſongez que des diſcours trop libres n'offenſent pas moins l'oreille, & qu'on ne ſaurait trop la reſpecter. Nous offrez-vous des méchans mille fois plus infects que tout ce qu'on pourrait dire ? Prenez bien garde que jamais ils ne triomphent, & que jamais leurs baſſeſſes n'enlevent la récompenſe due au mérite. N'introduiſez point un valet, qui ſous la robe-de-chambre & le bonnet de nuit d'un vieillard malade, dicte un faux teſtament à deux Miniſtres des loix ; faſſe donner, à la faveur de ce ſtratagême, deux mille écus à une proſtituée domeſtique ; ſe faſſe donner à lui-même quinze cent livres de rente ; ou ſi vous le rendez coupable d'une pareille eſcroquerie, qu'au cinquieme acte le ſallon de Geronte diſparaiſſe ; que la ſcène change, & repréſente la place de Grève ; que j'y voie Criſpin

un pied ſur l'échelle ; & ſi le drôle refuſe d'y monter, ou y monte de mauvaiſe grace, s'il ne ſe ſouvient pas comment il a pu mériter un pareil châtiment, que le Bourreau lui diſe à ſon tour avec un ſourire formidable : *c'eſt votre léthargie.* Qu'enſuite la toile tombe, ſi vous voulez ; mais que le ſpectateur au moins ne s'en aille pas ſans être à peu près sûr que le crime a reçu ſon ſalaire. Quelque vice que vous mettiez ſur la ſcène, quelque ſcélérat que vous veuilliez peindre, qu'il ſoit toujours puni. Que la vertu ſoit toujours, ou preſque toujours récompenſée. Le chœur chez les anciens ſe déclarait pour l'ordinaire le défenſeur des opprimés, l'appui des innocens ; il conſolait les malheureux par des diſcours pathétiques, par des exhortations touchantes. Puiſque nous n'avons plus de chœur dans nos pieces de Théâtre, ami, tâchons de le remplacer par des leçons continuelles de ſageſſe, d'humanité, & de bienfaiſance. Rien n'eſt quelquefois plus ennuyeux que des traités de morale en parole. Que vos pieces ſoient des traités en action ; & pour qu'ils n'ayent ni la peſanteur, ni la

morgue de certains livres, faites rire le plus que vous pourrez, & toujours aux dépens du vice. Vous y parviendrez ſans peine, en le peignant par ſon côté ridicule. Le rire fait paſſer le précepte, quelque ſévere qu'il puiſſe être. On s'endort aux ſermons d'un pédant auſtere; on adore, on ſuit par-tout un cenſeur aimable qui nous enveloppe de fleurs les graves maximes du portique. Eſope jouait aux noix avec les enfans; jouez de même avec les hommes, & ces vieux enfans vous chériront autant qu'Eſope. Qu'au ſortir de vos drames, le jaloux, en rentrant chez lui, faſſe ouvrir les portes de fer qui tenaient la beauté renfermée. Que les grilles s'abaiſſent devant elle; que les verroux tombent à ſes piés; que la beauté en ſorte plus intéreſſante que jamais & plus que jamais digne de nos reſpects & de nos hommages. Que les ſurveillantes, que les duègnes ſoient chaſſées de la maiſon. Que la liberté y regne ſous la garde des mœurs, & qu'elle y ramene la paix, le bonheur, & la confiance. Que l'Avare, à ſon tour corrigé, enfonce lui-même ſon coffre-fort; qu'il

en arrache l'or qui y languiſſait ſans vie ; qu'il en vêtiſſe ſes enfans, ſes eſclaves ; & que les poches pleines de cet or bienfaiteur, il coure le diſtribuer aux familles indigentes. Que l'Egoïſte vole au ſecours de ſon ami. Que le dur Financier s'amoliſſe ; qu'il ſente le reſpect dû à la pauvreté vertueuſe. Qu'en un mot, tous les méchans, de quelqu'eſpece qu'ils ſoient, deviennent bons ; & que les bons deviennent meilleurs. Il eſt des diſſipateurs encore ; il eſt des glorieux peut-être aſſez vils pour renier leurs peres ; il eſt des meres qui gâtent leurs enfans ; des maris qui rougiſſent d'aimer leurs femmes ; mais qui ſait s'il n'en ſerait pas mille fois davantage ſans les pieces où ſont démaſqués ces perſonnages tour à tour vicieux & ridicules ? Si vos efforts redoublés ſont inutiles pour produire ces effets heureux ; ſi l'Avare & l'Egoïſte, ſi le Financier qui ſouvent eſt l'un & l'autre, perſiſtent dans leur dureté, & le jaloux dans ſa défiance ; s'ils réſiſtent à la voix de la raiſon, au cri du ſentiment, aux ſaillies de la gaité, armes puiſſantes que vous aurez employées pour

les combattre; ſi elles s'émouſſent & ſe briſent contre leurs ames mille fois plus dures que le marbre, forcez-les du moins à concentrer en eux-mêmes leur turpitude & leur baſſeſſe. Régnez ſur eux par la crainte; qu'ils n'oſent plus être vicieux qu'en ſecret. Qu'ils ne joignent plus l'éclat dangereux du ſcandale à la perverſité de leurs œuvres. Qu'ils ſe cachent, ou qu'ils diſſimulent. La Comédie, ne dût-elle produire que cet effet, ſerait encore d'une utilité majeure.

Mais ſur-tout, voulez-vous imprimer à vos Comédies un charme qui les rende victorieuſes de tous les âges, & qui les faſſe à jamais triompher des paſſions des hommes; & de l'envie même, de l'envie qui n'a point épargné les dieux? faites, ſi j'oſe le dire, faites aimer l'amour tel qu'il était dans l'ame du Comte de P.... & tel qu'il eſt dans toutes les ames honnêtes. L'amour eſt comme le cœur qui donne la vie à tous les membres, qu'il anime tous ceux de votre drame. Que ſa flamme pure & ſacrée vivifie vos moindres ſcènes; & que votre dialogue brûle de ſa chaleur. Gardez-vous bien de faire

dire à aucun de vos amans comme Damon dans *le Philoſophe marié*.....

> Pour rendre tout égal, ne conviendrez-vous pas
> De choiſir une nuit, pour vuider nos débats ?

Ces expreſſions ſont matérielles & terreſtres, & ne doivent jamais ſortir de la bouche d'un amant véritable. Les Egyptiens eurent bien raiſon de comparer l'amour au feu ; cet élément purifie tout ce qui l'approche. Lors donc que vous ferez parler vos amans ou vos amantes, laiſſez-nous douter s'il leur reſte un corps & des organes ſenſibles. Que leurs diſcours toujours nobles, toujours décens nous élevent à la ſublimité de leurs penſées. Que la flamme de leur éloquence brûle & dévore ce que nous avons d'impur. Appliquez cette flamme à nos plaies ſecrettes, & guériſſez des incurables. Si vous goûtez ces conſeils, & déſirez d'en faire uſage, venez, ſuivez-moi; quittez ce peuple ſauvage qui, n'étant point corrompu par les vices de la ſociété, n'a pas beſoin, pour être gouverné, de la juriſdiction de votre génie. Quittez cette terre fortunée où des hommes groſſiers & ſimples ont

toute les vertus de la nature, parce qu'ils n'en ſuivent que les préceptes; & venez avec moi chez un peuple, grand admirateur de ces vertus, mais qui n'en a que les apparences. Venez dans ma patrie; là vos crayons ne ſeront point oiſifs. Là, pour les exercer, vous trouverez en foule des modeles. Venez; & ſoyez sûr de ne point faire un voyage inutile. Moliere a des pieces très-immorales dans leurs intrigues, & très-morales dans leurs dénoûmens. Oſez être plus parfait que Moliere. Inventez des intrigues ſi philoſophiques dans leur tiſſure, amenez des dénoûmens ſi clairs dans leur réſultat, que le plus ſot & le plus pervers devinent d'abord quel a été votre but, & ne puiſſent pas même trouver une excuſe dans leur ignorance ou leur mauvaiſe foi. Corrigez tant de vices par vos ouvrages, faites aimer tant de vertus, que Platon & J. Jacques, s'ils vivaient encore, ne puſſent s'empêcher de rougir d'avoir banni les Théâtres de leurs républiques; & que leurs mânes treſſaillent de joie en apprenant vos ſuccès. La Comédie, enfin, fut inſtituée pour honorer les Dieux, faites-la

remonter à ſon illuſtre origine; & qu'il n'y ait rien dans vos pieces, qui ne ſoit digne des regards de l'Etre ſuprême.

Voilà comment je parlerais à un Poëte comique, s'il en exiſtait un, quelque part, qui eût le génie de ſon art au point où je le déſire. Mais à quoi peut ſervir ce beau rêve? L'homme de lettres qui trace dans ſon cabinet un plan de réforme quelconque, doit-il eſpérer de voir fructifier ſes veilles, s'il n'eſt point appuyé dans ſes projets par ceux qui peuvent ſeuls les faire exécuter? Richelieu, par ſes ſoins & par ſes récompenſes tira l'art dramatique du chaos; où trouverons-nous maintenant un Richelieu, pour l'épurer? Moins avancés que nous dans cer art admirable, les Romains cependant furent plus prévoyans & plus ſages. Il y avait dans leur ville, du tems des Empereurs, des eſpeces d'Intendans des menus, qu'on nommait *Préfets du plaiſir.* Ces préfets, dont l'emploi fut détaché de celui des Ediles, étaient chargés du ſoin d'examiner & de corriger les pieces de Théâtre; d'interdire & de réformer celles qui pouvaient bleſſer l'innocence & l'honnê-

teté publique. Tibere, quoique ces préfets duſſent l'incommoder plus qu'un autre, Tibere les maintint dans leurs droits. On ſe doute bien que les Empereurs qui lui ſuccéderent, moins dépravés que lui, ſentirent de quelle utilité ces préfets pouvaient être, & leur conſerverent tous leurs privileges. Le Roi Théodoric, enfin, crut devoir renouveller d'auſſi ſages ordonnances. On peut voir les lettres que ſon illuſtre Sécretaire Caſſiodore écrivit à ce ſujet. Je les citerais, s'il n'était pas tems de finir. Qu'on me permette ſeulement de faire encore deux ou trois obſervations qui me paraiſſent indiſpenſables. Nous avons en France des Cenſeurs royaux de toute eſpece pour examiner des ouvrages de tous les genres. Tout ce qui peut bleſſer la Religion, le Gouvernement & la décence, eſt ſéverement ſupprimé par eux. Tous rempliſſent ce devoir avec beaucoup d'exactitude; ne pourrait-on pas, quant à la moralité des pieces de Théâtre, en créer un ou deux encore avec le titre de *Cenſeurs moraux*, ou quelqu'autre dénomination? Ces préfets de nos plaiſirs ne ſeraient-il pas né-

ceſſaires a préſent plus que jamais ? Je laiſſe à de plus ſages que moi le ſoin de décider la queſtion.

Après avoir indiqué les moyens qu'on pourrait employer pour épurer le Théâtre, on me demandera peut-être ſi dans les pieces que je publie & dans celles que je dois publier, j'ai ſuivi moi-même les conſeils que je donne aux autres, & ſi toutes mes Comédies ont été faites d'après ma longue Poétique. Pourquoi me ferait-on cette demande ? Ne ſait-on pas qu'il eſt infiniment plus aiſé de bien dire que de bien faire ; que la théorie s'allie rarement à la pratique ; & que de belles paroles ſont bien plus communes que de bonnes actions ? Cependant, comme dans l'eſſai que l'on vient de lire j'inſiſte moins ſur la néceſſité de faire de beaux ouvrages, que d'en faire de purs ; comme ma Poétique eſt bien plus morale que littéraire ; & que s'il ne dépend pas d'un homme de lettres d'avoir de grands talens, il dépend au moins de lui d'avoir les vertus ordinaires ; je répondrai que ſi mes pieces ſont dépourvues de génie, elles ne le ſont

pas d'honnêteté ; & que, peu ſemblable à ces Prédicateurs qui font autre choſe que ce qu'ils diſent, je n'ai point donné de leçons dans mes préfaces que je n'aie tâché de ſuivre dans mes Comédies. Mais pourquoi, dira-t-on faire des Comédies, quand perſonne n'en fait plus, quand les caracteres ſont épuiſés ; quand les ſujets nous manquent ; quand Moliere les a tous pris ? Que les caracteres ſoient épuiſés ; que les ſujets nous manquent abſolument ; voilà ce que je n'examinerai point. Je dirai ſeulement qu'à force d'admirer Moliere, j'ai cru que je pourrais l'imiter. Je dirai qu'en voyant les mœurs de mon ſiecle & ſes préjugés, j'ai cru que je pourrais faire des Comédies. Je me ſuis égaré ſans doute ; n'ayant ni le génie, ni les ſecours de Moliere, je ne corrigerai point mon ſiecle, & ne le rendrai pas meilleur. Pourquoi donc faire des Comédies ? Et pourquoi me faire encore cette queſtion ? Lecteur, jettez les yeux ſur moi. Voyez à mon pied cette bleſſure profonde ; j'ai voulu me ſervir des armes d'Hercule pour terraſſer des monſtres, & j'ai eu le ſort de Philoctete. Quelque faible qu'on ſoit, il eſt beau de

chercher à terraſſer des monſtres ; l'intention dans ce cas juſtifie l'audace. Plaignez-moi donc ſi vous voulez, mais ne me faites point de reproches.

Fin de l'Eſſai ſur la Comédie.

NOTES

DE L'ESSAI SUR LA COMÉDIE.

(1) On appelle *Comédie Françaiſe*, le Théâtre où ſe raſſemblent également les Acteurs qui jouent la Comédie, & ceux par qui la Tragédie eſt repréſentée. On dit qu'on va à la Comédie, en allant voir Atrée, Zaïre, Bajazet, qui ſont les pieces les plus ſanglantes que nous ayons, & dans leſquelles certainement il n'y a pas le mot pour rire. D'où vient un pareil abus? Pourquoi n'appelle-t-on pas *Tragédiens & Tragédiennes*, ceux & celles qui repréſentent ces drames terribles? Notre langue eſt-elle donc ſi riche, qu'elle puiſſe rejetter des mots ſi néceſſaires? Voltaire a bien eu raiſon de la comparer à une femme pauvre mais orgueilleuſe à qui il faut faire l'aumône par force.

(2) Autrefois chez les Grecs on offrait un bouc aux Poëtes qui remportaient le prix de la Tragédie. Du tems de Baïf & de Jodele, *la nouveauté du Grec* comme le dit Fontenelle, *les beautés que l'on y avait découvertes, & plus que tout cela, la gloire de l'entendre, avaient tellement enivré tous les ſavans, qu'ils étaient devenus tous Grecs. Ils faiſaient ſemblant de parler françois dans leurs ouvrages*, ajoute finement l'Auteur des Mondes; *mais effectivement ils parlaient grec.* Cet amour

pour le grec & pour les Grecs donna lieu à un événement ſingulier. La Cléopatre de Jodelle avait eu un ſi prodigieux ſuccès que les Poëtes du tems voulurent lui rendre hommage à la maniere de l'antiquité. Ce qu'ils firent eſt exprimé dans les vers ſuivans, tirés des œuvres de Jean Antoine de Baïf, qui les adreſſait au Seigneur Jean de Sade, ſieur de Mann

Quand Jodelle boüillant en la fleur de ſon âge,
Donnoit un grand eſpoir d'un tout divin courage,
Après avoir fait voir marchant ſur l'échaffaut,
La Royne Cléopâtre enfler un ſtile haut,
Nous, jeuneſſe d'alors déſirant faire croiſtre
Cet eſprit que voyions ſi gaillard apparoiſtre,
O Sade! en imitant les vieux Grecs qui donnoient
Aux Tragiques un Bouc dont ils les guerdonnoient,
Nous cherchaſmes un Bouc, & ſans encourir vice,
D'idolaſtres damnés, ſans faire ſacrifice,
Ainſi que des pervers, ſcandaleux, envieux,
Ont mis ſus coûtre nous pour nous rendre odieux,
Nous menaſmes le Bouc à la barbe dorée,
Le Bouc au cors dorés, la beſte enlierrée,
En la ſaſable où le Poëtte auſſi enlierré
Portant ſon jeune front de lierre entouré,
Attendoit la brigade & lui menant la beſte,
Peſle meſle courans en ſolemnelle feſte,
Moy récitant ces vers lui en fiſmes préſent, &c.

(3) Dans une Comédie de Jodelle, intitulée *Eugene*, voici la propoſition que fait cet Eugene à un certain Guillaume, époux d'Alix:

Il faut maintenant qu'entre nous,
Tout mon penſer je te décele,

j'aime

J'aime ta femme, & avec elle
Je me couche le plus ſouvent,
Or je veux que doreſnavant,
J'y puiſſe ſans ſouci coucher.

GUILLAUME.

Je ne vous y veux empêcher,
Monſieur, je ne ſuis point jaloux,
Et principalement de vous,
Je meure ſi j'y nuis en rien.

EUGENE.

Va, va, tu es homme de bien.

Ajoutez à cela que cet Eugene eſt Abbé; qu'il a fait épouſer cette Alix à Guillaume, en lui diſant qu'elle eſt la couſine, & vous aurez une idée des mœurs de notre ancien Théâtre.

(4) Voici le jugement que porte Fontenelle ſur Alexandre Hardi, Pariſien. L'Auteur le plus fécond qui ait jamais travaillé en France pour le Théâtre.

« Tous ſujets lui ſont bons. La mort d'Achille & celle » d'une bourgeoiſe que ſon mari ſurprend en flagrant dé- » lit, tout cela eſt également Tragédie chez Hardy. Nul » ſcrupule ſur les mœurs ni ſur les bienſéances. Tantôt on » trouve une courtiſanne au lit qui par ſes diſcours ſou- » tient aſſez bien ſon caractere. Tantôt l'Héroïne de la » piece eſt violée. Tantôt une femme mariée donne des » rendez-vous à ſon galant. Les premieres careſſes ſe font » ſur le Théâtre, & de ce qui ſe paſſe entre les deux amans, » on n'en fait perdre aux ſpectateurs que le moins qu'il » ſe peut ».

Les perſonnages de Hardi ſe baiſent volontiers ſur le Théâtre ; pourvu que deux amans ne ſoient point brouillés, vous les voyez ſauter au col l'un de l'autre.

(5) Je ne ſais ſi l'Académie Françaiſe a adopté ce mot ; mais je ſais bien qu'il m'eſt très-néceſſaire pour rendre ce que je veux dire, & qu'il m'eſt impoſſible de m'en paſſer.

(6) M. de Cailhava, dans ſon ouvrage intitulé *de l'art de la Comédie* en parlant de la même indécence, cite le même exemple : *il n'eſt point décent*, dit-il, *qu'un neveu traite ainſi ſon oncle ; & un oncle ſurtout, de qui il attend ſa fortune.* Cette derniere réflexion ne dépare-t-elle pas beaucoup ſa remarque ? Il me ſemble qu'en général on reſpecte aſſez les parens dont on attend du bien. Ce ſont les pauvres, & ceux qui ne laiſſeront point d'héritage, qu'on ne reſpecte pas aſſez. Le grand crime n'eſt pas de manquer d'égards pour un homme qui doit nous enrichir ; mais une véritable baſſeſſe, mais une lâcheté impardonnable, c'eſt d'abandonner ou de méconnaître un parent qui eſt dans la miſere ; & ces exemples ne ſont que trop fréquens parmi nous. Cette réflexion ne diminue en rien l'eſtime que j'ai pour M. de Cailhava, & pour ſon ouvrage.

(7) O præclaram Emendatricem vitæ, poeticamque ſi flagitia non probaremus, nulla eſſet omnino. Tuſc.... Lib. 4.

(8) Si l'on veut voir, d'un côté, une raiſon lumineuſe

& profonde, une miſantropie ſublime ; & de l'autre, un chagrin puéril & le jargon des rues rendu quelquefois en vers élégans & précis, on n'a qu'à lire la ſatire que Boileau a faite ſur l'homme, & celle que Rocheſter a compoſée ſur le même ſujet. La ſatire de Boileau commence par ces vers communs & proſaïques triviaux :

De tous les animaux qui s'élèvent dans l'air,
Qui marchent ſur la terre, ou nagent dans la mer ;
De Paris au Pérou, du Japon juſqu'à Rome,
Le plus ſot animal à mon avis c'eſt l'homme.

Rocheſter débute par ces vers mâles & énergiques :

Infortuné d'être homme, & d'avoir pour priſon
Le corps de l'animal ſi fier de ſa raiſon ;
Que ne m'eſt-il permis d'en changer tout-à-l'heure !
Je n'héſiterais point à choiſir pour demeure
Celui d'un chien, d'un ours, ou même d'un pourceau.

C'eſt dans la ſatire de Boileau qu'on trouve ſur-tout cette inconcevable définition de la ſageſſe :

Qu'eſt-ce que la Sageſſe ? Une égalité d'ame
Que rien ne peut troubler, qu'aucun déſir n'enflamme ;
Qui marche en ſes conſeils à pas plus meſurés
Qu'un Doyen au palais ne monte les degrés.

Une égalité qu'aucun deſir n'enflamme. Une égalité qui marche comme un Doyen ! Quand on définit ainſi la ſageſſe, je ne crois pas qu'on en ait beaucoup.

(9) J'ai dit dans le commencement de cet ouvrage qu'un Poëte n'avait point le droit d'attaquer le Souverain qui le gouverne ; mais je n'ai point parlé des Tirans étrangers, ou de ceux qui ne ſont plus.

(10) Comment ſe peut-il que Corneille ait terminé ſa Comédie du *Menteur* par ce vers antimoral ?

Par un ſi rare exemple apprenez à mentir.

C'eſt le contraire qu'il fallait dire. Cette inadvertance du bon Corneille ne prouverait-elle pas qu'il avait auſſi peu de philoſophie que le malin Boileau ?

(11) Voyez les *Dialogues d'Hilas & de Philonoüs.* C'eſt dans cet ouvrage que Berkeley a développé ſes idées. Ces dialogues ont été traduits par M. l'Abbé de Gua de Malves, de l'Académie des Sciences, & ſi bien, qu'on prendrait la traduction pour un ouvrage original.

(12) Voyez dans les Fables de la Fontaine celle qui a pour titre : l'*Amour & la Folie.* Et dans les Œuvres de Louiſe Labbé, ſurnommée la belle Cordiere, *le débat de Folie & d'Amour.* On a donné, ſur le même ſujet, une fort jolie piece aux Italiens.

(13) Plutarque a été plus ſage encore que ces deux Philoſophes. Il appelle l'amour une énigme inexpliquable.

(14) Il y croyait tellement, qu'en baiſant l'objet d'un amour dépravé, il ſerrait les lévres de peur que ſon ame ne s'envolât.

(15) Monteſquieu, dans l'*Eſprit des Loix*, fait une réflexion bien profonde ſur cette influence des femmes ; Il donne à entendre que toute l'Aſie ſerait chrétienne, ſi le Chriſtianiſme en avait permis la pluralité.

PRÉFACE

DU CONCOURS ACADÉMIQUE,

OU

LE TRIOMPHE DES TALENS.

Il n'y a rien, après la vertu, de plus reſpectable que le génie. C'eſt, en morale & ſurtout en littérature, une vérité immortelle. Pourquoi donc les Littérateurs de preſque tous les ſiècles ont-ils feint de l'ignorer & s'accablant d'injures réciproques, ont-ils cherché à ſe dégrader les uns les autres ? Les exemples ne me manqueraient pas pour prouver ce que j'avance. Je pourrais en trouver chez les Grecs, chez les Romains, chez toutes les nations enſemble. Je m'en tiendrai à ceux que fournit notre Théâtre, comme étant plus du reſſort d'un Auteur dramatique, & à la portée de plus de monde. C'eſt le ſage Deſtouches que j'accuſerai le premier. Pourquoi cet Écrivain ſi eſtimable à tant de titres a-t-il introduit dans ſa *Fauſſe Agnès* une eſpèce d'homme de Lettres qui pendant trois

actes eſt le jouet de tout ce qui l'environne, & eſſuie les affronts les plus ſanglans de la part même des valets ? Deſtouches ignorait-il qu'il était homme de Lettres, & pouvait-il oublier qu'il devait la conſidération publique bien plus à ce titre honorable, qu'à l'emploi de Négociateur dont on l'avait chargé dans ſa jeuneſſe ? Pourquoi *le Sage* (1), qui, s'il en faut croire une anecdote particulière, était d'un caractère fier & délicat, pourquoi *le Sage*, dans ſa comédie de *Turcaret*, nous a-t-il parlé d'un *M. Gloutonneau le poëte, homme agréable qui ne dit pas quatre paroles, mais qui penſe & mange beaucoup* ? Pourquoi faire un poëte de ce M. Gloutonneau, & ne pas le laiſſer être un *homme agréable* ? Pourquoi Dufreſni, beaucoup plus coupable que Deſtouches & le Sage, pourquoi Dufreſni, dans ſon Prologue du *Négligent*, fait-il conduire par un Poëte une intrigue amoureuſe, moyennant trente piſtoles qu'on lui promet pour récompenſe ? On connaît *le Cercle* de Poinſinet. Pourquoi, dans ce canevas dramatique un Auteur de Tragédies eſt-il expoſé aux fades plaiſanteries de quelques petites

maîtreſſes, & pourquoi ne lui fait-on rien répondre ? Pourquoi le Grand, dans *la Nouveauté*, fait-il jouer le rôle le plus vil à un Auteur d'Opéra, parce qu'il eſt pauvre ? Pourquoi la Chauſſée, dans l'*Ecole des Meres* accouple-t-il les Auteurs avec les Pagodes ? S'il m'eſt permis, enfin, de ſortir un moment de notre Théâtre, pourquoi un Auteur Italien très-célèbre ſemble-t-il avoir compoſé une Comédie uniquement pour couvrir d'opprobre ce qu'il y a ſous le ciel de plus reſpectable, le talent dans l'infortune ? Cette piece eſt intitulée : *Il Théatro Comico*, le Théâtre Comique. Je vais en donner une courte analyſe. (2) Le théâtre repréſente la ſalle d'aſſemblée des Comédiens. Ils y ſont preſque tous pour faire une répétition. Un Auteur comique nommé Lélio, arrive, baiſe la main des Dames, & aſſure le chef de la compagnie de ſon reſpect. Il dit enſuite qu'il a fait une Comédie intitulée : *le Docteur ignorant*. Le Docteur qui eſt-là ; & qui ſe trouve très-offenſé d'un pareil titre, lui répond que lui-même en a fait une intitulée : *le Poëte extravagant*. Lélio, en racontant le plan de ſa

piéce, dit ſans malice aucune qu'Arlequin y donne des coups de bâton au Docteur. Offenſé de rechef, le Docteur réplique que les coups de bâton iraient bien mieux ſur le dos du Poëte, & que ſi le Poëte jouait le rôle de Docteur, le lazzi ſerait excellent. Lélio, loin de ſe fâcher, n'oſe pas même répondre à ces injures. Tous les Acteurs ſortent en l'apoſtrophant d'une maniere plus ou moins railleuſe; & l'Actrice, qui ſort la derniere, lui dit fort poliment qu'il eſt un fou. Voilà, à peu-près, tout le ſujet du premier acte. Voici ce qui ſe paſſe dans les ſuivans. Lélio revient à la charge, & prie avec toute la baſſeſſe poſſible, un Acteur de lui être favorable, & pour l'attendrir, il lui déclare qu'il n'a pas un ſou, & qu'il ne ſait comment faire pour manger. Il implore ſa protection, & le ſupplie de parler pour lui. L'Acteur l'écoute avec dédain; & le quitte, en diſant, qu'un Poëte affamé fournirait un beau ſujet de Comédie. Lélio ne ſe rebute point; il offre au Chef pluſieurs Pièces qui ſont toutes refuſées. Pouſſé à bout, il avoue hautement ſa misère, & s'offre pour être Comédien. On lui répond

avec mépris qu'il eſt un miſérable ; que l'on doit refuſer ſa perſonne ainſi que ſes ouvrages ; & qu'il ſe trompe, s'il penſe que des Comédiens, gens d'honneur, recevront parmi eux un vagabond tel que lui. Le plus vil des eſclaves, le dernier des hommes ſerait indigné d'un pareil traitement : Lélio s'en affecte à peine. Il revient à l'aſſemblée ; n'ayant rien pu obtenir lui-même, il fait ſolliciter le Chef en ſa faveur ; & pendant qu'on le ſollicite, il eſt là tout près & lui fait de grandes révérences. On conſent à la fin à le prendre pour Acteur, ſuppoſé qu'il ait quelque talent. On lui dit de répéter un rôle quelconque. Vous me comblez de joie, répond-il, mais je ne ſaurais dans ce moment ; je n'ai pas pris mon chocolat ; j'ai la voix & l'eſtomac un peu faibles.

OTTAVIO.

Revenez-donc après-dîner, & nous verrons de quoi vous êtes capable.

LÉLIO.

Mais où voulez-vous que j'aille juſqu'à ce ſoir ?

OTTAVIO.

Dans votre maiſon ; & revenez enſuite.

LÉLIO.

Je n'ai pas de maiſon.

OTTAVIO.

Mais où logez-vous ?

LÉLIO.

Nulle part.

OTTAVIO.

Depuis combien de tems êtes-vous à Veniſe ?

LÉLIO.

Depuis hier.

OTTAVIO.

Et où avez-vous mangé depuis hier ?

LÉLIO.

Dans aucun endroit.

OTTAVIO.

Vous n'avez rien mangé hier ?

LÉLIO.

Ni hier, ni ce matin.

Touchés de compaſſion, les Comédiens l'invitent à dîner chez leur chef, où il va ſe dédommager de ſa longue abſtinence.

Eſt-il poſſible de raſſembler dans un cadre plus étroit, plus d'injures contre les Gens de Lettres ? Et c'eſt un homme de Lettres qui a imaginé & rempli ce cadre ! Les outrages, & puis la pitié, qui, venant de la part de nos

ennemis, eſt plus humiliante que les outrages; voilà par quels degrés Lélio parvient à ce qu'il déſire. Ne dirait-on pas que l'Auteur de cette pièce a voulu rendre le mépris * potable, pour le faire avaler goutte à goutte à un malheureux ? Ces exemples ne ſont pas les ſeuls que préſentent les Théâtres étrangers, non plus que le nôtre. J'en citerais encore pluſieurs, s'il ne fallait point laiſſer dans l'ombre ce qui jamais n'aurait dû voir le jour. Il en eſt un, néanmoins, trop accrédité & trop connu pour que je le paſſe ſous ſilence. Et pourquoi faut-il que ce ſoit Moliere qui me le fourniſſe ? Pourquoi l'inimitable Moliere a-t-il donné dans un excès pareil ? & pourquoi faut-il que j'adreſſe des reproches à celui qui ne mérite que des hommages ? Moliere, le croirait-on, par ſa Comédie des *Femmes ſavantes*, a fait plus de tort aux Lettres, que tous les Auteurs ci-deſſus nommés. Il avait plus de génie qu'eux tous, perſonne ne le diſpute; & les attaques d'un ennemi devant être en raiſon de ſa force, qui pourra

* Cette métaphore paroîtra contre-nature, mais tous les termes doivent être permis pour exprimer l'excès de cette licence.

me nier qu'il n'ait porté aux Lettres des coups d'autant plus redoutables, qu'il avait plus d'adreſſe pour choiſir ſes victimes, & plus de talent pour les étouffer. Moliere l'ennemi des Lettres ! Que ces mots paraiſſent mal ſonner enſemble ! Qu'ils ſont vrais cependant, & qu'il m'en coûte de les prononcer ! Ce n'eſt point ſans doute en mettant Cotin & Bourſault dans deux de ſes Comédies ; ce n'eſt pas même en y nommant Bourſault par ſon propre nom que Moliere s'eſt montré l'ennemi des Lettres ; Cottin & Bourſault avaient les premiers oſé attaquer Moliere ; & quoique le pardon ſoit bien plus généreux que la vengeance, ſur-tout quand on eſt le plus fort, Moliere, en repouſſant leurs traits, ne fit qu'uſer du droit de nature. D'ailleurs, il ne touche point à l'honneur, comme il a ſoin de le dire lui-même.

Ce n'eſt point à l'honneur que touchent ces matieres.

Bourſault & ſur-tout Cottin avoient des ridicules, il ſe contenta de les relever ; & en cela il ne paſſa ni les bornes de ſon art, ni celles de la probité. Mais lorſque dans une

pièce toute littéraire, on ne trouve pas un mot à la louange des Lettres, lorſqu'on n'y voit que des Littérateurs ennuyeux & preſque imbéciles, lorſqu'ils n'y tiennent que des diſcours puérils & peu ſenſés; n'a-t-on pas lieu de croire qu'une pareille pièce a été compoſée plutôt en haine de la ſcience que des Savans, & qu'on a voulu bien plutôt y avilir la profeſſion que celui qui l'exerce ? Voilà, à ce qu'il me ſemble, l'eſprit général de cette Comédie; & c'eſt principalement dans la fameuſe ſcène de Triſſotin & de Clitandre qu'il éclate. N'eſt-ce point Clitandre, en effet, qui y joue le beau rôle ? N'eſt-ce point à lui ſeul que l'Auteur donne une dignité, une nobleſſe, & ſur-tout une malice qui mettent tous les rieurs de ſon côté ? Pourquoi Triſſotin repouſſe-t-il ſi faiblement ſes railleries ? Pourquoi s'en laiſſe-t-il écraſer, lorſqu'il pourrait ſi bien leur répondre ? Moliere, dira-t-on, voulut par cette ſcène, gagner les ſuffrages de la Cour dont il avait beſoin pour terraſſer ſes adverſaires. Eh ! oui, ſans doute; voilà le mot, & voilà le malheur. Moliere devint Courtiſan, pouvait-il être encore philoſophe

& homme de Lettres ? Non, non ; ces titres ne vont point enſemble. Moliere, dans cette ſcène, ne ceſſe point d'être grand poëte. Mais qu'eſt-ce que des vers, quand ils ne ſont que beaux ? Je vais tranſcrire les ſiens, & qu'on me diſe ſi la moindre vérité, ſi la moindre dignité y régnent ; & s'il n'était pas infiniment facile de lui en oppoſer d'auſſi brillans & de plus ſages.

Que font-ils pour l'Etat vos habiles Héros ?
Qu'eſt-ce que vos écrits lui rendent de ſervice,
Pour accuſer la Cour d'une horrible injuſtice,
Et ſe plaindre en tous lieux que ſur leurs doctes noms
Elle manque à verſer la faveur de ſes dons ?
Leur ſavoir à la France eſt beaucoup néceſſaire ;
Et des Livres qu'ils font la Cour a bien à faire,
Il ſemble à trois gredins en leur petit cerveau,
Que pour être imprimés & reliés en veau,
Les voilà dans l'Etat d'importantes perſonnes, &c.

Quelque bien tournés que ſoient ces vers, j'avoue que je ne puis les lire, ni les entendre réciter ſans être extrêmement révolté ; & quel eſt l'homme de lettres ſur qui ils ne produiront pas la même ſenſation ? Ce n'eſt point là de la raillerie ; ce ſont de belles & bonnes injures très-harmonieuſement exprimées ; &

des injures qui ne tombent pas ſur tel ou tel Littérateur en particulier, mais ſur toute la nation littéraire. Eh quoi! pourrait-on dire à Clitandre, ou plutôt à Moliere, s'il vivait encore, Eh quoi! Vous demandez ce que les gens de lettres ſont pour l'Etat, & en quoi leur ſavoir peut être néceſſaire à la France? Vous n'avez donc pas lu les productions immortelles de vos comtemporains? Les Lettres provinciales; les Fables de la Fontaine; les Épîtres de Boileau; le diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle, &c. Penſez-vous que ces ouvrages n'ayent rendu aucun ſervice à la France & à l'État? Dites-moi, ô grand homme, croyez-vous qu'on ait jamais fait à nos Rois un plus riche préſent qu'en leur donnant Télémaque? Et la plus belle campagne de Turenne, miſe à côté de ce beau livre, peut-elle l'emporter pour l'utilité, ou pour la gloire? Beaucoup d'Auteurs, ſans doute, ſont reliés en veau ſans être d'importantes perſonnes; mais vous-même, ô mon digne Maître, vous, dont les écrits me ſemblent avoir fait pour l'Etat plus que tous les autres, penſez-vous n'en avoir

pas été une, parce que vous avez été relié de même? Et penſez-vous qu'il n'y ait que les Clitandre qui en ſoient, parce qu'ils approchent du trône, & qu'ils ont applaudi vos Comédies du haut de leur tabouret? (3)

Croit-on que ſi je pouvais parler ainſi à Moliere, il ne conviendrait pas de ſes torts? Que dis-je? Croit-on qu'il ne les ait pas ſentis lors même qu'il a compoſé ſa Comédie? Qu'on ſe détrompe. Moliere avait trop d'eſprit pour ne pas s'appercevoir de ſa faute, & trop d'honnêteté pour ne pas s'en répentir. Il fait plus, il cherche à la reparer. Voyez avec quelle adreſſe à la fin de la ſcène le traître fait dire à Clitandre par Philaminte.....

Votre chaleur eſt grande, & cet emportement
De la nature en vous marque le mouvement.
C'eſt le nom d'un rival qui dans votre ame excite....

Clitandre eſt le rival de Triſſotin. Il n'y avait que l'amour qui pût excuſer ſon indécente ſortie contre une profeſſion honorable. Voyez comme l'Auteur emploie habilement ce moyen! Mais la réparation eſt-elle ſuffiſante? Il s'en faut de beaucoup. Perſonne ne prend garde aux vers de la fin; & les autres, ſur-tout ceux-ci

ceux-ci, *il ſemble à trois gredins*, ſont preſque devenus proverbes. Moliere n'avait qu'un moyen de faire paſſer cette tirade de Clitandre, & de la rendre pure aux yeux de ſes véritables juges; c'était de faire un homme de lettres de Clitandre lui-même; alors, comme il n'eſt que trop certain qu'il y a pluſieurs claſſes dans la littérature, ſes traits n'auraient porté que ſur ceux de la claſſe de Triſſotin, ſans s'étendre à une claſſe ſupérieure. On aurait vu alors qu'il n'en voulait qu'au pédantiſme & au faux bel eſprit; & les vrais beaux eſprits & les ſavans véritables n'auraient pas eu à ſe plaindre. Voilà, peut-être, ce qu'eût fait le grand Corneille, s'il eût traité le même ſujet que Moliere. Mais celui-ci, malgré ſes vertus, car il en avait de reſpectables, voulut plaire un moment à une Cour corrompue; & le peut-on, ſans ſe laiſſer corrompre? Que cette envie coûta cher à Moliere, puiſqu'elle le fit un moment ceſſer d'être honnête!

Il a été un tems dans notre Monarchie, où la nobleſſe Françaiſe ne ſachant que ſe attre en raſe campagne & s'ennuyer au fond

de ſes châteaux, un homme de qualité fier de ſon ignorance, ſe glorifiait de ne pouvoir pas ſigner ſon nom. Les lettres dans ce tems n'ont pas dû être fort eſtimées, ſi, toutefois, on s'en eſt tenu à ne pas les eſtimer. Indépendamment de ce préjugé barbare qui exiſtait alors, il eſt bien difficile que l'énorme amas de boue accumulé ſur la tête des gens de lettres par ceux-mêmes dont le plus beau titre était de les cultiver; il eſt bien difficile, dis-je, que cet énorme amas n'ait fini par les ſalir aux yeux de quelques perſonnes, & peut-être même dans l'eſprit de la nation. C'eſt le préjugé que j'attaque dans *le concours académique*, ſi les traits déja cités, ou d'autres cauſes ont pu le faire renaître. Une ſanté très-faible m'ayant forcé de me livrer aux lettres, que, même avec une conſtitution robuſte, j'euſſe préférées à toute autre profeſſion; attaché ainſi par ma volonté & par la nature au char des neuf enchantereſſes, & voulant leur faire ma cour avec la dignité convenable, non à ma naiſſance qui eſt un effet du hazard, mais à mes ſentimens qui ne dépendent que de moi-même, j'ai cru devoir,

avant tout, chercher à prouver qu'on ne dérogeait point à leur ſervice ; que leurs faveurs n'étaient pas moins honorables que celles des Rois ; ou plutôt, qu'on pouvait à la fois mériter les unes & les autres ; que de beaux ouvrages n'immortaliſaient pas moins que de grandes victoires ; & qu'enfin, pour me ſervir des expreſſions d'un philoſophe de ce ſiecle, * *s'il eſt un reſpect extérieur que les talens doivent aux titres, il en eſt un autre plus réel que les titres doivent aux talens.*

On me dira que les gens de lettres n'ont jamais été plus accueillis ni plus fêtés qu'ils le ſont dans ce ſiecle ; qu'on les aime, qu'on les honore, quand ils ont une bonne conduite ; & que, n'euſſent-ils que des talens, on ſe plaît à leur rendre hommage. On me rappellera le triomphe & le couronnement de Voltaire ſur la ſcène françaiſe ; on me montrera ce couronnement & ce triomphe exprimés immortaliſés par le burin de Moreau, appendus dans tous les temples des Muſes. Dans celui de Melpomene, on me menera ſaluer

* M. D'Alembert, Eſſai ſur les Gens de Lettres.

tous les buſtes de nos grands Poëtes. On me fera voir les portraits de nos hommes célebres dans les Académies, ſur nos cheminées, & ſur les meubles les plus précieux, rendus plus précieux encore par leur image. On me dira d'aller à Ermenonville, d'y voir les femmes les plus altieres s'y humilier dans les larmes à l'aſpect du tombeau de Jean-Jacques, & des Souverains étrangers y dépoſer leur grandeur ſur un ſimple marbre. On me montrera ces Souverains de retour dans la Capitale, ne ſortant de l'auguſte palais du Monarque que pour aller viſiter l'humble aſyle du Philoſophe. On me dira par conſéquent que j'attaque un préjugé qui n'exiſte plus depuis des ſiecles; & que, ſemblable à Dom Quichotte, je me bats contre des moulins à vent.

On ne me dira rien que je ne ſache; & je répondrai à tout cela qu'il eſt bien vrai que les Muſes ſont plus que jamais honorées; que le rang de leurs favoris eſt fixé dans la ſociété de la maniere la plus flatteuſe; qu'on y a les plus grands égards pour eux, même quand ils en manquent pour les autres; & que la crainte de les perdre diſtrait ſeule ſur

le plaiſir de les poſſéder. Cependant, s'il faut en croire le Philoſophe déja cité; *malgré cette lumiere générale dont ſe glorifie notre ſiecle philoſophe, il eſt encore bien des gens, & bien plus qu'on ne croit, pour qui la qualité d'Auteur ou d'Homme de Lettres n'eſt pas un titre aſſez noble; & il faut avouer que la Nation Françaiſe a bien de la peine à ſecouer le joug de la barbarie qu'elle a porté ſi long-tems.* L'homme qui parle ainſi, ne le fait que d'après l'expérience : *c'eſt de retour chez ſoi*, dit-il ingénieuſement, qu'*on parle à ſon aiſe des nations qu'on a parcourues.* Il était chez lui, lorſqu'il écrivait ces lignes, & il n'écrivait rien qu'il n'eût ſenti & vu par lui-même; & peu ſemblable aux autres voyageurs, il n'eſt point ſujet au menſonge. Il ſe peut donc que le préjugé exiſte encore, & ma Comédie n'eſt donc pas ſi déplacée qu'on le penſe. Mais ſuppoſons qu'en effet il n'exiſte plus du tout, & que les lettres ſoient honorées autant qu'elles le méritent, quel mal y aurait-il à les faire honorer davantage? Et pourquoi me blâmerait-on d'avoir compoſé une Comédie en leur honneur, lorſqu'il en eſt

tant où l'on cherche à les avilir ? Les lettres, quoiqu'on en puiſſe dire, ont contribué plus que toute autre choſe à la ſplendeur de l'Etat. Ce ſont elles qui, répandant notre langue chez les nations étrangeres, en ont fait la langue de l'Europe ; ou du moins la ſeule qui y ſoit par-tout entendue. Ce ſont les letres qui..... mais que me ſervirait de faire ici leur apologie ? C'eſt ma piece ſeule qui doit la faire ; & très-ſurement celle-ci eſt mauvaiſe, ſi elle ne renferme point ce que j'allais dire, & ſi je n'ai pas eu le talent de fondre ma Préface dans ma Comédie.

Ce n'eſt que dans une Préface qu'on peut répondre à de certaines critiques ; & voilà pourquoi il faut que j'allonge celle-ci de quelques lignes. N'avez-vous pas craint, me dira-t-on ſans doute, en traitant un ſujet littéraire où les talens triomphent, n'avez-vous pas craint que votre piece ne reſſemblât à la Métromanie ? Me demander ſi je reſſemble à un chef-d'œuvre ! Quelle queſtion ! O vous, qui voulez ma honte, hommes cruels & perfides, demandez-moi plutôt pourquoi je ne lui reſſemble pas. Le Francaleu

de Piron fait de mauvais vers dont il ſe moque ; le Muſoman de ma Comédie en fait de mauvais qu'il admire. Le Damis de Piron eſt amoureux d'une femme imaginaire, & en cede une très-réelle à ſon rival ; le Damon de ma piece enleve à ſes rivaux une femme qu'il aime paſſionnément. Lucile eſt indolente & froide ; & Célie eſt vive & railleuſe. Piron eſt plein de gaité, d'imagination, & de verve ; & moi, hélas ! & moi..... O Piron ! O Génie aimable & vraiment comique ! Où fuir ? Où me cacher, pour me ſouſtraire à ton immortel ouvrage ? Je me roule par terre, & voudrais n'avoir jamais ſu lire.

NOTES

DE LA PRÉFACE.

(1) UNE grande dame avait invité le Sage à dîner, & l'avait prié en même-tems de lui lire cette Comédie de Turcaret. L'Auteur de Gilblas devait ſe rendre chez elle à une heure préciſe, c'était un point convenu. Ce jour-là même on jugea un procès conſidérable qu'il avait, & qu'il perdit, & il ne put arriver chez la dame qu'à deux heures. Celle-ci en fut très-fâchée; & lorſque le Sage arriva, elle lui dit avec hauteur devant une aſſemblée nombreuſe, *qu'il lui avait fait perdre une heure.* Eh bien, Madame, lui répondit le Sage en ſe retirant, je vais vous la faire regagner en ne vous liſant point ma piece. Et il s'en alla ſans dîner, & ſans lire la piece.

(2) Indigné, ainſi que moi, de l'eſprit qui a dicté cette Comédie, M. de Cailhava en a fait une analyſe dans ſon ouvrage ſur la Comédie, & l'a cité comme l'exemple le plus révoltant de l'indécence théâtrale.

(3) Mais vous-même, me dira-t-on, n'aviliſſez-vous point les lettres dans la perſonne de Licophron? Eh quoi! Vous blâmez Dufreſni, Goldoni, Deſtouches, &c., d'avoir fait jouer à des Littérateurs des rôles bas

& malhonnêtes, & dans votre piece on voit un perſonnage infâme, à qui l'on doit donner des coups de bâton, s'il ne remporte pas les deux prix de l'Académie; qui reclame la moitié d'une bourſe ſur laquelle il n'a aucun droit, & que l'on veut envoyer en galere, châtiment bien digne de ſa conduite. Expliquez-nous cette contradiction inconcevable; ou ſi vous donnez votre Comédie, attendez-vous aux mêmes reproches qu'avec tant de raiſon vous faites aux autres. L'objection eſt preſſante, & je dois y répondre. Je dirai donc, non pour m'excuſer, mais pour éclairer mes critiques, ſuppoſé qu'ils en ayent beſoin, que j'ai fait Licophron vil & lâche, ſachant très-fort qu'il l'était, & voulant très-fort qu'il le fût. Je dirai que Licophron n'eſt autre choſe qu'un ſatirique; & qu'un ſatirique, qui n'eſt que cela, n'eſt point à mes yeux un homme de lettres, mais le dernier des hommes. Je dirai que je crois fermement qu'il y a deux ſortes d'hommes de lettres, comme j'ai déja dit qu'il y avait deux ſortes d'amans, les faux & les véritables; que je reſpecte, que j'adore les derniers; que je mépriſe les autres; que Licophron eſt de ce nombre; & que, s'il me reſte un regret, c'eſt de ne l'avoir pas rendu aſſez mépriſable. Voilà ce que je répondrai, ſi l'on m'interroge; & tant pis pour ceux qui, n'étant pas contens de ma réponſe, m'en demanderaient une ſeconde. C'eſt à peu-près ainſi que les Licophrons agiſſent, & je craindrais bien qu'ils n'en fuſſent.

LE CONCOURS ACADÉMIQUE,

OU

LE TRIOMPHE DES TALENS,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES, EN VERS.

Laiſſez dire les ſots, le ſavoir a ſon prix.

La Fontaine.

PERSONNAGES.

MUSOMAN.

DAMON, Amant de Célie.

CÉLIE, Niece de Muſoman.

BOUFFLAC, Capitaine de Vaiſſeau.

LICOPHRON, Poëte ſatyrique.

FRONTIN, Valet de Damon.

LAURETTE, Suivante.

LE SECRÉTAIRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

PLUSIEURS ACADÉMICIENS. *Suite.*

La Scène eſt à Paris.

LE CONCOURS ACADÉMIQUE,

OU

LE TRIOMPHE DES TALENS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DAMON, LAURETTE *des Brochures à la main*, FRONTIN.

DAMON, *courant après Laurette.*

UN mot ſeulement.

LAURETTE.

Non, non, je n'ai pas le tems.

DAMON.

Laurette !

LAURETTE, *s'en allant.*

Adieu, Monſieur ;

DAMON.

Un ſeul mot!

LAURETTE.

Non.

DAMON.

Attends.

Ne pourrais-je ſavoir ſi ta jeune maîtreſſe.....

SCENE II.

DAMON, FRONTIN.

DAMON.

POUR nous quitter ainſi quelle affaire la preſſe?
Quand je ne viens ici que pour l'entretenir
De l'objet de mes feux, je ne puis l'obtenir!
Que je ſuis malheureux d'avoir le cœur ſi tendre!
D'un noir preſſentiment je ne puis me défendre.
Si l'on me haïſſait!

FRONTIN.

Voilà bien les amans.
Ils ſe font un plaiſir d'augmenter leurs tourmens.
En allant viſiter votre ſœur Emilie
Au couvent, l'an paſſé, vous rencontrez Célie.
La voir, & l'adorer eſt l'affaire d'un jour;
Elle quitte bientôt ſon ennuyeux ſéjour.
Arrivée en ces lieux, cette fille charmante
Diſtingue votre hommage, en eſt même contente;
Et ſon oncle vous fait le plus flatteur accueil.

DAMON.

C'eſt ſouvent près du port que l'on touche à l'écueil.

FRONTIN.

Et pourquoi, s'il vous plaît, cette crainte nouvelle
Vient-elle, tout-à-coup, vous troubler la cervelle?
Rien ne vous eſt contraire, à ce que j'ai pu voir.
De cet oncle, il eſt vrai, l'on vante le ſavoir;
Mais de quelque beau nom que ſon ſiecle le nomme,
Moi je lui fais l'honneur de le croire un bon homme.

DAMON.

Je ne le crois pas tel.

FRONTIN.

Conſultez ſes valets:
Ils ſont tous en ces lieux riches de ſes bienfaits.
Il paie au poid de l'or leurs plus légers ſervices.
Un maître généreux peut-il avoir des vices?
Il ignore, d'ailleurs, quel motif vous conduit.
Sait-il que vous aimez? L'en avez-vous inſtruit?

DAMON.

Je m'en ſuis bien gardé.

FRONTIN.

Que c'eſt mal le connaître!

DAMON.

Surpris de mon audace, il me dirait peut-être.....

SCENE III.

LAURETTE, DAMON, FRONTIN.

LAURETTE, *à Damon.*

JE vous ai, je l'avoue, impoliment quitté,
Mais il faut que tout cede à la néceſſité.
Pardonnez; notre maître à la noble coutume
De lire exactement, volume par volume,
Tous les fades écrits dont mille Auteurs nouveaux
Aſſomment le public ſous le nom de Journaux.
Ils ſont de ſon eſprit la plus chere pâture;
Et je les lui portais lorſque par avanture
Je vous ai rencontrés.....

FRONTIN.

Quoi! pour de tels chiffons
Tu viens de nous quitter! Morbleu! Tu me confonds;
Je n'aurais jamais cru.....

LAURETTE *avec dignité.*

Quels propos téméraires!
Appeller des chiffons ces feuilles littéraires,
Où les maîtres du goût, dans leurs ſavans extraits
Nous donnent des leçons, & dictent des arrêts!
Maraut! Sachez qu'ici, forçant tous les obſtacles,
Ces feuilles quelquefois produiſent des miracles;
Et que les billets doux, que griffonne un Auteur,
Y tiennent lieu ſouvent de billets au porteur.

DAMON.

DAMON.

Des lettres à ce point ton maître à la manie !

LAURETTE.

On ne peut trop, Monſieur, honorer le génie.
Mais ce n'eſt rien encor : ſachez, ſachez combien
Les lettres en ce lieu ſont de mal ou de bien.
Au patron du logis, plus tard qu'à l'ordinaire
Je remis l'autre jour la feuille hebdomadaire.
De ce retardement indigné, furieux,
Il me donna congé.

DAMON.

Tu quittas donc ces lieux ?

LAURETTE.

J'allais m'en éloigner. Mais écoutez le reſte :
Il m'arrache des mains la brochure funeſte ;
Il l'ouvre, la parcourt avec avidité ;
Tout-à-coup.... à quoi tient notre félicité ?
De mon vieux bel eſprit avide de ſuffrage,
Dont juſqu'à ce moment un funèbre nuage
Avait couvert le front & ſurchargé les yeux,
Et les yeux, & le front deviennent radieux.
L'incarnat du plaiſir ſoudain pare ſa joue ;
Un ſouris gracieux ſur ſes lévres ſe joue.
Savez-vous d'où venait un ſi prompt changement ?
L'Auteur dudit Journal le louait largement ;
L'appellait un Homere, un Virgile, un Horace.
On allait me chaſſer, on m'accorda ma grace.

FRONTIN.

Que j'aime cette fille & ſon jolie caquet !

DAMON.

N'étends pas davantage un détail indiſcret.
Tu ne me parles point du ſeul objet que j'aime,
De ma chere Célie ?

LAURETTE.

A votre amour extrême
Elle répond toujours par un amour égal.
Jalouſe d'en venir au lien conjugal,
Si de ſa deſtinée elle était la maîtreſſe,
Elle couronnerait bientôt votre tendreſſe.
Mais Monſieur de Boufflac, qui doit venir demain,
Ou peut-être ce ſoir, aura, je crois, ſa main.
C'eſt un projet de l'oncle.

DAMON.

O revers qui m'affomme !
Un Monſieur de Boufflac !

LAURETTE.

Oui.

DAMON.

Quel eſt donc cet homme?
Je n'attendais rien moins qu'un pareil contretemps.

LAURETTE.

Cet homme eſt un guerrier âgé de cinquante ans;
Brave, loyal, mais vain. D'un air de complaiſance
Il vante ſes exploits, & ſur-tout ſa naiſſance.
Ses dehors ſont peu doux ainſi que ſes diſcours.
Il a beaucoup moins l'air d'un homme que d'un ours.
Il fume, boit ſouvent du punch outre meſure,
Et voue un grand mépris à la littérature.

DAMON.

Avec l'averſion qu'il a pour les talens,
Comment a-t-il ſu plaire au maître de céans ?
La choſe, ce me ſemble eſt difficile à croire,

LAURETTE.

Si d'un peu haut, Monſieur, je reprends cette hiſtoire,
M'écouterez-vous ?

DAMON.

Oui.

LAURETTE.

Mon maître eſt curieux ;
C'eſt le tic des ſavans, qu'ils ſoient jeunes ou vieux.
Qu'il eſt doux, me dit-il un jour, tout plein de joie
De pouvoir contempler, & la place où fut Troye,
Et le tombeau d'Homere, & tous ces lieux chéris.
Que dans un certain livre il a ſi bien décrits !
Il part. Le vent d'abord eſt aſſez favorable.
Ce n'eſt rien que d'aller : revenir, c'eſt le diable.
J'étais de ce voyage, obſervez bien cela.

DAMON.

N'eſt-ce point un roman que tu nous forges-là ?

LAURETTE.

Ah ! Monſieur, de mentir me croyez-vous capable ?

DAMON.

Tu fus en Grece donc ?

LAURETTE.

Rien n'eſt plus véritable.
Mon maître, dans le tems qu'il voyageait ainſi,

Etait un peu plus jeune ; & pour lors, dieu merci,
Cet homme de génie aimait fort ma préſence.
Mais revenons. Bientôt (je tremble, quand j'y penſe.)
Un corſaire d'Alger nous voit, & fond ſur nous ;
Rien ne pouvait nous mettre à l'abri de ſes coups.
Un navire, à l'inſtant, auſſi prompt qu'une fléche,
En roulant ſur la mer ainſi qu'une caléche,
Vient à notre ſecours, ſur les Algériens ;
Sur ces durs mécréans qui vendent les Chrétiens ;
Il tire ſon canon avec un grand tapage,
Et vous les coule à fond & tout leur équipage.

DAMON.

Qui donc leur fit ainſi de la mer un tombeau ?

LAURETTE.

Ce fut Boufflat.

DAMON.

O Ciel !

LAURETTE.

Après un trait ſi beau,
Il nous prend ſous ſa garde ; & grace à ſa vaillance,
Tous aſſez bien portans nous revenons en France.

DAMON.

Muſoman ſongea-t-il à le récompenſer ?
(*à part.*)
Que trop peut-être !

LAURETTE.

Hélas ! Vous pouvez bien penſer,
Si de ſon ame un peu vous avez connaiſſance,
Que Muſoman bientôt de ſa reconnaiſſance,

Donna plus d'un garant, plus d'un gage certain.
De Célie à Boufflac il propoſe la main.
De plus : par un dédit de quelques cent piſtoles,
Nantiſſement plus ſûr que de vaines paroles,
Il ſe veut engager, & tout eſt accepté.

DAMON.

O promeſſe fatale ! ô funeſte traité ;
Qui m'enleve l'objet de toute ma tendreſſe !
Dans quel tems fîtes vous ce voyage de Grece ?

LAURETTE.

Ma foi, s'il m'en ſouvient, cinq ans ſont révolus
Depuis que de ces lieux nous ſommes revenus.
Sans Boufflac cependant.....

DAMON.

Comment ſe peut-il faire
Qu'il ne ſoit pas venu recevoir ſon ſalaire ?

LAURETTE.

Célie était ſi jeune ; & puis juſqu'à ce jour
Il a reſté ſur mer par ordre de la Cour.
Mais ici dans ce jour il doit enfin ſe rendre ;
Par le dernier courrier c'eſt ce qu'on vient d'apprendre.

SCÈNE IV.

CÉLIE, DAMON, LAURETTE, FRONTIN.

CÉLIE, *riant.*

Ah ! rien n'eſt plus riſible. En ce fatal moment ;
Il s'emporte, s'irrite ; il eſt, d'honneur, charmant.

DAMON.

De qui riez-vous donc ?

CELIE.

De mon oncle.

DAMON.

Et la cauſe....

CÉLIE.

Vous ſavez bien qu'il fait des vers & de la proſe ;
Mais ſouvent cette proſe & plus ſouvent ces vers
N'ont pas le don de plaire à tous les goûts divers.
Or, un de ces Meſſieurs, qu'on nomme Journaliſtes,
Le plus récalcitrant des modernes Feuilliſtes,
Dans un extrait coupable attaque ſes écrits ;
Et voilà ce qui fait qu'il jette les hauts cris.
Moi, j'en ris de bon cœur ; ſon déſeſpoir m'enchante.

DAMON.

Pourquoi vous en mocquer ? Vous n'êtes point méchante,
Et votre oncle peut-être accablé de ces coups.....

CÉLIE.

Eh bien ! Voulez-vous vîte appaiſer ſon courroux ?
Exaltez ſa manie ; à ſes moindres ouvrages
De la poſtérité promettez les ſuffrages.
Aimez les arts ; par eux laiſſez-vous enflammer,
Ou du moins pour un tems feignez de les aimer.

DAMON.

Je les aimai toujours, & s'il me fallait feindre
Un ſentiment ſi doux, ce ſerait me contraindre.
Les arts ſont mes plaiſirs. Les Muſes & l'Amour,
Voilà les Dieux charmans que je ſens tour-à-tour.

Il faut même qu'ici ma bouche vous révele
Un ſecret important d'une eſpece nouvelle
à Frontin. *à Célie.*
Laiſſe-nous un moment, Frontin. Permettez-vous
Que cette fille auſſi s'éloigne un peu de nous?

CÉLIE.

C'eſt beaucoup exiger, beaucoup en conſcience.
Il faut bien cependant vous donner audience
à Laurette.
Laiſſe-nous. *Laurette reſte dans le fond du Théatre.*

SCENE V.

DAMON, CÉLIE.

DAMON.

Vous ſavez qu'il eſt de beaux eſprits,
Des ſages diſtingués qui, du ſublime épris
Couronnent tous les ans de palmes héroïques
Le jeune homme vainqueur aux jeux académiques;
Jaloux de conquérir de ſi nobles lauriers,
J'ai couru dans la lice avec tous ces guerriers
Qui s'ouvrent les chemins du temple de mémoire
Et ſans tuer perſonne arrivent à la gloire.

CÉLIE.

De vos expreſſions le tour me ſemble beau;
Votre ſtyle eſt brillant, pittoreſque, nouveau.
Mais je vous entendrais beaucoup mieux, je vous jure,
S'il vous plaiſait, Monſieur, de parler ſans figure.

DAMON.

Eh bien ! J'ai compoſé, pour le double concours,
Une piece de vers, & de plus, un diſcours.
M'entendez-vous ?

CÉLIE.

Oh ! oui ; même ſans commentaire.

DAMON.

Mais n'allez-pas, au moins, dévoiler ce myſtere.
J'ai de fortes raiſons pour le cacher à tous ;
Il n'eſt perſonne ici qui le ſache que vous.

CÉLIE.

Et votre nom eſt-il au bas de vos ouvrages ?

DAMON.

Non. Si j'ai le malheur de manquer les ſuffrages,
A me cacher ainſi prudemment occupé,
J'échappe aux ris malins du connaiſſeur hupé,
Qui dans ſes jugemens ne reſpecte perſonne.

CÉLIE.

Et ſi vous remportez une double couronne ?

DAMON.

Je n'héſiterai point alors à me nommer.
Mais j'apperçois votre oncle.

SCENE VI.

MUSOMAN, DAMON, CÉLIE.

MUSOMAN.

AH! Faites imprimer.
Etonnez l'univers ; enfantez des merveilles !
Pour perdre en un moment tout le fruit de vos veilles.

DAMON.

Quel accident fâcheux trouble votre repos ?

MUSOMAN.

Quoi ! Vous ne liſez donc, Gazettes, ni Journaux ?

DAMON.

Je n'ai pas encor lu ceux qui viennent d'éclore.

MUSOMAN.

Ne les liſez jamais, vous ferez mieux encore.
Leurs Auteurs ſurement vous gâteraient le goût.
Lorſque l'un vous condamne, un autre vous abſout.
Vous connaiſſez mon Drame, ornement de la ſcène ?
L'un d'eux l'oſe appeller *bâtard de Melpomene.*
L'autre plus ignorant, ou peut-être plus faux,
Parlant peu des beautés & beaucoup des défauts,
En blâme le deſſin, la marche, la conduite ;
Et le dernier, frappé de ſon rare mérite,
De la proſe ennemi, veut qu'on le mette en vers.
Quel eſt le plus ſenſé de ces avis divers ?
Lequel croire ?

CÉLIE.

Écoutez : j'imagine une choſe.
Un Drame eſt ſitôt fait, ſur-tout un Drame en proſe !
Lachez-en vîte un autre. A coup ſûr le dernier
Fera taire les gens qui parlaient du premier.

DAMON.

Croyez, croyez plutôt que tous ces plats libelles,
Où l'on cherche à ternir les œuvres les plus belles,
Font ſur les bons eſprits très-peu d'impreſſion.

MUSOMAN.

J'aurai, de me venger, plus d'une occaſion.

CÉLIE.

Par un chef-d'œvre il faut leur impoſer ſilence ;
Vous n'en pouvez tirer de plus noble vengeance.

MUSOMAN.

Laiſſez-nous, s'il vous plaît ; & gardez vos conſeils
Pour de legers eſprits à votre eſprit pareils.

CÉLIE.

Ces conſeils ne ſont pas d'un eſprit ſi novice.
Daignez y réfléchir.
Elle s'en va en faiſant une révérence d'un air moqueur.

SCENE VII.

MUSOMAN, DAMON.

MUSOMAN.

Pour me rendre un ſervice
Puis-je compter ſur vous ?

DAMON.

S'il eſt en mon pouvoir,
Je m'en ferai, Monſieur, un plaiſir, un devoir.

MUSOMAN.

Vous me voyez en butte aux revers polémiques ;
Eh bien ! Malgré cela, des Jeux académiques
Ma muſe n'a pas craint de briguer les lauriers ;
Et j'eſpere, entre nous, les cueillir tout entiers.

DAMON.

Vous avez donc, Monſieur, concouru cette année ?

MUSOMAN.

Oui. Mais ce n'eſt pas tout. Dans cette matinée
J'attends deux grands Auteurs, deux ſavans renommés.
Et je voudrais, avant qu'ils fuſſent imprimés,
Leur montrer mes écrits, ſans leur faire connaître
Qu'ils ſont de moi.

DAMON.

Fort bien.

MUSOMAN.

Ils m'appellent leur maître.

Tout ce que je produis leur paraît merveilleux,
Je voudrais ſur ce point les éprouver tous deux.

DAMON.

Je vous entends.

MUSOMAN.

Eh bien! Servez mon ſtratagême;
Liſez leur aujourd'hui mes ouvrages vous-même.
Faites plus, mon ami; dites qu'ils ſont de vous.
Et comme ces Meſſieurs ſont tant ſoit peu jaloux
Du très-faible talent qui m'échut en partage,
De les connaître ainſi nous aurons l'avantage.

DAMON.

Oui, je conſens à tout; mais j'attends à mon tour
Une grace de vous. Dites-moi ſans détour
Quel fortuné mortel doit épouſer Célie;
A qui vous deſtinez cette fille accomplie.

MUSOMAN.

Un Monſieur de Boufflac, Gentilhomme Breton
Eſt ce mortel heureux. Mais liſez de ce ton.....

DAMON.

Qu'entends-je! Eh quoi! l'affaire eſt déja décidée?
A Monſieur de Boufflac Célie eſt accordée!

MUSOMAN.

Oui; pour faire la noce il arrive aujourd'hui,
Mon timide Apollon avait beſoin d'appui;
J'en trouve un. O bonheur!

DAMON, *à demi voix.*

O malheur effroyable!

MUSOMAN.

Ma joie en ce moment eſt à peine croyable.
Mais liſez de ce ton.....

DAMON, *à part.*

Il arrive ce ſoir!
Il obtiendra ſa main! Je ſuis au déſeſpoir!

MUSOMAN.

De ce ton ſéducteur qui flatte, qui réveille,
Et s'ouvre juſqu'à l'ame un chemin par l'oreille.
Le ſtyle marche-t-il d'un pas précipité?
Que votre voix l'imite en ſa rapidité.
Que plus ſouvent encor majeſtueuſe, lente,
Elle traîne avec grace une phraſe brillante,
Et laiſſe à l'auditeur un long étonnement,
Eſſaye-je de peindre un tendre ſentiment?
Hâtez-vous de ſaiſir ces inflexions douces
Par qui l'ame eſt en proie aux plus vives ſecouſſes.
Prenez l'accent du cœur; ſoupirez même.

DAMON, *avec diſtraction.*

Hélas!

MUSOMAN.

Fort bien! avec ce ton vous ne manquerez-pas
De plaire à ces Meſſieurs, de capter leur ſuffrage.
Et ce n'eſt pas, au moins, un petit avantage.
On n'eſt, ſans leur aveu, célebre qu'à demi.
Mais les voici tous deux. Permettez, mon ami,
Que, mettant à profit l'occaſion préſente,
Sans plus attendre, enfin Muſoman vous préſente.

SCENE VIII.

MUSOMAN, DAMON, PHILINTE, LICOPHRON.

MUSOMAN, *avec une emphaſe burleſque.*

MESSIEURS, voici la fleur de tous mes nourriſſons.
Ce jeune homme a ſi bien retenu mes leçons,
Qu'il eſt digne déja de plus d'une maniere,
De marcher avec vous ſous la noble banniere
De la divinité qui préſide aux beaux arts,
Et qui jadis de Troye a bâti les remparts.
Il a déja produit dans ſon noble délire
Deux ouvrages charmans qu'il eſt prêt à vous lire.
bas à Damon.
N'ayez donc point de grace un air ſi ſoucieux.

LICOPHRON.

Quoique l'énorme amas des écrits ennuyeux
Qu'augmente chaque jour une foule imbécile,
M'ait rendu juſtement le goût très-difficile,
Et que de tems en tems à la ſatyre enclin,
Je ſiffle & je fuſtige en un pamphlet malin
Des Auteurs de nos jours la ridicule engeance;
J'eſpere que Monſieur, plus digne d'indulgence;
En me liſant ſes vers, fera tomber ſoudain
Le ſifflet de ma bouche, & le fouet de ma main.
Il ſuffit, pour cela, que vous ſoyez ſon maître.

PHILINTE.

Juge de ces écrits que chaque mois fait naître,

Je les vois d'un autre œil. Dans mes extraits bénins
J'ai toujours prodigué l'encens à pleines mains ;
Tout ouvrage nouveau m'intéreſſe, m'amuſe ;
à Damon.
Et je ne penſe pas que votre jeune Muſe,
Alors que je me plais à diſtiler le miel,
Me donne le deſir de répandre du fiel,
Vous devez de l'envie étouffer les couleuvres.
Vueillez donc au plutôt nous lire vos chef-d'œuvres ;
Nous les écouterons avec un vrai plaiſir.

LICOPHRON.

Oui, Monſieur, de tous deux c'eſt l'unique deſir.
Et moi-même, abjurant mon goût pour la ſatire,
Je brûle d'applaudir aux ſons de votre lire.

DAMON, *d'un air diſtrait & inquiet.*

Ils le mériteront moins que vous le penſez.
à part.
Que je ſuis malheureux !

MUSOMAN.

Ah ! fort bien. J'aime aſſez
Cet air humble & ſoumis. C'eſt de la modeſtie ;
Ne vous y trompez pas. Un homme de génie
Souvent de ſes écrits parle avec ce dédain.
Allez, Meſſieurs, allez nous attendre au jardin.
Les Muſes, comme on ſait, aiment les verds ombrages,
Et c'eſt-là que Damon vous lira ſes ouvrages.

SCENE IX.

MUSOMAN, DAMON.

MUSOMAN.

Eh bien ! qu'en dites-vous ? Ce ſont d'aimables gens.
Ce qui prouve, ſur-tout, comme ils ſont obligeans,
C'eſt la bonté qu'ils ont aſſez ſouvent de prendre
L'argent que je leur prête, & de ne point le rendre.
Mais venez avec moi juſqu'à mon cabinet,
Chercher mes manuſcrits que j'ai fait mettre au net.
Ma Muſe en ce concours s'eſt vraiment ſurpaſſée.

DAMON, *à part.*

Pourquoi l'ai-je connue ? & pourquoi ma penſée
Me l'offre-t-elle encor, quand il faut pour jamais.....

MUSOMAN.

Vous ne la trouvez-pas, j'eſpere, ſans attraits ?

DAMON.

Ah ! Monſieur, au couvent elle était moins jolie.

MUSOMAN.

Au couvent !

DAMON.

Oui, Monſieur ; elle en ſort embellie.
Ses traits ſe ſont formés ; elle a plus d'embonpoint ;
Des yeux plus animés ; elle charme en tout point.

MUSOMAN.

L'embonpoint de ma Muſe !

DAMON.

DAMON.

Alors que je l'ai vue.....

MUSOMAN.

Vous l'avez vue.

DAMON.

Ici.

MUSOMAN.

L'excellente bévue!
De qui donc parlez-vous?

DAMON.

De votre nièce.

MUSOMAN.

Eh quoi!
Je parlais de ma Muſe. Ah! venez, ſuivez-moi.
C'eſt dans mon cabinet que ma Muſe demeure.
Pour la mieux voir encore, allons-y tout à l'heure.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DAMON, CÉLIE.

DAMON.

OUI, l'un & l'autre eſt long, diffus & ſomnifère.
Sans ſtyle, ſans deſſin ; & le pis de l'affaire
C'eſt qu'à ſes deux amis, je l'ai lu ſous mon nom,
Et qu'ils penſent vraiment que j'en ſuis l'Auteur.

CÉLIE.

Bon!
Vous ne plaiſantez pas?

DAMON.

Non, certes.

CÉLIE.

Eh! qu'importe?

DAMON, *ayez vivacité.*

Qu'importe, juſte ciel! Pardonnez, je m'emporte.
Mais je ne puis ſouffrir qu'avec cet air ſerein
Vous me voyiez en proie au plus mortel chagrin.

CÉLIE.

Quoi, donc?

DAMON.

N'eſt-il pas clair que, ſi l'Académie

De moi, de mon repos innocente ennemie;
Proscrit de Musoman les vers & le discours;
Ses deux amis disant que j'étais du Concours;
Me voilà confondu peut-être pour la vie
Avec ces Écrivains obscurs & sans génie,
Dont la Muse est sifflée à la Ville, à la Cour,
Et devient la risée & la fable du jour?

CÉLIE.

Eh, mon Dieu! banniſſez des craintes peu fondées.
Qui peut dans votre tête avoir mis ces idées?
De quoi vous plaignez-vous? Si les Juges du prix
De mon Oncle, en effet, rejettent les Écrits,
Les vôtres, qu'Apollon vous a dictés lui-même,
Ne partageront point ce terrible anathême.
N'ont-ils pas des beautés qui les rendront vainqueurs?
Couronné de la main des beaux esprits penseurs,
Chargé, comblé, comme eux, & d'honneurs & de gloire,
Et les suivant de près au Temple de mémoire,
Que pourra-t-il alors vous manquer?

DAMON.

Votre cœur
Cessez de m'accabler d'un éloge mocqueur.
Je ne m'aveugle point sur mon peu de génie;
Vous me flattez en vain. Mais si l'Académie
Fermant jamais les yeux sur mes nombreux défauts,
Préférait mes écrits à ceux de mes rivaux,
Vous enchaîner à moi par un lien durable
N'est-il pas un triomphe encor plus désirable?
Un Amant cherche-t-il la gloire des Auteurs?
Des monts Aoniens dédaignant les hauteurs,
Il préféra toujours, dans sa vive tendresse,

Les myrthes de Paphos aux palmes du Permeſſe ;
L'incognito tranquille à la célébrité ;
Un inſtant de bonheur à l'immortalité.

CÉLIE.

Quoiqu'orné d'un vernis beaucoup trop poétique,
Ce diſcours cependant a l'air philoſophique.
Je vois avec plaiſir que vous penſez, enfin.

DAMON.

Je vois avec douleur votre projet malin.

CÉLIE.

Quel eſt-il ?

DAMON.

D'exercer avec trop d'avantage
Un talent que du Ciel vous eûtes en partage.

CÉLIE.

Et quel eſt ce talent qu'en moi l'on voit briller ?

DAMON.

Le dirai-je ?

CÉLIE.

Oui, vraiment.

DAMON.

Celui de me railler.
Pour vous, convenez-en, c'eſt un plaiſir extrême.

CÉLIE.

Moi, vous railler, Monſieur ! Je n'y penſe pas même.

DAMON.

Les diſcours, cependant, que vous m'avez tenus,

D'ironie & de ſel n'étaient pas dépourvus.

CÉLIE.

Eh bien! Je vais, enfin, parler ſans ironie.
Que votre Muſe ſoit couronnée ou honnie,
Je vous avertis, moi, très-poſitivement,
Et vous déclare ici définitivement
Qu'il vous faut renoncer à l'eſpoir téméraire,
Que, ſans trop de raiſon, vous avez de me plaire;
Que je ſerai toujours inſenſible à vos feux;
Que jamais votre amour.....

DAMON.

Qu'entends-je, malheureux!
Célie, y penſez-vous? Quel forfait incroyable
A donc pu m'attirer cet arrêt effroyable?

CÉLIE.

C'eſt votre humeur chagrine, & ces emportemens
Dont vous me régalez, Monſieur, à tous momens.
C'eſt votre impatience, & cette phrénéſie
Plus dangereuſe encor, qu'on nomme jalouſie.
Voilà ce qui vous perd. Un amant tel que vous
Eſt ordinairement un fort mauvais époux.

DAMON.

Je conviens de mes torts. Mais vous devez, peut-être,
Moins blâmer des défauts que vous avez fait naître.
C'eſt vous, n'en doutez-pas, c'eſt vous uniquement
Qui produiſez en moi ce triſte changement.
Si je vous aimais moins, d'une ame aſſez tranquille
J'irais me promenant de la Cour à la ville;
De la ville à la Cour. Noblement occupé
De chaſſe, de chevaux, ou d'un petit ſoupé,

Toujours calme avec vous, & toujours ſans colere,
Je plairais davantage, en cherchant moins à plaire;
Je le ſais; mais, hélas je vous aime; & je voi
Que le Ciel, que le ſort, que tout eſt contre moi;
Que Célie, elle-même, & m'accable & m'opprime.
Quand on eſt malheureux, la plainte eſt-elle un crime?

CÉLIE.

Oui; je veux qu'on m'imite, & qu'en tous les inſtans
On ſe rie à la fois, & du ſort, & du tems.

DAMON.

Fort bien. Votre oncle attend un maudit Capitaine
Que du Ciel contre moi la colere déchaîne.
Je le verrai venir, je le verrai s'armer
Pour m'ôter le ſeul bien qui me puiſſe charmer.
Il aura le plaiſir de braver mes ſouffrances,
Et de couler à fond toutes mes eſpérances;
Sans peine il conduira ſon navire à bon port;
Et tandis que le mien à la merci du ſort,
Sera, malgré mes ſoins, prêt à faire naufrage,
Il faudra que je rie....

CÉLIE.

Oui, ce ſera fort ſage.
Vous aime-je, Monſieur? Vous l'ai-je dit jamais?
Vous l'ai-je fait connaître en proſe, en vers?

DAMON.

Non. Mais
Quand j'ai parlé d'amour en vers ainſi qu'en proſe,
Il m'a ſemblé vous voir prendre aſſez bien la choſe.

CÉLIE.

Vous vous trompiez. Mon cœur ſans feinte, ſans détour,

Avant de ſe livrer au charme de l'amour,
De la foi d'un amant veut les plus fortes preuves;
Et vous n'êtes encor qu'au moment des épreuves.

DAMON.

Ah! je ſuis au moment où dans ſa nudité,
Se préſente à mes yeux la triſte vérité;
Et je romps à mon tour la chaine infortunée
Qui devait à la vôtre unir ma deſtinée.
Je n'y peux plus tenir. Vous me rendrez, je croi,
Les lettres, les billets, monumens de ma foi,
Et ces vers, triſtes fruits d'un malheureux délire,
Que je vous adreſſai ſous le nom de Thémire.
Ces gages d'un amour auſſi vrai que jaloux
Ne vous laiſſeraient pas des ſouvenirs bien doux.

CÉLIE.

Oui, je vous les rendrai; mais à mon tour je penſe
Que vous mettrez, Monſieur, la même diligence
A me rendre un portrait qui vous fit m'obſéder
Si long-tems, qu'il fallut enfin vous le céder.

DAMON, *rendant le portrait.*

Le voilà ce portrait où j'ai vu les trois Grâces.

CÉLIE, *fouillant dans ſa poche.*

Laiſſez-moi maintenant chercher vos paperaſſes.

SCENE II.

MUSOMAN, CÉLIE, DAMON.

MUSOMAN, *à Célie.*

Quel eſt donc ce portrait que vous remet Damon?

CÉLIE.

Monſieur peut ſeul répondre à cette queſtion.

DAMON.

à part.

Diſſimulons. C'eſt.... c'eſt.... un portrait de Corine.

MUSOMAN, *mettant ſes lunettes.*

De Corine! Voyons. Cette femme divine
ôtant ſes lunettes.
Eſt bien chere à mon cœur. C'eſt celle que jadis
La Grece couronna pour ſes talens exquis;
Qui, ſur-tout, excella dans le genre lyrique.

DAMON.

C'eſt celle-là, Monſieur. Oui, jadis dans l'Attique
Elle fut très-célebre.

CÉLIE.

On dit qu'à ce portrait
Cette beauté, Monſieur, reſſemblait trait pour trait.
Examinez-le bien.

MUSOMAN, *remettant ſes lunettes.*

Je la trouve parlante.

CÉLIE.

Elle l'eſt quelquefois.

MUSOMAN.

Sa figure m'enchante.
Elle a le teint vermeil ; le ſouris gracieux ;
Et la flamme de l'Ode étincelle en ſes yeux.
Son air eſt vraiment grec. Je ne ſuis pas bien aiſe
Cependant qu'elle ſoit coeffée à la françaiſe.
C'eſt manquer au coſtume.

DAMON.

Oui, c'eſt bien vu cela.
Mais l'Artiſte, Monſieur, qui fit ce portrait là,
De la Grece ancienne ignorant les uſages,
A cru pouvoir donner au plus beau des viſages
Les modernes atours des femmes de Paris.
L'art prête à la nature encor un nouveau prix.

MUSOMAN.

Cette femme célebre était vraiment jolie.
Je crois même lui voir quelques traits de Célie.

DAMON, *à part avec effroi.*

Ah, ciel !

MUSOMAN.

Dans ce regard que d'eſprit & de feu !

CÉLIE.

Vous trouvez donc enfin qu'il me reſſemble un peu ?

MUSOMAN.

Oui, vous lui reſſemblez, mais en laid. La nature
Sur Corine verſa ſes tréſors ſans meſure.

Vos traits ont du rapport, & non pas vos eſprits.
Corine ſur Pindare a remporté des prix,
Même plus d'une fois, ſi ma mémoire eſt bonne.
Vous n'en remporterez, je penſe, ſur perſonne.

CÉLIE.

Pas plus que vous, Monſieur. Mais voyez à préſent
Les vers qui ſont au bas du portrait ſéduiſant.
bas à Damon.
Il ſera tranſporté des fruits de votre veine.

DAMON.

bas à Célie. *à Muſoman.*
Vous cherchez à me perdre. Épargnez-vous la peine
D'examiner les vers; je doute qu'ils ſoient bons.

MUSOMAN, *mettant ſes lunettes.*

Ut pictura poeſis. Voyons un peu, voyons
S'ils auront du portrait la touche délicate.
il lit.
» Je réunis en moi, par un accord charmant.....
il parle.
C'eſt Corine qui parle en ces mots.

CÉLIE.

Juſtement.

MUSOMAN, *liſant.*

» Je réunis en moi, par un accord charmant
» A l'eſprit de Ninon la vertu de Socrate;
» Une ſageſſe auſtère au folâtre enjoûment;
» Et n'imaginez-pas que ce portrait me flatte.
il ôte ſes lunettes.
Ce Quatrain eſt joli; ſavez-vous qui l'a fait?

DAMON.

Il eſt d'un Auteur Grec dont le nom tout-à-fait
M'eſt ſorti de la tête.

MUSOMAN.

Oh ! cela ne peut être.

DAMON.

Pourquoi cela, Monſieur ?

MUSOMAN.

Un Grec n'a pu connaître
La fameuſe Ninon, pour faire ce quatrain.
Socrate de Corine était contemporain.
Mais Ninon de Lenclos n'a reçu l'exiſtence
Que deux mille ans après ; & voyez la diſtance !

CÉLIE.

Moi ſeule du Quatrain connais l'Auteur caché.
montrant Damon.
C'eſt Monſieur. *Damon fait un geſte de déſeſpoir.*

MUSOMAN, *à Damon.*

Quoi ! c'eſt vous ? N'en ſoyez point fâché.
Vos vers me plaiſent fort ; j'aime leur laconiſme.
Toutefois il s'y trouve un grand anachroniſme,
Lorſque Corine y dit, ou vous-même en ſon nom,
Qu'elle ſait réunir à l'eſprit de Ninon
La vertu de Socrate. Ah ! dans la Poéſie
On ne peut réuſſir ſans la Chronologie.
Sans elle on ne peut être un auteur excellent.
Apprenez-la. C'eſt peu que d'avoir du talent :
Il faut, dans ce grand art, où le génie éclate,
Accorder la raiſon, & la rime & la date.

Il dit les vers de mémoire.

» Corine a réuni, par un accord charmant,
» A l'eſprit de Ninon la vertu de Socrate.

à Célie.

Quand pourra-t-on de vous, ma niece, en dire autant?

CÉLIE.

Que ſait-on? l'apparence eſt quelquefois traîtreſſe;
Et c'eſt peut-être à moi que l'éloge s'adreſſe.
Je vous laiſſe y rêver.

SCENE III.

MUSOMAN, DAMON.

DAMON.

Vous ne la croyez-pas?

MUSOMAN.

Qui, moi? que je la croye! Elle a quelques appas,
Mais j'imagine bien qu'ils ne vous touchent gueres.
Vous aimez à chanter des Beautés moins vulgaires.
C'eſt l'eſprit qui ſur vous a ſeul de l'aſcendant,
Et Célie en a peu. Deviez-vous cependant
Lui donner le portrait de cette grecque illuſtre?
Elle n'a point atteint ſon quatrieme luſtre,
Et ce bien eſt d'un prix qu'elle ne peut ſentir.
Je le veux garder, moi.

DAMON.

Je n'y puis conſentir.

J'aime Corine auſſi. Dans mon ardeur fidelle
Je contemple l'image au défaut du modele.
Et cet aſpect ſi doux pour le cœur d'un amant,
S'il ne l'abrege pas, calme au moins ſon tourment.

MUSOMAN, *avec une grande effuſion d'amitié.*

J'aime à te voir ce goût pour les eſprits célébres.
C'eſt en les imitant que l'on ſort des ténébres.
Tiens, reprends ce portrait. Mais, à propos, ſais-tu,
Depuis tantôt, mon cher, quel projet impromptu
J'ai moi-même formé ſur la jeune étourdie
Qui vient de nous quitter ?

DAMON.

Sur qui donc ?

MUSOMAN.

Sur Célie.

DAMON.

Non.

MUSOMAN.

Tu n'ignores pas que mon premier deſſein
Était de la donner à ce bruſque marin
Qui doit venir ce ſoir ?

DAMON.

Pour cet objet aimable
Auriez-vous déja fait quelque choix moins blâmable ?

MUSOMAN.

A la guerre, Boufflac s'eſt, dit-on, illuſtré ;
Mais ſi d'un tel époux ! c'eſt un homme illettré.
Oh ! celui qu'apréſent je deſtine à la belle,
Sera digne de moi, s'il eſt peu digne d'elle.

DAMON.

De cet époux, Monſieur, peut-on ſavoir le nom ?

MUSOMAN.

Je l'ignore.

DAMON.

Comment ? Vous voulez rire ?

MUSOMAN.

Non.
Je l'ignore en effet.

DAMON.

La choſe eſt trop plaiſante.
Célie épouſera.....

MUSOMAN.

Celui dont les quarante
En cet auguſte jour de lauriers ſolemnels
Daigneront couronner les écrits immortels.
avec un rire immodéré.
Je l'ai miſe au concours.

DAMON.

Sans doute Monſieur raille
Votre niece, entre nous, eſt-elle une médaille ?

MUSOMAN.

Elle aime peu les arts. Mais je l'aime ; & je veux,
A ſon corps défendant, lui faire un ſort heureux.

DAMON, *à part.*

Grace à ce changement, dont mon ame eſt ravie,
Peut-être j'obtiendrai quelques droits ſur Célie.

MUSOMAN.

Sans celui d'Apollon nul n'aura mon aveu ;

Je l'ai mis dans ma tête. En un mot, pour neveu
Je desire d'avoir un homme de génie,
Et qui puisse, du moins, me tenir compagnie.

DAMON.

Mais si vous triomphez, vous concourez aussi;
Que deviendra Célie?

MUSOMAN.

En deux mots, le voici:
Je la mets au concours une seconde année;
Et n'y prétendant point, j'attends qu'on l'ait gagnée.
Ce projet vous plaît-il?

DAMON.

Je le trouve excellent.
Il faut que la beauté soit le prix du talent.
Un guerrier, quelqu'il soit, vaut-il un grand Poëte?
Une chose, pourtant, quelque peu m'inquiete;
Avec votre Boufflac, si je crois ce qu'on dit,
Vous êtes engagé par un fâcheux dédit.

MUSOMAN.

Que m'importe cela?

DAMON.

Comment, que vous importe!
Il faudra le payer. La somme est-elle forte?

MUSOMAN.

Assez. Mais je suis riche. Oui, je le dis encor:
Que m'importe? La gloire est préférable à l'or.
Qu'il vienne ce Monsieur qui croit avoir Célie;
Je le paie à l'instant, & je le congédie.

Mais voici mes auteurs. Je voudrais à tous deux
Demander ſi.....

DAMON.

J'entends ; & vous laiſſe avec eux.

SCENE IV.

LICOPHRON, PHILINTE, MUSOMAN.

MUSOMAN.

Il vous faut préparer l'éloge & l'épigramme.
Vous ſavez tout le mal qu'on a dit de mon drame ;
Vengez-vous, vengez-moi, nobles fils d'Apollon.
Notre cauſe eſt commune, armez-vous Licophron,
Contre cet ennemi que mon talent m'attire,
Compoſez, entaſſez ſatire ſur ſatire.
Et vous, mon cher Philinte, en vos extraits divers
Louez à toute outrance & ma proſe & mes vers.

LICOPHRON.

Ennemi déclaré de la philoſophie,
Moi, je vais l'accuſer de l'aimer. Je défie
Qu'il ſe lave jamais de ce reproche là.

MUSOMAN.

Comment donc ? Eſt-ce un crime ? Où prenez-vous cela ?

LICOPHRON.

C'eſt mon avis. L'erreur doit régner ſur les hommes ;
On veut les éclairer dans le ſiecle où nous ſommes,
Je lui ſuppoſerai ce projet infernal.
Ce n'eſt pas le premier qu'a mon ſaint tribunal

J'aurai

J'aurai déja cité. Mon Apollon cauſtique
Détrempant la ciguë avec le ſel attique,
Déja plus d'une fois a flétri ſans retour
Les noms & les écrits des Socrates du jour.
Vous ſavez, mes amis, combien mes doux libelles
Ont réuſſi par-tout, chez les grands, chez les belles.
C'eſt du Ciel que me vient ce ſuccès glorieux.
Car la philoſophie eſt un vice odieux.
C'eſt une invention horrible, abominable;
Et tout homme qui penſe, eſt un ſuppôt du diable.

MUSOMAN, *à demi-voix.*

Doucement, mon ami, je crois qu'elle a du bon.
Accuſez-le de tout; mais de ce vice, non.

PHILINTE.

Je ſuis tranquile, doux, mais ma bile s'allume.
Dans le premier extrait, qu'enfantera ma plume,
Pour impoſer ſilence au fat qui vous reprend,
Je prétends vous donner le beau ſurnom de Grand.
Je vous déifirai. Les Chaulieux, les Catulles,
N'auront rien fait d'égal à tous vos opuſcules.
Vos Drames, vos Romans, Contes, *& cætera*,
Tout, tout ſera loué, juſqu'à vos opéra.
En France, où de primer dans les arts on ſe pique
Vous aurez le premier fait un Poëme épique.
Et de votre vivant, graces à mes efforts,
Vous aurez les honneurs qu'on n'accorde qu'aux morts.

MUSOMAN.

Fort bien, mes chers amis. Cependant prenez garde,
Si vous exagérez dans ce qui me regarde,
Qu'un éloge exceſſif ne prouve rien du tout.

PHILINTE.

Quel homme a plus que vous de génie & de goût ?

LICOPHRON.

Le plus fin atticiſme en vos écrits reſpire ;
C'eſt une vérité qu'on ne peut trop redire.

MUSOMAN.

C'en eſt aſſez, Meſſieurs, d'honneur, je ſuis confus.....

PHILINTE.

Alors que l'on vous loue on peut-être diffus.

MUSOMAN.

à part.

Je vais les conſulter ſur mes propres ouvrages
Que Damon leur a lus. Voyons ſi leurs ſuffrages
Me ſeront accordés en termes auſſi doux.

haut.

Laiſſons-là mes écrits. Vous les rappellez-vous
Les deux jolis morceaux que Damon vient de lire ?
Là regnent des beautés qu'il faut que l'on admire ;
N'eſt-ce pas ?

PHILINTE, *traînant ſes paroles.*

Il connaît la meſure des vers.
Mais ſa proſe eſt ſouvent fabriquée à l'envers.
Et ſon ſtyle énervé manque de cette flame,
De ce feu créateur dont le foyer eſt l'ame.
Au reſte, mon avis ne doit point faire loi.
Conſultez là-deſſus Monſieur Licophron.

LICOPHRON.

Moi !
Vous ſavez tous les deux que je ſuis difficile ;

Et qu'il eſt peu d'auteurs qui me trouvent docile
Au deſir qu'ils ont de.....

MUSOMAN.

Parlez plus clairement.
Les écrits de Damon vous plaiſent ſûrement ?
Vous en avez encor l'ame toute ravie,
Je le vois dans vos yeux ; & vous mourez d'envie
De donner à l'Auteur un encens mérité.
Ne vous contraignez point, louez en liberté.

LICOPHRON, *impétueuſement.*

Moi, je pourrais louer des écrits ſans mérite
Dont le ſouvenir ſeul, & m'indigne, & m'irrite !
Ah ! ne me croyez-pas flatteur juſqu'à ce point.

MUSOMAN.

Les écrits de Damon ne vous charment donc point ?

LICOPHRON.

Son ſtyle eſt tout paré d'expreſſions nouvelles ;
Mais il a négligé les antiques modeles.
A peine connaît-il les Romains & les Grecs.
Sa proſe ne peint rien. Ses vers ſont durs & ſecs.
Orateur ſans logique, & Poëte ſans verve,
Il fait & vers & proſe en dépit de Minerve.

PHILINTE.

Je ſuis fort de l'avis de Monſieur Licophron.
Ses écrits m'ont paru n'avoir pas un bon ton,
Et l'on dirait qu'il voit mauvaiſe compagnie.

MUSOMAN.

Quant à ce dernier point, c'eſt un fait que je nie.

PHILINTE.

Cet auteur, après tout, ne fait que débuter;
Il eſt bien jeune encor pour vouloir diſputer
Les places du Parnaſſe. Aidé de vos lumieres,
Il pourra quelque jour parvenir aux premieres.
Et je gagerais bien qu'avec un tel ſecours
On l'aurait vu ſortir triomphant du Concours.
Qu'en penſez-vous?

MUSOMAN, *avec une ſorte de confiance mêlée d'un certain embarras.*

Hem! Hem!

PHILINTE.

Ce n'eſt que ſa jeuneſſe
Qui l'empêche d'avoir du tact, de la juſteſſe,
De la raiſon?

MUSOMAN.

Hem! Hem!

LICOPHRON.

Oh! oui, trop jeune encor
Il n'a pu s'élever dans ſon timide eſſor.
Il fera de lauriers une moiſſon plus ample
Dans un âge plus mûr. S'il avait, par exemple,
Ainſi que vous, Monſieur, environ ſoixante ans,
Rien n'y ferait alors, rien. L'âge, ni le tems
Ne pourrait exciter perſonne à la clémence.
Il faudrait s'écrier: c'eſt un homme en démence.
Vous ſeriez des premiers à le dire par-tout.

MUSOMAN.

Hem! Hem!

LICOPHRON.

Vous trouveriez qu'il n'a ni ſens, ni goût,
Et que mal-à-propos il ouvre la barriere,
Pour ſe couvrir de honte au bout de ſa carriere.

MUSOMAN.

Hem! Hem!

PHILINTE.

Vous lui diriez : avec des cheveux gris
Doit-on encor prétendre à remporter des prix ?

MUSOMAN.

Hem! Hem!

LICOPHRON.

Lui, qui devrait, diriez-vous, à ſon âge
Ne s'occuper à rien qu'aux ſoins de ſon ménage ;
Qui devrait demeurer tapi dans ſon clapier
Se peut-il qu'il ſe plaiſe à noircir du papier ?
Et que des beaux eſprits, dont elle eſt mépriſée,
Il aime à voir ſa Muſe exciter la riſée ?

MUSOMAN, *avec une fureur concentrée.*

Hem! Hem! Je dirais..... Je.....

LICOPHRON.

Quoi ?

MUSOMAN.

Je ne dirais rien,
Terminons, s'il vous plaît, un fâcheux entretien ;
Ou vous m'obligerez à boucher mes oreilles.
Les écrits de Damon ne ſont pas des merveilles.
Il a quelques défauts ; je le ſais, j'en conviens ;
Mais eſt-il ici bas quelqu'un qui n'ait les ſiens ?

Laiſſons-là ſes écrits ; parlons un peu des vôtres.
Vous avez vos défauts auſſi bien que les autres.
Damon n'eſt pas le ſeul. Vous êtes ſes rivaux ;
Vous devez me montrer les fruits de vos travaux ;
Vous me l'avez promis. Venez, ſous les ombrages,
A votre tour, Meſſieurs, me lire vos ouvrages.

LICOPHRON.

J'y conſens.

MUSOMAN.

Attendez. A Bacchus, à Cérès,
Allons rendre viſite ; & nous verrons après.
Moi, je dîne avant tout.

PHILINTE.

Admirable ſyſtême !

LICOPHRON.

Votre réflexion vaut ſeule un long poëme.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MUSOMAN, LICOPHRON, PHILINTE.

MUSOMAN, *à Licophron.*

AH! Monſieur Licophron, que votre proſe eſt belle!

LICOPHRON, *avec une feinte modeſtie.*

Monſieur.....

MUSOMAN, *à Philinte.*

La votre ſeule, unique & ſans modele,
Peut l'égaler.

PHILINTE, *avec le même air.*

Monſieur.....

MUSOMAN, *à Licophron.*

Le fameux Cicéron
Écrivait comme vous.

LICOPHRON.

Monſieur.....

MUSOMAN, *à Philinte.*

Et de Varron
Vous avez le ſavoir.

PHILINTE.

Monſieur.....

MUSOMAN, *à Licophron.*

Tout le Parnaſſe
Verra Virgile en vous.

LICOPHRON.

Monſieur.....

MUSOMAN, *à Philinte.*

En vous Horace.

PHILINTE.

Monſieur.....

MUSOMAN, *à Licophron.*

Comme vos vers ſont remplis de douceur!

LICOPHRON.

Monſieur.....

MUSOMAN, *à Philinte.*

Quel goût exquis dans les vôtres!

PHILINTE.

Monſieur

MUSOMAN.

On doit donner deux prix, mais il en faudrait quatre.
Deux à chacun de vous, & ſans en rien rabattre.
à part.
C'eſt moi qui les aurai; je les trompe tous deux.
Il faut bien, à mon tour, que je me mocque d'eux.
haut avec ironie.
Qu'il eſt beau de cueillir deux diverſes couronnes;
Et ſur le double mont de conquérir deux trônes!

Pour vous y faire asseoir au Louvre on vous attend.
Venez, que je vous mene.

LICOPHRON.

Oui, Monsieur, à l'instant.

SCENE II.

BOUFFLAC & UN LAQUAIS *dans le fond du Théâtre*, MUSOMAN, PHILINTE, LICOPHRON.

BOUFFLAC, *au Laquais.*

Que t'importe mon nom ?

LE LAQUAIS.

Il faut bien le connaître
Pour vous annoncer.

BOUFFLAC.

Quoi ! c'est donc pour cela, traître,
Que depuis si long-tems tu m'empêches d'entrer ?
s'annonçant lui-même.
Le Baron de Boufflac. Tu peux te retirer.
à Musoman.
Je viens pour épouser la petite personne.
Quant à votre santé, d'ordinaire elle est bonne ?

MUSOMAN.

Je me porterais mieux encor sans le tourment
Qu'un fat me fait subir périodiquement.

BOUFFLAC.

Vous m'étonnez beaucoup. Quel peut être l'infame
Qui trouble la ſanté de l'oncle de ma femme ?
Faites-le moi connaître, & n'en craignez plus rien.

MUSOMAN.

C'eſt un Journaliſte.

BOUFFLAC.

Un ?

MUSOMAN.

Un Journaliſte.

BOUFFLAC.

Eh bien !
La mort pourra bientôt le coucher ſur ſa liſte.
Il fait quelques pas & puis revient.
Je vais le trouver..... Mais qu'eſt-ce qu'un Journaliſte ?
De quel état eſt l'homme auteur de vos chagrins ?

MUSOMAN.

C'eſt un homme, Monſieur, qui dans un tas de grains,
Deux ou trois fois le mois d'une main très-peu vraie
Ramaſſant avec ſoin & la paille & l'ivraie,
En forme un tas à part ; cache ſouvent le bon ;
Et fait, par le mauvais, juger de la moiſſon.

BOUFFLAC.

Expliquez-moi cela.

MUSOMAN.

Les ouvrages ſublimes
Que je donne au public, en proſe ou bien en rimes,
Sont les tas de bons grains. Et les divers extraits,

Que ces Meſſieurs en font ſont les tas de mauvais.

BOUFFLAC.

Et pour de telles gens il n'eſt point de ſupplice ?

MUSOMAN.

Au lieu de les punir, on rit de leur malice.

BOUFFLAC.

Pourquoi rire ? On a tort.

MUSOMAN.

Hélas ! que voulez-vous ?
Tout honnête homme doit s'attendre à leur courroux
Lorſqu'il fait de la proſe & des vers hexametres.

BOUFFLAC.

Eh quoi ! Monſieur, toujours vous cultivez les lettres !
Eſt-ce à vous qu'il convient de vendre du papier ?
Ne rougiſſez-vous point d'un auſſi vil métier ?

PHILINTE.

Sur cette expreſſion faites une rature.
Ce n'eſt point un métier que la littérature.

BOUFFLAC, *portant la main ſur ſon épée.*

Ah ! Ah ! Monſieur auſſi s'aviſe d'être Auteur !
Serait-il par hazard Journaliſte ?

PHILINTE, *effrayé.*

Ah ! Monſieur !

à part.

Je m'en garderais bien. — Il faut que je l'évite.
Le barbare ! Il pourrait..... décampons au plus vîte.

Il ſort.

MUSOMAN.

Au plus noble des arts donnez un autre nom.
Tantôt j'ai vu des vers du Chevalier Damon,
Qui prouvent.....

BOUFFLAC.

De Damon! Je connais ſa famille.
D'un de nos Amiraux ſa grande-mere était fille.
Dans ſa tête, bon Dieu! quel travers s'eſt logé?
Ce jeune homme eſt Auteur! il a donc dérogé?

LICOPHRON, *à part.*

Oui; mais c'eſt au bon goût.

SCENE III.

DAMON *dans le fond du Théâtre, un Livre à la main*, MUSOMAN, BOUFFLAC, LICOPHRON.

MUSOMAN, *à Damon.*

AH! venez vous défendre
D'une accuſation qui pourra vous ſurprendre.
Vous avez dérogé.

DAMON

Qui peut dire cela?
C'eſt un ſot à coup ſûr.

MUSOMAN, *montrant Boufflac.*

C'eſt Monſieur que voilà.

bas à Licophron.

Comme avec un ſeul mot il peint le perſonnage !

DAMON, *à Boufflac.*

L'honneur, à votre avis, n'eſt plus mon appanage.
En quoi donc, s'il vous plaît ?

BOUFFLAC.

Vous avez le travers
De faire, m'a-t-on dit, de la proſe & des vers ;
Et je vous plains vraiment de voir votre jeuneſſe
Se perdre en des travaux d'une pareille eſpece.
Quand on eſt ſi bien né.....

DAMON.

Cherchez l'occaſion
De mieux placer, Monſieur, votre compaſſion.
Oui, l'art de bien écrire eſt un art que j'adore.
Je ne vois en cela rien qui me déshonore ;
J'en ſuis fier au contraire. On ſait que mes aïeux
Se firent dans les camps un renom glorieux.
Que n'eurent-ils de plus ce bel art en partage ?
On les eut, à coup sûr, honorés davantage.
Comme eux je ſers mon Roi ſous cet habit guerrier ;
De Bellone, comme eux, je pourſuis le laurier.
Mais je brigue encor plus celui qu'Apollon donne.
Je veux, ceignant mon front d'une double couronne,
Mériter, ſi je puis, par de nobles travaux,
La gloire du Poëte, & celle du Héros.
Dans la poſtérité qu'eſt-ce qui nous fait vivre ?
Une bonne action, & ſur-tout, un bon livre.

MUSOMAN, *à Boufflac.*

Bien raiſonné, ma foi ! Monſieur l'homme de mer,

Ce diſcours éloquent ſemble vous aſſommer,

BOUFFLAC.

Il me ſerait aiſé, très-aiſé d'y répondre.
Mais une queſtion ſuffit pour le confondre.
Connaiſſez-vous, Monſieur, des Comtes, des Marquis,
Des Barons comme moi, qui faſſent des écrits ?

DAMON.

Sans doute. Et je connais tel homme aſſez blâmable,
Qui, s'il les imitait, en ſerait plus aimable.

BOUFFLAC.

Quant à moi, je connais beaucoup de grands Seigneurs
Qui ſeraient bien fâchés de paſſer pour Auteurs.
Et je penſe qu'au fond, à la Cour on mépriſe
Les gens, que dans ces lieux je vois qu'on préconiſe.

DAMON.

On mépriſe à la Cour les mauvais Écrivains,
Et plus encor les ſots de leur ſottiſe vains.

MUSOMAN.

La choſe eſt claire. Allons, terminez, je vous prie,
Des propos qui pourraient paſſer la raillerie.
à Damon qui a toujours ſon livre à la main.
Quel livre liſiez-vous ?

DAMON.

Il eſt des plus parfaits.
Aux diſcours de Monſieur il répond par des faits.

MUSOMAM.

Ah ! voyons ; que du moins j'en connaiſſe le titre.

DAMON.

De notre différent qu'il devienne l'arbitre.

MUSOMAN, *liſant le titre.*

« *Eſſai ſur les honneurs rendus aux gens de Lettres chez les* » *différens peuples du monde* ».

BOUFFLAC.

Le titre de ce livre eſt bien impertinent !
Qu'eſt-ce que j'y verrais ? Sachons-le incontinent.

DAMON.

Vous y verriez, Monſieur, tout ce qui nous honore.
Vous y verriez (quel homme, excepté vous, l'ignore ?)
Que les talens, par vous mépriſés & haïs,
Furent par-tout aimés. Que dans plus d'un païs,
L'encens fuma jadis ſous les ſaintes ſtatues
Que le Chantre d'Achille à bon droit avait eues ;
Que des Rois avec pompe envoyaient leurs vaiſſeaux
Chercher dans ſes foyers le vieillard de Théos ;
Que de Pindare ſeul le fougueux Alexandre
Reſpecta la maiſon, quand il mit Thèbe en cendre ;
Que le grand Cicéron, d'abord ſimple Orateur,
Devint Conſul de Rome, & ſon libérateur ;
Que l'Empereur Auguſte, en un réduit tranquille
Soupait avec Mécène entre Horace & Virgile ;
Que Pétrarque inclina ſont front ſous les lauriers
Aux lieux, aux mêmes lieux où de fameux guerriers
Avaient reçu le prix de leur noble vaillance.
Vous y verriez, Monſieur, qu'auſſi cher à la France,
Pour loyer de ſes vers alors très-ſéduiſans,
Ronſard fut accablé d'honneurs & de préſens ;
Qu'épris du vieux Corneille aux jeux de Melpomène,

Tout un peuple attendait ce pere de la ſcène ;
Se levait en ſilence à ſon auguſte aſpect,
Et devant lui courbait le front avec reſpect.
Vous y verriez un Roi craint de l'Europe entiere,
Solliciter lui-même un tombeau pour Moliere.

MUSOMAN, *à Boufflac.*

Cela vous coule à fond ; vous êtes interdit.
Que ce livre me plaît !

BOUFFLAC.

Monſieur a-t-il tout dit ?
Ce qu'il avait à dire ?

DAMON.

Un peu de patience.
Sans plus vous inonder d'un torrent de ſcience,
A ces principaux faits, que je viens de citer,
Il en eſt un, Monſieur, que je veux ajouter.
Ce ſera le dernier ; après je dois me taire.

MUSOMAN.

C'eſt.....

DAMON.

Le grand Fréderic louant le grand Voltaire.

BOUFFLAC.

Que prouve de ces faits l'énumération ?
Rien contre moi ; Monſieur, votre narration
En contient quelques-uns même dignes de blâme ;
Dont j'ai rougi pour vous juſques au fond de l'ame.
Auguſte, dites-vous (un homme de ſon rang
Ne pouvait qu'être iſſu du plus illuſtre ſang)
Cet Empereur, pourtant, ſi vous êtes ſincere,

Soupait

Soupait avec Virgile, & même avec Homere.

Ici les Acteurs rient.

On déroge en soupant avec un Roturier ;
Et ce fameux Virgile était fils d'un Potier.
Et cet Homere, enfin, que tant de monde prône,
Était un Quinze-vingt qui demandait l'aumône.
Mon Curé, Gentilhomme, & très-digne de foi,
Me l'a dit trente fois, en dînant avec moi.
Vous riez ?

DAMON.

C'est de voir comme Historien juste,
Vous avez fait souper Homere avec Auguste.

BOUFFLAC.

Quoi ! ne vivaient-ils pas tous deux en même-tems ?

DAMON.

Non, Monsieur, il s'en faut de quelques neuf cens ans.

BOUFFLAC.

Qu'importe ? J'ai prouvé ce que je voulais dire ;

DAMON.

Quoi donc ?

BOUFFLAC.

Que ces Messieurs qui se mêlent d'écrire,
Tous nés dans la bassesse, & dans la pauvreté,
Ne sont presque jamais des gens de qualité.

DAMON.

Qu'avec tant d'ignorance on fait mal le superbe !
Fénélon, Montesquieu, Racan, Balzac, Malherbe,
N'ont-ils pas dû, Monsieur, à leurs rares talens
Un renom plus fameux qu'à leurs titres brillans ?
Pour le rang qu'ils tenaient comme pour la naissance,
Ces grands hommes pourtant vous valaient bien, je pense.

BOUFFLAC.

Je veux être empalé ſi ces noms biſcornus
Juſques à moi, Monſieur, ſont jamais parvenus.
Le Blazon eſt mon fort. Ma généalogie
N'eut jamais avec eux la moindre analogie.
De quel front oſez-vous comparer aux Boufflacs
Tous ces je ne ſais qui, les Racans, les Balzacs?
Aucun de ces faquins gagna-t-il de bataille?
Avant de me confondre avec cette canaille,
Vous auriez dû, Monſieur, apprendre qui je ſuis.

MUSOMAN, *impétueuſement.*

Fuſſiez-vous plus puiſſant que le Bey de Tunis,
Vous n'auriez pas le droit, ſur-tout en ma préſence,
D'inſulter ces Auteurs dont s'honore la France.
Les prenez-vous, Monſieur, pour des écrivailleurs?
Ils avaient du génie; ils ne ſont plus d'ailleurs.

BOUFFLAC.

On m'a dit mille fois qu'ils étaient tous des lâches;
Que l'on ſe mocquait d'eux juſques ſous leurs mouſtaches;
Et vous voulez, Monſieur, qu'à de pareils grimauds.....

DAMON.

Arrêtez. Pour répondre aux injures des ſots,
Il en eſt, j'en conviens, qui ſont plus d'un volume.
Montrant ſon épée.
Mais dans de certains cas voici quelle eſt ma plume.

BOUFFLAC.

J'entends.

DAMON, *s'approchant de l'oreille de Boufflac.*

Près de ces lieux il eſt un petit bois,

Qui ne fut pas encor témoin de vos exploits.
S'il eſt vrai que de vous je me ſois fait entendre,
Vous me ſuivrez; c'eſt-là que je vais vous attendre.

BOUFFLAC.

Il eſt fou! mais ſa muſe a beau s'évertuer;
Je ne lui ferai pas l'honneur de le tuer.

SCENE IV.

MUSOMAN, LICOPHRON, BOUFFLAC.

MUSOMAN, *à Boufflac.*

C'EST fort bien dit cela! Soyez plutôt des nôtres.
Venez, venez du goût voir les quarante Apôtres;
Les talens raſſemblés ainſi que les vertus.
Venez: vous entendrez l'éloge de Titus.

BOUFFLAC.

Où donc m'entraînez-vous?

MUSOMAN.

C'eſt à l'Académie.

BOUFFLAC.

Je n'aime point à voir mauvaiſe compagnie.

MUSOMAN.

Vous êtes difficile.

BOUFFLAC.

Et vous bien indulgent.
Eh quoi! tromper au jeu; m'eſcroquer mon argent,

C'eſt faire, à votre avis, une œuvre méritoire!

MUSOMAN.

Eh! s'agit-il d'argent au Temple de la Gloire?
Que diable parlez-vous d'eſcroquerie au jeu?

BOUFFLAC.

Quoi! ne voulez-vous pas me mener en ce lieu,
Où près d'un tapis vert, ainſi que ſur un trône
Iege en un grand fauteuil une grave matrône;
Où, par un jeu du ſort qui très-fort me déplaît,
Se trouvent quelquefois le maître & le valet?

MUSOMAN.

O Ciel! quelle mépriſe; & comme elle eſt injuſte!
Nous voulons vous conduire à ce ſéjour auguſte,
Où tant d'heureux mortels careſſent les neuf Sœurs,
Et goûtent dans leur ſein.....

BOUFFLAC.

Alte-là: j'ai des mœurs.
Ce ſont apparement neuf de ces Demoiſelles
Qu'on fait venir le ſoir pour ſouper avec elles?
Je ſuis bien revenu de ces coquines-là.
D'ailleurs en avoir neuf c'eſt beaucoup trop cela.

MUSOMAN, *avec colere.*

Homme plus ignorant que tout ce qu'on peut dire,
Qui peut-être jamais n'avez appris à lire;
Sachez enfin, ſachez qu'au Louvre, où nous allons,
Qu'en ce palais des Rois, il eſt pluſieurs ſallons;
Que tout ce que la France a d'hommes de mérite,
Que de ſes beaux eſprits la vénérable élite
En un d'eux ſe raſſemble; & que c'eſt dans ce lieu,

Dans ce même ſallon qu'on vous mene, morbleu!

BOUFFLAC.

Et dans cet endroit-là l'on s'amuſe ſans doute?

MUSOMAN.

Beaucoup aſſurément.

BOUFFLAC.

Qu'y fait-on?

MUSOMAN.

On écoute.

BOUFFLAC.

Quoi donc?

MUSOMAN.

Lire la proſe & les vers enchanteurs
Que pour les prix divers ont faits divers Auteurs.

BOUFFLAC.

Écouter eſt vraiment un plaiſir que j'ignore.
On ſoupe où je diſais, cela vaut mieux encore.
Monſieur, l'homme qui ſoupe, & ſur-tout qui boit bien
Voilà le véritable Académicien.

MUSOMAN.

Fier de votre origine, & de votre ignorance,
Vous mépriſez, Monſieur, les talens, la ſcience;
Je vous avertis, moi, que je les aime fort.
Expliquons-nous enfin. Vous quittez votre bord,
Pour venir en ce jour conclure un mariage.
C'eſt dans ce même jour que notre Aréopage
Fait de ſes nobles prix la diſtribution;
Sachez à cet égard ma ſeule intention:

C'eſt de donner ma nièce au mortel reſpectable,
Dont la Muſe uniſſant l'utile & l'agréable,
Dans cette auguſte lice, objet de vos mépris,
De la proſe & des vers remportera le prix.
Ce diſcours vous ſurprend ? Déja dans votre tête
Vous croyez mettre obſtacle à ce projet honnête,
En exigeant de moi l'argent qui vous eſt dû ?
Le voici. C'eſt le prix d'un ſervice rendu.
De beaux doubles louis cette bourſe eſt remplie ;
Il lui préſente une bourſe.
Prenez-la, je reprends tous mes droits ſur Célie.

BOUFFLAC.

Qu'ai-je entendu, Monſieur ? avez-vous pu ſonger
Qu'un ſordide intérêt m'ait fait vous obliger ?
Sortez de votre erreur. Tantôt dans l'autre piece
Je n'ai fait qu'entrevoir un moment votre niece ;
J'ai beſoin d'une femme, elle me convient fort ;
Et je veux au plutôt l'emmener ſur mon bord.
Dans mes courſes j'ai vu bien des Circaſſiennes,
Leurs grâces ne ſont pas comparables aux ſiennes.
Je la préfere à tout. Loin d'accepter votre or,
Pour conquérir ſa main j'en veux donner encor.
Elle doit d'un vainqueur être la récompenſe.
Aux Tournois d'Apollon rompre une double lance
Eſt un art que j'ignore ; & je ne pourrois pas
Employer mon génie au défaut de mon bras.
Eh bien ! je vais chercher un homme qui compoſe,
J'acheterai de lui des vers & de la proſe ;
Et nous verrons alors. Quant à votre dédit,
J'en fais l'uſage ſeul que l'honneur me preſcrit.

Il le déchire.

MUSOMAN.

Je vous avais promis ma niece pour épouſe.
Je vous ôte ce bien dont votre ame eſt jalouſe ;
Cet argent eſt à vous.

BOUFFLAC.

Ceſſez de me l'offrir ;
Je ne puis l'accepter, Monſieur, ſans m'avilir.
à part.
Mais où trouver les vers qu'il faudra que j'achette ?

MUSOMAN *jettant la bourſe ſur la table.*

Le voilà. Soyez sûr que la ſomme eſt complette.

SCENE V.

LAURETTE, & *les précédens.*

LAURETTE.

On a mis les chevaux.

MUSOMAN.

Allons, je vais partir.
à Licophron.
Venez-vous ?

LICOPHRON.

Pas encor. Avant que de ſortir
montrant Boufflac.
Je puis être à Monſieur d'une grande reſſource

MUSOMAN.

Adieu donc.

TAYLOR INSTITUTION UNIVERSITY 27 SEP 1958 OF OXFORD LIBRARY

SCENE VI.

LES MEMES, *excepté Laurette.*

MUSOMAN *à Boufflac.*

Pour la derniere fois, Monſieur a-t-il envie
De nous accompagner juſqu'à l'Académie ?

BOUFFLAC.

Sans doute. Mais avant que de ſortir d'ici,
montrant Licophron.
J'ai quelques mots à dire à l'homme que voici.

SCENE VII.

BOUFFLAC, LICOPHRON.

BOUFFLAC.

Ecoute : pourrais-tu me rendre un bon office ?

LICOPHRON.

Eſt-il rien, Monſeigneur, que pour vous je ne fiſſe ?

BOUFFLAC.

Tu m'as l'air d'un Auteur ? puis-je, par ton ſecours,
Triompher aujourd'hui dans le double Concours ?
Tu ſeras bien payé.

LICOPHRON.

Le déſir de vous plaire

Sera mon aiguillon, non l'eſpoir du ſalaire.
J'ai déja compoſé l'éloge de Titus;
Et les vers les plus beaux . . . .

BOUFFLAC.

Ils ne ſont point connus?

LICOPHRON.

A deux de mes rivaux j'en ai fait confidence;
Mais ſi je ſuis vainqueur, comptez ſur ma prudence;
Pour prouver que vous ſeul les avez compoſés,
Aiſément du Public les yeux ſont abuſés.

BOUFFLAC.

Eh bien! préſumes-tu que ton Aréopage
Ait daigné couronner & l'un & l'autre ouvrage?

LICOPHRON.

J'en doute. Mon talent, il le faut avouer,
Eſt celui de médire, & non pas de louer.
Perſonne mieux que moi ne tourne la ſatire.
Il eſt des Écrivains qu'en ce ſiécle on admire;
Je les ai rabaiſſés à leur juſte valeur,
Et me ſuis fait un nom, en déchirant le leur.
D'ailleurs, plus d'une fois dans cette Académie,
Dont ma Muſe toujours fut la noble ennemie,
J'ai déja concouru ſans le moindre ſuccès.
Cette ſuperbe Cour, dédaignant mes Eſſais,
A toujours refuſé, malgré tout mon génie,
De donner quelque luſtre à mon ignominie.

BOUFFLAC.

Si toujours ſans ſuccès ta Muſe a combattu?
A combattre toujours pourquoi t'obſtines-tu?

ACTE IV.

SCÈNE PREMIERE.

DAMON, LAURETTE.

LAURETTE.

QUOI! vous êtes brouillés? Peſte ſoit des Amans!
Mais c'eſt pour en venir aux raccommodemens?

DAMON.

Non. Je ne penſe pas que l'injuſte Célie
Reſſerre de nouveau le nœud qu'elle délie.
M'ordonner de lui rendre à l'inſtant ſon portrait,
N'eſt-ce pas m'annoncer que mon feu lui déplaît?

LAURETTE.

Et vous le lui rendrez?

DAMON.

La demande eſt fort bonne!
Il faut bien obéir lorſqu'une Amante ordonne.

LAURETTE.

Pas toujours. Un refus dans ces occaſions
Fait éclore ſouvent des révolutions.
Célie eſt femme: elle a quelquefois des caprices;
Mais elle eſt bonne au fond, tendre, ſans artifices.
Cherchez à la fléchir; tombez à ſes genoux;

Et vous verrez ſoudain expirer ſon courroux.
La voici. Du courage ; allez au-devant d'elle ;
Allez. Près de ces lieux je ferai ſentinelle ;
Et l'oreille aux aguets, s'il arrive quelqu'un,
Je me charge du ſoin d'annoncer l'importun.

SCENE II.

CÉLIE, DAMON.

CÉLIE.

Le portrait, que tantôt de vos mains j'allais prendre
A l'inſtant que mon oncle eſt venu nous ſurprendre,
Eſt-ce vous qui l'avez, ou lui qui le retient ?

DAMON.

A quelqu'un de nous deux ce portrait appartient.

CÉLIE.

C'eſt à moi.

DAMON

C'eſt à vous !

CÉLIE.

Sans doute.

DAMON.

Je l'ignore.

CÉLIE.

Mais vous en avez un.

DAMON.

Que j'aime, que j'adore.

Qui de tous les tréſors eſt pour moi le plus cher.

CÉLIE.

Le montrez-vous?

DAMON.

Jamais.

CÉLIE.

Pourquoi tant le cacher?

DAMON.

C'eſt que de le garder j'ai la plus grande envie.
Et que.....

CÉLIE.

Voyons, voyons.

DAMON.

Vous en ſerez ravie.
Le voilà.

CÉLIE.

C'eſt le mien.

DAMON.

Le vôtre!

CÉLIE.

Oui, le voilà.

DAMON.

Vous plaiſantez, Madame. Oh! non, ce portrait-là
N'eut jamais avec vous la moindre reſſemblance.
Votre eſprit ſur ce point ne peut être en balance.

CÉLIE.

Pourquoi cela, Monſieur, quand je m'y reconnais?

DAMON.

DAMON.

Illuſion ! ces yeux, tels qu'on n'en vit jamais ;
Cette bouche, où fleurit la roſe purpurine ;
Tout cela, je vous jure, appartient à Corine.

CÉLIE.

A Corine !

DAMON.

Oui, vraiment ; oui, ne voyez-vous pas
Que ce joli viſage, où brillent tant d'appas,
A l'air tout-à-fait grec ; que vainement en France
D'en trouver un pareil on aurait l'eſpérance ;
Qu'en ce portrait, enfin, des yeux non prévenus
Reconnaîtront toujours, ou Corine, ou Vénus ?

CÉLIE.

La façon, dont ici vous me contez fleurette
Sous le nom révéré d'une femme poëte,
Eſt neuve aſſurément, & j'en ſens tout le prix ;
Mais ne vous flattez point d'éblouir mes eſprits.
Votre encens, peu ſemblable à celui qu'on apprête,
Monte, ſans l'étourdir, doucement à la tête.
Par lui de ſon deſir mon cœur n'eſt point diſtrait ;
Ainſi donc au plutôt rendez-moi mon portrait.

DAMON.

Le vôtre !

CÉLIE.

Le mien, oui. Qu'à mon tour je l'admire.

DAMON, *lui montrant le portrait.*

Regardez cette bouche ; elle ſemble me dire :
« Je vous aime, Damon ». Pour adoucir mes maux,

Votre bouche jamais m'a-t-elle dit ces mots ?
Elle ſourit par fois, j'en conviens. Son ſourire
Eſt, même en tous les tems, bien fait pour nous ſéduire ;
Mais a-t-il la bonté peinte ſur ce velin ?
N'eſt-il pas trop ſouvent ironique & malin ?
Voyez-vous ce regard ? Comme il eſt doux & tendre!
Comme il exprime bien tout ce qu'on veut entendre!
Le vôtre a-t-il ce feu qui naît du ſentiment ?
Hélas ! il eſt muet, ſur-tout en ce moment.
Il n'eſt rien dans vos traits qui ne ſoit adorable ;
Mais, je vous le répete, à ce portrait aimable ;
Par qui ſeul à préſent mon cœur eſt conſolé,
Jamais, pour mon malheur, vous n'avez reſſemblé.

CÉLIE.

Eh bien ! ſoit. Mais enfin, cette riante image,
Vous la tenez de moi ſeulement comme un gage.
J'apporte vos écrits ; reprenez votre bien
Tant en proſe qu'en vers, & rendez-moi le mien.
Allons vîte.

DAMON.

Un moment.

CÉLIE.

Pourquoi ?

DAMON.

Je vous déclare
Que je ſuis, depuis peu, devenu très-avare.
Peut-être croirez-vous avec peine cela,
Ce portrait dans mon cœur a mis ce vice-là.
Il eſt à mes regards d'un prix que rien n'effate.
L'or & les diamans ne ſont rien à la place.

Plus que tout je le prise, & vous comptenez bien
Que mon projet n'eſt pas de le céder pour rien.

CÉLIE.

Je ne l'exige point : je vous rends vos épîtres
Où l'amour eſt ſi bien rédigé par chapitres ;
De tous vos vers galans le recueil précieux.
N'eſt-ce rien que cela ?

DAMON.

Preſque rien à mes yeux.
Qu'eſt-ce que de la proſe, & les plus beaux vers même,
Comparés au portrait de la beauté que j'aime ?

CÉLIE.

Un perſiflage amer ſous ces mots eſt caché.

DAMON.

Non, je ne ferai point un ſi mauvais marché.

CÉLIE.

Rendez-moi ce portrait ; maintenant je l'ordonne,
Et ſi l'on n'obéit, jamais je ne pardonne.

DAMON.

Ce ton eſt expreſſif. Il faut donc, je le vois,
Que ſans feinre, à mon tour, je m'explique une fois.
Eh bien ! je vous le rends ce portrait adorable ;
Le voilà. Mais craignez que, me rendant coupable,
Il ne me porte un jour à des extrémités.....

CÉLIE.

Peut-on ſavoir, au moins, ce que vous méditez ?

DAMON.

Dans la main de l'époux qu'un oncle vous deſtine,

Si j'apperçois jamais cette image divine,
Ma main ſur l'heure...

CÉLIE.

Eh bien !

DAMON.

Dans le champ de l'honneur
Ma main le punira de ſon trop de bonheur.

CÉLIE.

Quel délire, bon Dieu ! Pour laver ſon outrage,
Cet homme autant que vous peut avoir du courage.
Et puis, dans ces combats qu'on termine entre deux,
Le moins brave ſouvent eſt le plus dangereux.
Et s'il vous tuait, lui ?

DAMON.

S'il me tuait, Célie,
Je verrais, en mourant, mon attente remplie ;
Puiſque de mes deſirs le plus vif, le plus doux,
Eſt de ſouffrir, de vivre, & de mourir pour vous.

CÉLIE.

Ce n'eſt donc plus Corine à préſent qui vous touche ?

DAMON.

Corine moins que vous aurait été farouche.
Mais pour qui, dites-moi, gardez-vous ce tréſor ?

CÉLIE.

Sa deſtination eſt un myſtere encor.
Ce n'eſt pas lui, pourtant, qui le plus m'embarraſſe.
Vos lettres & vos vers que faut-il que j'en faſſe ?

DAMON.

Je n'ai point d'autre amante, à qui dans mon malheur
Je deſtine ces vers, tous faits d'après mon cœur.
Qu'ils demeurent donc tous à leur premiere adreſſe.

CÉLIE.

à part.

Ce trait m'a déſarmée, & ma colere ceſſe.

haut.

Je n'ai point d'autre amant à qui je veuille offrir
Ce portrait, que Damon eut ſeul droit d'obtenir.
Qu'il appartienne donc à ce mortel fidele,
Qui connaît ſi bien l'art d'attendrir le modele.

Elle lui donne le portrait qu'il vient de lui rendre.

DAMON.

Qu'entends-je! Se peut-il? En cet heureux inſtant
Vous me laiſſez le prix du feu le plus conſtant?
Je ne me connais plus, & ma joie eſt extrême.
Corine me pardonne! eſt-il vrai qu'elle m'aime?

CÉLIE.

Connaiſſez-vous, Monſieur, ce Grec dont les talens
Ont orné ce portrait de vers doux & brillans?
C'eſt vous, je crois.

DAMON.

Hélas! ſans peine on le devine.

CÉLIE.

Eh bien! vous connaiſſez le vainqueur de Corine.

DAMON.

Tous mes vœux ſont comblés. Il faut qu'à vos genoux
J'expire en ce moment.

CÉLIE.

Ah, grand Dieu! levez-vous.
Quel projet vous formez!

DAMON.

Je n'en puis former d'autre.
Ignorez-vous encor quel malheur eſt le nôtre?
Vous m'aimez, je vous aime; & le ſort inhumain
Me laiſſe peu d'eſpoir d'obtenir votre main.

CÉLIE.

Elle eſt à moi, je penſe; & j'en ſuis la maîtreſſe.

DAMON.

Vous ne ſavez donc pas.....

CÉLIE.

Quoi?

DAMON.

Qu'une loi traîtreſſe
Vous a ravi le droit d'en diſpoſer?

CÉLIE.

Comment?
Veut-on me marier ſans mon conſentement?

DAMON.

Hélas! oui. Muſoman, qui lit peu dans notre ame,
Vous a miſe au concours; & vous ſerez la femme
Du mortel dont le front de palmes couronné.....

CÉLIE.

A ce parti bizarre il s'eſt déterminé,
Sans daigner m'avertir!

DAMON.

Licophron & Philinte
Sont du concours.

CÉLIE.

O ciel! il entendra ma plainte.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, LAURETTE *accourant.*

LAURETTE.

VOICI quelqu'un, fuyez; craignez d'être ſurpris.

CÉLIE.

Si tout autre que vous a remporté le prix,
Je retourne au couvent, ma premiere retraite;
à Laurette.
Voilà mon dernier mot. Viens avec moi, Laurette.

SCENE IV.

MUSOMAN, DAMON.

MUSOMAN.

NE faire de moi ſeul aucune mention!
De moi qui méritais le plus d'attention!
Avoir laiſſé mes vers dans une nuit profonde,

Et ma proſe, ſur-tout, la plus belle du monde !
Je ſuis déſeſpéré furieux.....

DAMON.

Qu'avez-vous
Qui vous puiſſe affliger, & vous mettre en courroux ?
Les prix ſont-ils donnés ?

MUSOMAN.

Une Muſe inconnue
Enleve la couronne à ma tête chenue.

DAMON.

Qu'entends-je !

MUSOMAN.

Impatient de ſavoir mon deſtin,
Au temple d'Apollon je volais incertain.
J'entrais dans mon carroſſe ; une lettre m'arrive,
Lettre qui vient, je crois, de l'infernale rive.
Tenez, prêtez l'oreille, & jugez mon malheur.
Il lit.

« Comme je ſais, Monſieur, que vous vous intéreſſez » vivement à nos exercices littéraires, & que même quel- » quefois vous êtes du nombre des combattans, je me » hâte de vous apprendre que cette année le double prix de » proſe & de vers a été remporté par un Anonyme du plus » rare mérite. Jamais on ne ſe montra ni Poëte plus ſu- » blime, ni plus habile Orateur. C'eſt le ſtyle & l'écriture, » tous deux parfaitement ſemblables, qui nous ont fait » juger que les deux prix avaient été remportés par le mê- » me concurrent. Il n'y a point eu d'*Acceſſit*. L'Anonyme » laiſſe un trop grand intervalle entre lui & ſes rivaux. » C'eſt un géant que l'œil peut meſurer à peine, & qui en

» deux pas vient d'atteindre à l'immortalité. Vous ſavez
» que nous avions propoſé l'*éloge de Titus* pour le ſujet
» d'éloquence ; & que nous avions laiſſé celui de poéſie au
» choix des Auteurs. Le Poëme de l'Anomyne eſt intitulé ;
» l'*Union des Armes & des Lettres*. Et le vers ſuivant lui
» ſert de deviſe.

La premiere nobleſſe eſt celle des talens.

» L'autre eſt compoſée de ces deux mots : *Utile dulci*.

DAMON *à part.*

C'eſt ma double deviſe ! ô Ciel ! je ſuis vainqueur.

MUSOMAN *continuant de lire.*

» Je ſouhaite, Monſieur, que ce ſoit vous qui ayez rem-
» porté cette double victoire. Vous en êtes digne ; & ſi j'ai
» deviné, permettez que je vous félicite par écrit, en atten-
» dant que je puiſſe le faire de vive voix.....».

Je me paſſerais bien d'un compliment ſi tendre ;
Et je ſuis, entre nous, peu preſſé de le rendre
A l'illuſtre rival que l'on m'a préféré.

DAMON.

Ce rival, toutefois, s'en tiendrait honoré.

MUSOMAN.

Il faudra qu'il s'en paſſe.

DAMON.

Oh ! la bonne folie !
Pourquoi ?

MUSOMAN.

C'eſt que, malgré cette lettre polie,
Ce rival eſt peut-être un Auteur ſans talens,
Que l'on a couronné pour quelques faux brillans ;

Un Cottin, un Gacon; un Cuiſtre de college,
Qui ſe fait imprimer avec un privilege.

DAMON.

Ciel! qu'entends-je! eſt-ce vous qui tenez ce diſcours?
Vous qui, jugeant ſi bien les Juges du Concours,
M'avez cent fois vanté leur goût & leur ſcience
Fondés ſur une longue & sûre expérience,
Me pouvez-vous tenir ces propos indécens?
Voulez-vous imiter ces Auteurs impuiſſans
Que leur défaite irrite, & qui, prompts à ſe plaindre,
Inſultent au laurier qu'ils ne peuvent atteindre?
Leurs murmures, leurs cris ne ſont pas étonnans.
Semblables à l'eſſaim d'inſectes bourdonnans
Qui viennent s'attrouper autour de la lumiere,
Ils voudraient terraſſer l'Académie entiere.
Mais vous dont l'ame eſt noble & l'eſprit éclairé,
Comment, Monſieur, comment avez-vous différé
De chercher en tout lieu le vainqueur qu'on vous donne,
Et d'aller le premier ſaluer ſa couronne?

MUSOMAN.

J'en conviens. Oui, l'humeur m'a trop loin emporté.

DAMON.

Rappellez-vous plutôt l'héroïque traité
Qui, pour prix d'une palme au Parnaſſe cueillie,
A l'Auteur couronné donne aujourd'hui Célie.
Après votre promeſſe on a droit à ſa main.
Qui triomphe en ce jour, doit épouſer demain.

MUSOMAN.

Fort bien. Mais où trouver ce vainqueur, ce grand homme?
Pour lui donner Célie, il faut donc qu'il ſe nomme.

Et s'il a le projet de reſter inconnu ?
Ou, ſi loin de Paris il était retenu ?
S'il était en Afrique ; au Méxique ; au Bengale ?

DAMON.

Et s'il était, Monſieur, ici dans cette ſalle ?

MUSOMAN.

Je n'y vois que nous deux.

DAMON.

Eh ! bien ! regardez-moi.

Il eſt devant vos yeux.

MUSOMAN.

Où donc ?

DAMON.

C'eſt moi.

MUSOMAN.

C'eſt toi !

Viens-ça que je t'embraſſe, homme admirable, unique !
Par ſa noble élégance & ſa tournure attique,
Ton Quatrain de tantôt m'avait déja charmé.
Mais te croire à ton âge un talent conſommé !
J'en étais loin, mon cher ; pardonne ma franchiſe.

DAMON *tirant deux cahiers de ſa poche.*

Voici mes manuſcrits, dont la double deviſe
Atteſte mon triomphe.

MUSOMAN *les parcourant.*

Oui, certes, les voilà.

DAMON.

Gagner un double prix ! ce n'eſt rien que cela.
J'adore votre niece ; & mon ame enflâmée
Aſpire à d'autres biens qu'un peu de renommée.

MUSOMAN.

Va, je ſuis trop heureux ; puiſque ſa main te plaît,
Epouſe-la. Fais plus : rends mon bonheur complet.
Tu le peux aiſément.

DAMON.

Parlez, que faut-il faire ?
Mon déſir le plus vif eſt de vous ſatisfaire.

MUSOMAN.

Ces manuſcrits vainqueurs de toi ſeul ſont connus?

DAMON.

De moi ſeul, en effet.

MUSOMAN.

Il ne m'en faut pas plus.
Laiſſe-les moi, mon cher.

DAMON.

Pour les lire, ſans doute ?

MUSOMAN.

Et pour un autre uſage.

DAMON.

Expliquez-vous.

MUSOMAN.

Ecoute.
J'idolâtre la gloire. Avant que de mourir,
Aux yeux de l'Univers je voudrois m'en couvrir.

Je voudrais rendre, enfin, ma mémoire immortelle.

DAMON.

La gloire ! ainſi qu'à vous elle me paraît belle.
Mon triomphe eſt complet ; j'en ſuis heureux & fier.
Prétendez-vous que, prompt à le ſacrifier
Dans une obſcure nuit à jamais je demeure ?

MUSOMAN.

Si je n'en jouis pas, il faudra que je meure.
A mes vœux empreſſés laiſſe-toi donc fléchir.
Songe de quel tréſor je te vais enrichir.
Ma Célie eſt à toi ; c'eſt moi qui te la donne.
Une Amante, je crois, vaut bien une couronne.

DAMON.

Ah ! ſans doute. Il faut donc, oui, dans cet heureux jour
Il faut faire céder l'amour-propre à l'amour,
Gardez mes manuſcrits.

MUSOMAN.

Jeune-homme incomparable,
Je connaiſſais déja ton eſprit admirable.
Mais ton cœur ; ah ! ton cœur doit l'emporter ſur lui.
Nul autre homme en vertu ne t'égale aujourd'hui.
Viens donc. En même-tems qu'on mettra ſur ma tête
Les lauriers glorieux dont tu fis la conquête ;
Je veux, pour réparer ta perte au double mont,
Des myrthes de l'hymen ceindre ton jeune front,
Te préſenter Célie ; & te l'offrant pour femme,
Couronner, à mon tour, ton amoureuſe flâme.
Holà ! quelqu'un.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, UN LAQUAIS.

MUSOMAN.

CÉLIE avec nous va ſortir.
Qu'elle vienne.

LE LAQUAIS.

Sur l'heure ?

MUSOMAN.

Oui ; courez l'avertir.

SCENE VI.

BOUFFLAC, MUSOMAN, DAMON.

BOUFFLAC.

ELLE n'eſt point céans !

MUSOMAN, *à part.*

Voici le trouble-fête.

BOUFFLAC.

A me donner ſa main il faut qu'elle s'apprête.

MUSOMAN.

De qui donc parlez-vous ?

BOUFFLAC.

De Célie. A l'inſtant

Il faudrait l'informer.....

MUSOMAN.

Pourquoi vous preſſer tant ?

BOUFFLAC.

C'eſt moi, qui, dès ce ſoir, en vos joûtes comiques
Dois remporter les prix qu'on nomme Académiques.
C'eſt moi, partant, c'eſt moi qui ſerai ſon époux.

MUSOMAN.

Vous comptez remporter les deux prix !

BOUFFLAC.

Oui, moi.

MUSOMAN.

Vous ?

Et comment, s'il vous plaît, ferez-vous ces miracles ?

BOUFFLAC.

L'or, comme vous ſavez, applanit les obſtacles ;
On a vaincu pour moi. Je l'eſpere, du moins.

MUSOMAN.

Et de cette victoire eſt-il quelques témoins ?
Quel patrocle pour vous, quel moderne Alexandre
Dans la ſavante lice a-t-il oſé deſcendre ?

BOUFFLAC.

Je dois toute ma gloire au brave Licophron,
Il eſt ſi bien payé, qu'il aura fait du bon.
Que dis-je ? Il aura fait du ſublime.

MUSOMAN.

Sans doute.

à part.

Le butor !

BOUFFLAC.

C'eſt déja vingt louis qu'il m'en coûte.
Ainſi, le cher tendron dont je vais m'emparer,
A m'épouſer ce ſoir n'a que ſe préparer.
Votre niece eſt à moi.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, CÉLIE *au fond du Théâtre.*

CÉLIE.

QU'ENTENDS-JE, malheureuſe !

MUSOMAN, *à Boufflac.*

Votre victoire ainſi vous ſemble peu douteuſe ?
Eh bien ! voici ma niece ; elle arrive à propos.
Au Louvre maintenant s'aſſemblent nos rivaux ;
à Boufflac.
Allons-y tous. Venez, vainqueur de nos Orphées,
Ah ! qu'il me ſera doux d'encenſer vos trophées !
Viens, ma niece, ſuis-nous.

CÉLIE.

Moi ! que j'aille aſſiſter
A ce cruel triomphe !.....

MUSOMAN.

MUSOMAN.

Eh ! pourquoi réſiſter ?

CÉLIE.

Laiſſez-moi dans ces lieux.

MUSOMAN.

Un tel refus m'étonne.
Quand nous allons au Temple, où le fils de Latone.....

CÉLIE.

Faut-il que je vous parle, enfin, ſans nuls détours ?
Je vous trouve plaiſant de me mettre au concours !
Et de faire dépendre, arbitre téméraire,
Et mon cœur, & ma main d'un ſuccès littéraire !
D'où me vient tout-à-coup cet excès de malheur ?
Semblable à ces bijoux d'incertaine valeur,
Dont, habile à maſquer la richeſſe vieillie,
Un brocanteur adroit fait une loterie,
Suis-je une montre d'or, une boëte de prix ?
Ne ſuis-je née enfin que pour les beaux eſprits ?
Malgré moi vous voulez m'élever au Parnaſſe !
En avez-vous le droit ? Répondez-moi de grace.
Vous êtes, il eſt vrai, mon oncle & mon tuteur.
Juſques à ce moment généreux protecteur,
Vous m'avez, par vos ſoins, rendu le ſort proſpere ;
Je ne l'ignore point. Mais êtes-vous mon pere,
Pour me faire une loi du plus bizarre vœu ;
Et pour donner ma main ſans avoir mon aveu ? ...
Je me vais expliquer d'une façon très-claire :
Un mari bel eſprit ne peut que me déplaire.
Recherchez, accueillez les Savans, les Auteurs,
Je ne vois plus en eux que mes perſécuteurs.

Poëtes, Érudits, Membres d'Académie,
Vous êtes à mes yeux une engeance ennemie,
Que j'abhorre à jamais, qu'à jamais je dois fuir.
Que je maudirai même à mon dernier ſoupir,
Et ſi quelqu'un ici peut partager ma peine,
Que par grace au couvent ſur l'heure il me ramene.

MUSOMAN.

Quel reproche, bon Dieu! Ma niece, en vérité
Tu connaîtras bientôt qu'il eſt peu mérité.
Viens donc.

CÉLIE.

Je n'irai point.

MUSOMAN.

Tu ſuſpectes mon zèle!

DAMON, *à Célie, lui faiſant des ſignes qui la raſſurent.*

Allez-y ſans rien craindre, allez, Mademoiſelle.
Croyez qu'en ces inſtans l'amour veille ſur nous.
Je n'en puis dire plus.

CÉLIE, *ſe raſſurant.*

Mon oncle, ſavez-vous
Qu'en de certains momens je ſuis fort ſinguliere?

MUSOMAN.

Ton humeur, je l'avoue, eſt très-irréguliere.
Mais....

CÉLIE.

Oh! mais je vous aime; & mes plus grands plaiſirs
Sont toujours de ſouſcrire à vos moindres deſirs.
Donnez-moi donc la main.

BOUFFLAC.

La charmante compagne !
Qu'elle va bien meubler mon château de Bretagne !

SCENE VIII.

MUSOMAN, DAMON, BOUFFLAC.

DAMON, *à Boufflac.*

MONSIEUR, un petit mot.

à Muſoman.

Je vais ſuivre vos pas.

BOUFFLAC.

Qu'eſt-ce donc, s'il vous plaît ?

DAMON.

Vous ne l'ignorez-pas !
Aux Poëtes tantôt vous avez fait outrage.

BOUFFLAC.

Comment donc ?

DAMON.

En doutant qu'ils euſſent du courage.
Peuvent-ils ſe flatter qu'un brave comme vous
Leur en rendra raiſon ?

BOUFFLAC.

Me battre avec des fous !
Y penſez-vous, Monſieur ? Je le ſerais moi-même.
Qu'eſt-ce que faire un vers, ou plutôt, un Poëme ?

DAMON.

Voulez-vous à cet art auſſi vous appliquer ?

BOUFFLAC.

Je voudrais le ſavoir ; daignez me l'expliquer.

DAMON.

Soumettre ſa penſée aux loix de la meſure.
Être fidele au rithme, au goût, à la nature ;
Et toujours accorder la rime & la raiſon ;
Voilà l'art du Poëte.

BOUFFLAC.

Eſt-ce là tout ?

DAMON.

Oui.

BOUFFLAC.

Bon !
Et ſi la rime eſt lente à paraître ?

DAMON.

L'attendre,
Eſt le meilleur parti qu'alors on puiſſe prendre.

BOUFFLAC.

Et ſi d'un mois ou deux elle n'arrive pas ?

DAMON.

On la cherche, on l'épie, & l'on guette ſes pas.

BOUFFLAC.

Eh quoi ! chercher un mot pendant une journée !
L'attendre un mois entier, & peut-être une année,
Vous ſemble un métier ſage ? Hélas ! que je vous plains !

Du ſable de la mer allez compter les grains,
Vous perdrez moins de tems. Quand vous faites un Drame
Ou tel autre morceau, vous croyez dans votre ame
Avoir plus de génie & plus d'eſprit que moi;
Détrompez-vous. Servir ſa patrie & ſon Roi;
Se faire des amis puiſſans, & dont le zèle
Nous ſoulage au milieu d'une peine réelle;
S'avancer dans le monde, y ramaſſer du bien;
Voilà le vrai génie, il fut toujours le mien.
Et vous & Muſoman, & mille autres encore,
Vous devriez, Monſieur, prendre de l'ellébore.

DAMON, *mettant l'épée à la main.*

C'en eſt trop. Vous mettez le comble à vos affronts;
Et je vais vous prouver.....

BOUFFLAC, *mettant auſſi l'épée à la main.*

J'y conſens; nous verrons.....
Mais, Ciel! qu'allais-je faire? *il remet ſon épée.*

DAMON.

Eh bien!

BOUFFLAC.

Peine inutile!
Contre moi maintenant fuſſiez-vous plus de mille,
Je ne bougerais point. Il faut, dans les combats
Que la tête conduiſe & le fer & le bras.
La vôtre eſt dérangée. Au plus fort de l'eſcrime.
Vous vous occuperiez à chercher une rime;
Et c'eſt par intérêt, par amitié pour vous,
Et même par devoir que je ſuſpends mes coups.
Je ne vous tûrai point, quoique vous puiſſiez dire.
Riez tout à votre aiſe.

DAMON, *riant.*

Eh ! puis-je ne pas rire?
Tenez, Monſieur Boufflac, ſoyons de bonne foi ;
Le plus fou de nous deux n'eſt ſûrement pas moi.
Mais faut-il vous montrer mon ame toute nue ?
Votre rare valeur m'était déja connue,
Et je n'aurais pas cru qu'en cette occaſion.....

BOUFFLAC,

Eh quoi ! vous attaquez ma réputation !
il déboutonne ſa veſte & montre ſes bleſſures.
Eh bien ! regardez-là. Quoiqu'elles ſoient muettes,
Ces bleſſures, Monſieur, me ſervent d'interprêtes ;
Et diſent aſſez haut quel je fus, quel je ſuis.
Vous paſſez à rimer & les jours & les nuits ;
Voyez des Médecins qui rendent l'harmonie
A vos ſens qu'a troublés cette étrange manie ;
Guériſſez-vous. Pour lors vous prêtant le collet,
Nous choiſirons l'épée ou bien le piſtolet
Le fuſil, s'il le faut. Et grace à mon courage,
De tirer le premier vous aurez l'avantage.
Vous n'êtes pourtant pas valeureux à moitié ;
J'ai pour vous de l'eſtime.

DAMON,

Et de vous j'ai pitié.

SCENE IX.

DAMON *ſeul.*

COMBIEN les préjugés, même au ſiecle où nous ſommes
Ont conſervé de droit ſur le commun des hommes !
Boufflac a des vertus dignes de nos aïeux,
Et je ſuis inſenſé, vil peut-être à ſes yeux !
Dans un monde ignorant voilà comme on nous traite.
Vous, qui faites l'honneur de mon humble retraite,
O Muſes, que pour vous je ſens plus de reſpect !
Mon cœur d'un ſaint plaiſir treſſaille à votre aſpect.
Régnez toujours ſur moi, troupe docte & charmante.
Je vous dois quelque gloire, & ſur-tout une amante.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

Le Théâtre repréſente la Salle d'Aſſemblée de l'Académie Françaiſe. On y voit les portraits des Académiciens célébres.

SCENE PREMIERE.

MUSOMAN, BOUFFLAC, CÉLIE.

MUSOMAN.

Nous voici donc enfin dans le temple des arts !
Temple, que je préfere au palais des Céſars !
Temple, où la vérité, la raiſon, la ſageſſe
S'exprimant par la voix des Nymphes du Permeſſe,
Subjuguent les eſprits & captivent les cœurs.
Oh ! que j'aime, ſur-tout, dans ces lieux enchanteurs,
A voir, à contempler les diverſes images
De ces Auteurs fameux, dignes de nos hommages !

BOUFFLAC.

Qu'entends-je ! des auteurs dans le palais des Rois !
Quel ſacrilege, ô Ciel ! & qu'eſt-ce que je vois ?
Je voudrais bien ſavoir les noms de ces viſages.

MUSOMAN.

Les grands Rois en tout tems ont honoré les ſages.
Voyez ici d'abord le grave Deſpréaux,

Dont la raiſon toujours a guidé les pinceaux.
Quinaut avec bonté de loin le conſidere,
Comme pour adoucir ſon humeur trop ſévere.
Cotin ſemble pâlir à ce terrible aſpect.
Inclinez-vous : voici le moment du reſpect.
Celui que vous voyez eſt l'aîné des Corneilles
Que balance Racine en ſes ſublimes veilles.
Regardez & tremblez : c'eſt le noir Crébillon.
Et celui que je baiſe, eſt le doux Fénelon.
Quoi ! le bon la Fontaine au temple de Mémoire !
Écoutez : de Joconde il vous conte l'hiſtoire.
Admirez cet œil d'aigle ; il vous peint Boſſuet.
Saluez, en paſſant, le facile Greſſet.
Cherchez-vous Monteſquieu ? Le voilà ce grand homme,
Légiſlateur du monde, & le peintre de Rome.
Celui de la Nature eſt offert à vos yeux :
C'eſt Buffon. Approchez, pour le contempler mieux.
Deux pas encor. Venez au fond du ſanctuaire ;
Et tombez à genoux devant le grand Voltaire.
Son génie eſt par-tout répandu dans ce lieu ;
A genoux avec moi, du temple c'eſt le Dieu.

Il ſe met à genoux devant le portrait de Voltaire, & y reſte un inſtant dans l'attitude de l'enthouſiaſme.

CÉLIE, *montrant à Boufflac un portrait particulier.*

Vous n'avez pas tout vu. Cet enfant de Minerve,
Aux traits nobles & fins, & dont l'œil nous obſerve,
Eſt-il connu de vous ?

BOUFFLAC.

Non. Mais j'aime ſes traits.
Seroit-ce un Connétable ? Un Maire du Palais ?
Un Maréchal de France ?

CÉLIE.

Hélas ! non. C'eſt Moliere.

BOUFFLAC.

Quoi ! Moliere tout court ! dans le Nobiliaire
Je n'ai point vu ce nom ; & je ſuis irrité.....

CÉLIE.

Il aurait fort aimé votre ſociété.
Il l'aurait recherchée ; & fait, d'après nature,
De Monſieur de Boufflac la plus belle peinture.

BOUFFLAC.

Il m'aurait peint ?

CÉLIE.

Sans doute ; & même reſſemblant.
Reſſemblant ! qu'ai-je dit ? Il vous eût fait parlant.
Dans ſon ouvrage, enfin, puiſqu'il faut tout vous dire,
Vous n'auriez pu vous voir ſans éclater de rire.

BOUFFLAC.

Je mépriſai toujours les peintres, les rimeurs.
Il peignait, ce Moliere ?

CÉLIE.

Oui. Mais c'était les mœurs.

MUSOMAN, *qui s'eſt relevé & qui a entendu les derniers vers.*

Fort bien. Avec plaiſir je vois que la petite
A ma ſavante école & s'inſtruit, & profite.
Mais Damon ne vient point. Aurait-il oublié ?....
De ſe rendre en ces lieux tantôt je l'ai prié.
Il nous eſt néceſſaire. Allons, ma chere niece,
Allons lui rappeller à l'inſtant ſa promeſſe.

à Boufflac.

Vous nous excuſerez de vous quitter ainſi,
Nous ne tarderons pas à revenir ici.
Vous êtes au milieu des talens, du génie ;
C'eſt vous laiſſer, Monſieur, en bonne compagnie.

SCENE II.

BOUFFLAC *ſeul.*

QUE de grâces elle a ! quel aimable caquet !
Plus je la conſidere, & plus elle me plaît.
Oh ! ſi je puis, enfin, l'attirer dans ma barque !
Quel ſera le mortel, ou plutôt, le Monarque
Qui ne m'envira point le bonheur de l'avoir ?
Si, pourtant, Licophron trompait ce doux eſpoir,
Qu'il tremble ! ſur mon bord je vous le fais conduire,
Et piés & poings liés.... Mais que vient-il me dire ?

SCENE III.

LICOPHRON, BOUFFLAC.

LICOPHRON.

TOUT, aujourd'hui, pour nous ſemble ſe réunir,
A l'inſtant, Monſeigneur, je viens d'entretenir
Quelques Membres épars du ſénat littéraire,
Et puiſqu'en ce moment il faut ne vous rien taire,
C'eſt moi, n'en doutez point, moi qu'on a couronné.

BOUFFLAC.

Sans doute ils te l'ont dit ?

LICOPHRON.

Non, je l'ai deviné
Aux éloges divers qu'ils ont fait des ouvrages
Qui viennent d'obtenir leurs glorieux ſuffrages.
Ces éloges divers, ſoyons de bonne foi,
Ne peuvent regarder que mes écrits & moi ;
Et tout ce qu'ils m'ont dit confirme mon augure.
Sachez qu'en Rhétorique il eſt une figure
Par qui ſortent les morts de leur noire priſon.
De la Proſopopée on lui donna le nom.
Mon diſcours en offre une, où dans un ſtyle ſombre
D'un citoyen Romain j'évoque la grande ombre.
Ce morceau remarquable, & fait pour les frapper,
Aux Juges du concours ne pouvait échapper.
Auſſi tous ont parlé d'une Proſopopée
D'un effet admirable ; & qui de l'Épopée
Semble par ſon audace atteindre la hauteur.
Quel autre que moi-même en peut-être l'Auteur ?

BOUFFLAC.

Ainſi par les efforts de ta docte entremiſe
J'obtiendrai la fillette ?

LICOPHRON.

Elle eſt déja conquiſe ;
N'en doutez nullement.

BOUFFLAC.

Oh ! que, pour te payer,
Mon cœur reconnaiſſant te garde un beau loyer !

Dès ce ſoir, avant tout, j'épouſe cette belle ;
Et demain ſur les mers je t'emmene avec elle.
Vois combien de lauriers nous allons y cueillir !
Je ſens déja mon cœur de joie en treſſaillir.
Un navire ennemi nous lance avec furie
Tous les carreaux brûlans de ſon artillerie.
Sur l'affut d'un canon tu t'aſſieds près de moi,
Et nous les recevons ſans trouble & ſans effroi.
Ils abattent nos mâts, coupent notre cordage,
Je jette les grappins, & vole à l'abordage.
D'un pied léger & prompt j'entre dans le vaiſſeau ;
Tu partages ma gloire & mon danger nouveau.
Matelots & Soldats, ſous nos coups tout ſuccombe.
L'un ſur l'autre à l'envi ſe précipite & tombe.
Le navire bientôt les ſuit au fond des mers.
Et de butin chargés, & de palmes couverts,
Nous rentrons dans le port, fiers de notre conquête.
N'eſt-tu pas ſatisfait du ſort que je t'apprête ?

LICOPHRON.

Oh ! je le ſerais plus d'avoir les cent louis
Que tantôt Monſeigneur pour loyer m'a promis.
Avide ſeulement du renom littéraire,
Je n'enviai jamais la gloire militaire.
Sagement gouvernée, & ſoumiſe à ſon Roi,
La France a peu beſoin d'un ſoldat tel que moi.
Il eſt tant de guerriers vengeurs de ſa querelle !

BOUFFLAC.

Ainſi donc, peu jaloux de combattre pour elle,
Tu préferes, plongé dans un lâche repos,
Une vie inutile à la mort des héros ;
Et des chardons impurs à des lauriers durables !

Eh bien ! il faut complaire à tes goûts mépriſables.
Il lui donne de l'argent.
Tiens. De ce vil métal, objet de ton deſir
Raſſaſie, & tes yeux & ton ame à loiſir ;
Et nourris-toi d'opprobre au ſein de l'indolence.

SCENE IV.

MUSOMAN, CÉLIE, DAMON, LICOPHRON, BOUFFLAC.

MUSOMAN.

PROFANES, rangez-vous ; & qu'un profond ſilence
Regne dans ce ſéjour. Par les Peres conſcrits
Vous allez, à l'inſtant, voir décerner les prix.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, LE SECRÉTAIRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, PLUSIEURS ACADÉMICIENS, PLUSIEURS SPECTATEURS, *Suite.*

Les Académiciens s'aſſéient, ainſi que le Secrétaire.

LE SECRETAIRE.

DEPUIS long-tems, Meſſieurs, ſur les bords du Permeſſe
Les talens ſommeillaient plongés dans la moleſſe ;

Ou ſe livraient en foule à de honteux écarts.
L'Académie en vain montrait à leurs regards
Du palais des neuf Sœurs les doctes avenues.
Cette divinité, dont le front touche aux nues,
La gloire, vainement leur ouvrant le chemin,
Devant eux s'avançait des palmes à la main.
Rien ne pouvait guérir leur bizarre vertige.
Rien ne les corrigeait. O miracle ! ô prodige !
Le vainqueur inconnu de ce double concours
D'Auguſte & de Louis ramene les beaux jours.
Éloquent dans ſa proſe, & dans ſes vers ſublime,
Du Pinde tout-à-coup il a franchi la cime ;
Et remporté deux prix ſi ſouvent partagés.
Mais d'où vient, lorſqu'ici nous ſommes tous rangés,
Prêts à lui départir ſa double récompenſe,
Dérobe-t-il ſon nom à notre connaiſſance ?
Combattant pour nos prix, il les voit ſans dédain.
Qu'il vienne donc ici les recevoir ſoudain.
Qu'il ſe montre à l'inſtant ; qu'il parle ; qu'il ſe nomme.
Ces lauriers ſuſpendus attendent le grand homme.

BOUFFLAC.

De le chercher, Monſieur, épargnez-vous le ſoin.
Il eſt tout près de vous, quand vous le croyez loin.
C'eſt moi.

LE SECRÉTAIRE.

Nous l'ignorons, & crainte de ſurpriſe,
Dites-nous, s'il vous plaît, le nom & la deviſe
Des Écrits couronnés.

BOUFFLAC.

Oh ! rien n'eſt plus aiſé.

MUSOMAN *à part.*

Qu'entends-je ! ſur les prix m'auroit-on abuſé ?

BOUFFLAC.

Le titre du Poëme eſt la Cacomonade.

LICOPHRON *bas à Boufflac.*

Vous vous êtes trompé. C'eſt la Childebranade.

LE SECRÉTAIRE.

Nous n'avons point reçu d'ouvrage de ce nom.

BOUFFLAC.

Oh ! parbleu, je le crois ; & vous avez raiſon.
C'eſt la Childebranade. Où donc était ma tête ?
Je me crois Bel-Eſprit, & ne ſuis qu'une bête.
J'ai choiſi pour héros le fameux Childebrand.

MUSOMAN *à part.*

O le plaiſant projet d'un Poëte ignorant ! *

LE SECRÉTAIRE.

Cette Childebranade eſt un mauvais Poëme ;
Un Poëme exécrable, & qu'avec raiſon même
Les Quarante indignés ont tous mis au rebut.

MUSOMAN *à part avec ironie.*

Quel dommage !

BOUFFLAC *à Licophron.*

Impoſteur ! ſi jamais il en fut.
Voilà donc les effets de ta Proſopopée ?
Je devrais à l'inſtant, du fer de cette épée....

* Ce vers eſt de Boileau.

LICOPHRON.

LICOPHRON *à Boufflac.*

Sur les vers, entre nous, j'étais un peu rouillé.
Mais en proſe à coup sûr j'aurai mieux travaillé.
Et mon diſcours.....

BOUFFLAC.

Tais-toi. Je veux pour ton ſalaire,
Te donner de l'emploi d'abord ſur ma galère.
Il veut s'échapper, Boufflac le ſaiſit au collet.
Ne crois pas m'échapper : ton ſupplice eſt tout prêt.

MUSOMAN.

Monſieur le Secrétaire, écoutez, s'il vous plaît:
Le Poëme vainqueur eſt en vers héxamètres.
Son titre eſt : l'*Union des Armes & des Lettres.*
Sa deviſe eſt ce vers ſi vrai, ſi plein de ſens :
La premiere nobleſſe eſt celle des talens.
L'Éloge de Titus, des bons Rois le modele,
M'a fait cueillir encore une palme plus belle.
Sa deviſe, Meſſieurs, eſt *Utile dulci.*
Eſt-ce aſſez, pour montrer qu'en tout j'ai réuſſi ?
Et faut-il que j'en donne une preuve plus claire ?

Il tire les manuſcrits de ſa poche.

Ces manuſcrits....

LE SECRÉTAIRE.

Non, non, il n'eſt pas néceſſaire ;
Vos deviſes, Monſieur, nous l'ont aſſez prouvé.
Enfin, grâces au Ciel, le vainqueur eſt trouvé.
Tout nous dit que c'eſt vous, que c'eſt vous ſeul qui l'êtes ;
Venez donc recevoir le prix de vos conquêtes.

Le Secrétaire lui met deux couronnes ſur la tête.

MUSOMAN.

Que ne vous dois-je point pour ce double laurier ;
O grands hommes ! ſans lui je mourrais tout entier.
Rien ne manque à mes vœux ; mon bonheur eſt extrême.
Et faire des heureux ; quand je le ſuis moi-même,
Tels ſont tous mes deſirs & tel eſt mon devoir.
Jeune-homme vertueux, venez donc recevoir
La main du ſeul objet qui régne ſur votre ame,
Et que Célie, enfin, devienne votre femme.

Il prend les mains de Célie & de Damon pour les unir. Boufflac furieux s'avance & les ſépare. Licophron, pendant cet intervalle, s'enfuit à toutes jambes.

BOUFFLAC.

Arrêtez. Eſt-ce ainſi que l'on garde ſa foi ?
Et veut-on ſe jouer, & du Ciel, & de moi ?

MUSOMAN *à Boufflac.*

Que faites-vous, Monſieur ? quel démon vous poſſede ?

DAMON *tirant Célie de ſon côté.*

On m'ôtera le jour avant que je la cede.

BOUFFLAC.

à Damon. *à Muſoman.*

Jeune-homme, calmez-vous. Et vous qui m'enlevez
Un bien qu'à ma valeur peut-être vous devez ;
Répondez. La Beauté, qui dans ces lieux m'arrête,
Du concurrent vainqueur dut être la conquête.

montrant Damon.

Il n'a point eu les prix, pourquoi la lui donner ?
C'eſt vous qu'à nos regards on vient de couronner.

MUSOMAN.

A ce titre, Monſieur, n'en ſuis-je pas le maître ?

BOUFFLAC.

Non, vous ne l'êtes pas ; vous ne pouvez plus l'être.
Vous perdez tous vos droits, l'ayant miſe au concours ;
Et vous cherchez ici d'inutiles détours.
Si vous l'épouſiez, vous, je n'aurais rien à dire.
Mais donner à Damon ce tréſor où j'aſpire ;
Me l'enlever à moi qui l'ai mieux mérité ;
C'eſt une trahiſon ; c'eſt une lâcheté,
Dont je n'aurais point cru que vous fuſſiez capable
Et que trop tôt peut-être expira le coupable.

MUSOMAN.

à part.

Je ſens qu'il a raiſon. Je vais tout dévoiler.

haut.

Pour la premiere fois vous venez de parler
Comme un homme d'eſprit, & même comme un ſage.
Eh bien ! ſi le mortel, qui vous fait tant d'ombrage,
Si Damon de ce jour était l'heureux vainqueur,
Lui pourriez-vous laiſſer l'objet de votre ardeur ?

BOUFFLAC.

Sans doute. En un tel cas obéir eſt mon rôle.
Et je ne ſais point moi violer ma parole.

MUSOMAN.

Célie eſt donc à lui ; perdez un vain eſpoir.

BOUFFLAC.

Qu'entends-je ! ſe peut-il ? Ciel ! faites-moi ſavoir....

MUSOMAN.

Vous ne connaiſſez pas l'éclat qui l'environne.
Voyez-vous ſur mon front cette double couronne ?
C'eſt à lui qu'elle eſt due. Oui j'uſurpois ſon bien.
Damon eſt le vainqueur ; mon triomphe eſt le ſien.
Je m'étais introduit dans la ruche vermeille,
Et ſemblable au frêlon, j'en écartais l'abeille.

BOUFFLAC.

Damon eſt le vainqueur !

MUSOMAN.

Ecoutez un moment ;
Ecoutez, je vous prie, & vous ſaurez comment.
A la voix d'Apollon, ou plutôt des Quarante,
Dont l'auguſte Aſſemblée ici le repréſente,
Damon, ainſi que moi, ſur le Pinde accouru,
Avait pour les deux prix en ſecret concouru.
Après le jugement, (ſacrifice héroïque,
Tel que n'en offrit point Rome, ou la Grece antique !)
Voyant que ma défaite affligeait mes eſprits,
Et me voyant ſur-tout, envieux des deux prix ;
Le généreux Damon, à ma ſimple requête,
Me céde tout l'honneur de ſa double conquête.
Ces nobles manuſcrits, témoins victorieux,
Que je vais à l'inſtant déployer à vos yeux,
Examinez-les bien. Se peut-il que l'on nie
Qu'ils portent tous les deux le ſceau de ſon génie ?
Je le répete donc : Damon eſt le vainqueur.
Croyez que cet aveu coûte cher à mon cœur.
On peut facilement en juger par mes larmes.
Mais de la Gloire envain j'idolâtre les charmes ;
Il faut, quand l'honneur parle, obéir à ſa voix.

La Gloire a ſes plaiſirs, & l'Honneur a ſes loix.
Quelques petits Meſſieurs, dont la triſte manie
Eſt de ne jamais croire aux vertus, au génie;
Et dont l'eſprit railleur du Sage eſt déteſté,
Inſulteront peut-être à ma ſimplicité.
Peut-être ma candeur leur paraîtra riſible.
De leur langue déja part le trait inviſible.
J'ai rempli mon devoir, qu'aurais-je à redouter?
Je mépriſe les coups qu'ils voudraient me porter.
La vertu ſur l'eſprit a de grands avantages;
Et de bons procédés valent de beaux ouvrages.
Approche-toi, Damon; viens, je veux en ces lieux
Te rendre tes lauriers à la face des Cieux.
Viens: il faut que du Paon digne de notre hommage,
Le Geai ceſſe à la fin d'uſurper le plumage.
Jaloux de voir mon nom en tous lieux publié,
Un moment avec toi je me ſuis oublié.
Mais au fond de ce cœur, qu'envain le diable tente,
L'erreur eſt paſſagere & la vertu conſtante.

Il ôte les deux couronnes de deſſus ſa tête, & les met ſur celle de Damon.

DAMON.

Je les reçois, Monſieur, puiſque vous l'ordonnez.
Ces palmes, ces lauriers, dont vous me couronnez,
Peuvent flatter mon cœur, amoureux de la gloire.
Mais vous n'ignorez pas qu'à ma double victoire
Un prix encor plus cher fut par vous attaché.

MUSOMAN.

Rien n'eſt plus juſte. Viens: terminons le marché.
à Boufflac.
Monſieur, pour cette fois, l'approuvera?

BOUFFLAC.

Sans doute.
Je dois y conſentir, malgré ce qu'il m'en coûte.

DAMON.

O ſuprême bonheur que je n'attendais pas!
Muſes, à qui je dois cet objet plein d'appas,
Ne vous étonnez point qu'à tout je le préfere.
C'eſt le plus beau préſent que vous puſſiez me faire.
Que dis-je? c'eſt le ſeul dont mon cœur ſoit flatté.
Et je dois dépoſer aux piés de la Beauté
Ces couronnes.....

CÉLIE.

Donnez; & qu'à mes bras j'enlace
Ces chiffres glorieux des Nymphes du Parnaſſe.
Je ne ſaurais avoir des bracelets plus beaux
Pour mon préſent de noce.

Elle paſſe une couronne dans chaque bras, en forme de bracelet.

MUSOMAN.

Il eſt des plus nouveaux
Et n'en eſt pas moins rare.

LE SECRÉTAIRE *à Damon.*

Eſprit ſublime & ſage,
Connaiſſez tous vos droits nés d'un nouvel uſage.
Sitôt qu'un jeune Athlete, ami des grands travaux,
A dans pluſieurs combats ſubjugué ſes rivaux,
D'Athlete il devient Juge. A nous il ſe préſente,
Et nous le recevons au nombre des Quarante.
C'eſt vous prédire aſſez quel deſtin vous attend.

Un fauteuil parmi nous eſt vuide en cet inſtant ;
Vous l'offrir eſt le vœu de l'Aſſemblé illuſtre.

DAMON.

Et quoi ! Monſieur, à peine à mon cinquieme luſtre...

LE SECRÉTAIRE.

Quand on a des talens autant que des vertus,
La jeuneſſe à nos yeux eſt un titre de plus.

MUSOMAN *à Boufflac.*

Vous le voyez, Monſieur, deux prix d'Académie,
Et deux prix en un jour ; une Épouſe jolie ;
Et pour comble d'honneur, le fauteuil immortel.
Mais que dis-je ? un fauteuil ? c'eſt un trône, un autel
Que l'on offre à Damon pour prix de ſes ouvrages.
Oſerez-vous encore, après ces avantages,
Dédaigner, mépriſer les travaux de l'eſprit ?
Eux ſeuls ne meurent point ; tout le reſte périt.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

L'ÉCOLE DES RICHES,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN PROSE.

C'eſt peu d'être équitable, il faut rendre ſervice:
Le Juſte eſt bienfaiſant.

Voltaire.

PERSONNAGES.

LE DUC D'OZILLI.

LA DUCHESSE, ſa mere.

LA MARQUISE D'ORMENE.

LE CHEVALIER, ami du Duc.

LE COMTE.

MADAME D'ANTELMI, Veuve.

VIRGULA, Inſtituteur, ſous le nom de BIAS.

FRONTIN, Valet du Chevalier, ſous le nom de CHALCONDAS.

DU BOIS, Valet-de-chambre du Duc.

LE COUREUR du Duc.

UN LAQUAIS.

La Scène eſt à Paris, chez le Duc.

L'ÉCOLE DES RICHES,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente un Sallon de Compagnie. Au milieu on voit une table de jeu, autour de laquelle ſont la Ducheſſe & le Comte. Le Duc & le Chevalier ſont à une autre table, à l'un des côtés du Théâtre.

LA DUCHESSE, LE DUC, LE CHEVALIER, LE COMTE.

LE DUC, *étalant ſes cartes.*

Roi, dame, valet, dix, neuf, & huit de cœur, cela eſt-il bon ?

LE CHEVALIER.

Sans doute. Que pourrais-je vous oppoſer ? Je n'ai rien.... Attendez.... trois valets ?

LE DUC.

Ne valent pas. J'ai quatorze d'as.

LE CHEVALIER.

Fort bien. Je rends les armes. Il eſt impoſſible de jouer avec vous.

LE DUC, *ſe levant avec humeur.*

Toujours gagner ! Rien n'eſt plus triſte.

LE CHEVALIER, *ſe levant avec gaité.*

Toujours perdre ! Rien n'eſt plus plaiſant.

LE DUC.

Les as ne m'ont pas quitté de la partie.

LE CHEVALIER.

J'ai été fait quatre fois pic, repic, & capot.

LE DUC.

Quelle rage avez vous donc de me laiſſer gagner toutes les fois que je joue avec vous ?

LE CHEVALIER.

Quel eſt votre ſecret, pour me faire toujours perdre ?

LE DUC.

Eſt-ce que vous le faites exprès ?

LE CHEVALIER.

Non, vraiment ; je joue le mieux qu'il m'eſt poſſible.

LE DUC.

Vous avez sûrement des distractions.

LE CHEVALIER.

Au contraire, c'est vous qui en avez souvent.

LE DUC.

Je ne cherche qu'à me défendre.

LE CHEVALIER.

Et moi je vous attaque toujours en vain. C'est quatre-vingt louis que je viens de perdre; les voilà.

LE DUC.

Gardez votre argent; je vous donnerai votre revanche.

LE CHEVALIER.

Pour la revanche, je l'accepte; mais prenez toujours vos quatre-vingt louis. Les dettes du jeu doivent être payées sur le champ. Quatre fois pic, repic, & capot, rien n'est plus singulier; j'en ris de bon cœur.

LE DUC, *ramassant les quatre-vingt louis.*

Toujours les as? j'enrage.

LA DUCHESSE, *quittant la table du jeu.*

J'ai joué bien malheureusement.

LE COMTE.

Cela est vrai, Madame la Duchesse.

LA DUCHESSE.

Nous restez-vous, Monsieur le Comte?

LE COMTE.

Non, Madame; je ne puis pas avoir cet honneur. Je suis

engagé chez la Maréchale d'Arrange. Mais on s'y couche de bonne heure, & je reviendrai prendre le Duc, pour aller au bal.

SCENE II.

LE DUC, LA DUCHESSE, LE CHEVALIER.

LA DUCHESSE.

Eh bien! mon fils, qu'avez-vous fait à votre partie?

LE DUC, *triſtement.*

Faut-il le demander? J'ai gagné. Et vous ma mere!

LA DUCHESSE.

J'ai perdu l'impoſſible.

LE DUC.

Je ne ſuis pas ſi heureux. J'ai une lettre preſſée à écrire. Je ne ſouperai point. Pardon, Madame, ſi je vous quitte. *Il fait quelques pas & revient.* Chevalier, ces deux hommes, dont vous m'avez parlé, viendront-ils bientôt?

LE CHEVALIER.

Ce ſoir même ils ſeront ici.

LE DUC.

Ah! tant mieux. J'ai un peu de noir dans l'eſprit; ils pourront l'éclaircir. Je reviendrai, quand j'aurai fait ma lettre.

SCENE III.

LA DUCHESSE, LE CHEVALIER.

LA DUCHESSE.

Qu'a-t-il donc ? Je le trouve plus triſte qu'à l'ordinaire.

LE CHEVALIER.

Cela n'eſt pas étonnant. Nous venons de jouer, il m'a gagné ; & c'eſt pour la vingtieme fois, au moins.

LA DUCHESSE.

Je ne vois pas ce qu'il y a de ſi affligeant à gagner au jeu.

LE CHEVALIER.

Il a bien d'autres ſujets de chagrin. Il eſt déſeſpéré d'être riche. Furieux de ce que tout lui réuſſit, il croit n'être aimé que pour ſes biens, n'être eſtimé que pour ſa naiſſance.

LA DUCHESSE.

Cette folie, ſi c'en eſt une, n'eſt pas ſans quelque fondement ; mais elle n'eſt pas moins dangereuſe. J'eſpérais qu'elle diminuerait avec les tems, & je vois que le mal empire. Avez-vous ſongé au projet que nous avons formé de le guérir ? Vous en êtes-vous occupé un peu ſérieuſement ? Ces deux hommes qui doivent.....

LE CHEVALIER.

Ils vont venir, Madame ; toutes mes batteries ſont prêtes, & j'eſpere que nous emporterons la place. J'ai parlé ce matin au Précepteur de mon jeune frere ; je lui ai dicté à peu près tout ce qu'il doit dire ; il m'obéira ponctuellement. C'eſt un vieux pédant tout hériſſé de grec & de latin, qui

a lu & même commenté les anciens Philoſophes. Soyez tranquille, Madame ; il jouera ſon rôle à merveille.

LA DUCHESSE.

Et l'autre ?

LE CHEVALIER.

L'autre, Madame, eſt mon valet de chambre.

LA DUCHESSE.

Mais cet homme aura-t-il aſſez d'eſprit, pour.....

LE CHEVALIER.

De l'eſprit, Madame ! c'eſt un Ciceron. Il eſt ſi ſavant que j'en ai fait mon Bibliothécaire. Il m'achette les brochures nouvelles, & me les explique quand je ne les entends pas ; il a de l'ouvrage. Je ſais d'ailleurs qu'il a griffonné ſur les propriétés un traité aſſez ſingulier ; où il prétend que les biens, de quelque nature qu'ils ſoient, n'appartiennent de droit qu'à la force, ou à l'adreſſe ; qu'il faut débarraſſer les riches du ſuperflu, quand on manque du néceſſaire ; qu'on avait eu raiſon de permettre le vol à Lacédémone. Enfin, je ſuis perſuadé que ce drôle-là vous tuerait très-proprement ſon homme, s'il n'y avait pas des gibets & une maréchauſſée. Du reſte, c'eſt le meilleur ſujet du monde ; fidele comme l'or ; adroit comme un ſinge ; & ſage comme une fille.

LA DUCHESSE.

Mon fils ne le connaît pas, ſans doute ?

LE CHEVALIER.

Il eſt nouvellement à mon ſervice, & jamais le Duc ne l'a vu.

DU BOIS.

Madame eſt ſervie.

LE

LE CHEVALIER.

Du Bois, range ces tables. Je crois que bientôt il va venir ici du monde.

DU BOIS.

Oui, Monſieur.

SCENE IV.

DU BOIS *ſeul.*

QUE j'ai de plaiſir, quand il me parle! je l'aime preſque autant que mon maître. Il eſt ſi honnête, ſi enjoué!.... Mais qu'appercois-je ſous cette table? un louis d'or?... Je ne me trompe pas, c'en eſt un. A qui peut-il être? Eh parbleu! à moi. Qui m'empêche de le garder?.... Malheureux Du Bois, que dis-tu? Eh quoi! tu as toujours eu de la probité, & tu voudrais, pour une bagatelle.... Voici M. le Duc. C'eſt à lui que je dois le remettre. C'eſt lui qui l'aura laiſſé tomber.....

SCENE V.

LE DUC, *une lettre à la main*, DU BOIS.

DU BOIS.

MONSEIGNEUR!.... Il ne m'entend pas. Monſeigneur!

LE DUC.

Eh bien! qu'eſt-ce que c'eſt?

DU BOIS.

Voilà un louis d'or que j'ai trouvé par terre.

LE DUC.

à part.

Un louis d'or ! Toujours de l'or ! Ce maudit métal me *haut.*
pourſuit partout. Dans quel endroit l'avez-vous trouvé ?

DU BOIS.

Là, à la place que vous occupiez en jouant avec M. le Chevalier. Il était ſous votre fauteuil.

LE DUC.

Eh bien ! je vous le donne.

DU BOIS.

Monſeigneur, il eſt double.

LE DUC.

Il eſt double ! Vous pouviez vous diſpenſer de me l'apprendre. Tenez, en voilà un autre double auſſi pour récompenſer votre franchiſe. J'ai un peu affaire ; laiſſez-moi.

DU BOIS, *à part.*

Voilà ce que l'on gagne à être honnête avec les gens qui le ſont.

SCENE VI.

LE DUC *ſeul.*

RELISONS cette lettre avant que de l'envoyer. Qu'il m'en a coûté pour l'écrire ! hélas ! elle va peut-être affliger

la Marquiſe. Mais la raiſon & mon amour m'ont à la fois ordonné de l'écrire. *Il lit.* « Madame, vous avez joui d'un » rang honorable ; vous avez tenu un état brillant ; le ſort » vous a tout enlevé en vous privant de votre époux ; ou » plutôt, c'eſt ce dernier qui vous a plongée dans l'infor- » tune, & preſque dans la pauvreté. Son dérangement pen- » dant ſa vie vous a expoſée à mille dangers. Vous avez vu » vos terres d'abord miſes en décret, être bientôt vendues » au profit de ſes créanciers ; & à ſa mort il ne vous a laiſſé » qu'une dette immenſe, qu'il vous eſt impoſſible d'acquitter. » Ma mere vous a offert un aſyle dans cette maiſon ; vous » l'avez accepté. Je vous ai vue ; je vous ai aimée ; & le » plus cher de mes deſirs ſerait d'être uni à vous. Je crois » lire dans votre ame que le même deſir vous anime. Mais, » Madame, je ſuis auſſi riche que vous êtes peu fortunée. » Le ſort, l'injuſte ſort s'eſt plu à m'accabler de ces dons » que vous méritiez. Votre ame eſt délicate, généreuſe & » ſenſible ; cependant il me paraît bien difficile que mes » biens, mon rang, & mon crédit n'influent pas un peu ſur » les ſentimens que vous m'avez témoignés ; & pardonnez- » moi ſi j'oſe craindre que l'eſpoir de reſſaiſir les avantages » que vous avez perdus, ne me rende à vos yeux plus in- » téreſſant, peut-être, & plus aimable que je ne le ſuis en » effet. Notre ſituation reſpective a pu détruire cet équilibre » que je voudrais voir régner entre nos penchans. Je me » trompe peut-être ; c'eſt au tems ſeul à m'éclairer. Souffrez » donc que je differe un hymen que je deſire, un hymen » qui peut ſeul me rendre heureux ; & ne me ſachez point » mauvais gré d'un retard qui me coûte aſſez pour m'être » pardonné ».

Il cachette la lettre, & continue.

O Marquiſe ! qu'il faut vous aimer, & vous eſtimer ſur-

tout, pour vous écrire cette lettre! Et que je vous plaindrais ſi vous m'en faiſiez un crime! Car enfin, ſi vous n'étiez qu'une femme ordinaire, je ne vous l'aurais point écrite; il y aurait-là de quoi nous brouiller à jamais. Hola! quelqu'un. Qu'on porte cette lettre à la Marquiſe, allez.

SCENE VII.

DU BOIS, LE DUC.

DU BOIS.

Il y a là deux hommes avec des manteaux, qui demandent une audience à Monſeigneur.

LE DUC.

Qu'ils entrent. Ce ſont les Philoſophes, ſans doute, dont le Chevalier m'a parlé.

SCENE VIII.

VIRGULA *ſous le nom de* BIAS, FRONTIN *ſous le nom de* CHALCONDAS, LE DUC.

BIAS.

C'est M. le Chevalier, Monſeigneur, qui nous a dit que vous deſiriez de nous parler. Permettez-vous que ſous ſes auſpices nous vous préſentions nos très-humbles reſpects?

LE DUC.

Je ſuis charmé de vous voir, Meſſieurs. J'ai, d'ailleurs, à vous conſulter ſur des objets importans. Vous avez là des ſieges; point de façon, je vous prie; il n'en faut point avec les ſages.... *Ils s'aſſeient.*

Meſſieurs, on m'a parlé de vos lumieres, de vos connoiſſances profondes, & de votre haute ſageſſe. Vous avez, m'a-t-on dit, paſſé votre vie à étudier l'homme; vous avez ſondé les replis les plus cachés de ſon cœur. L'origine de ſes paſſions; la ſource de ſes vertus & de ſes vices; rien ne vous eſt inconnu; dites-moi: eſt-il vrai que ce ſoit un grand malheur d'être riche?

BIAS.

L'êtes-vous par hazard, Monſeigneur?

LE DUC.

Hélas! j'ai trois cent mille livres de rente, & j'occupe à la Cour une des premieres charges.

BIAS.

Eh quoi! Monſeigneur! Vous avez cent mille écus de rente, & vous oſez demander ſi vous êtes malheureux? Ah! ſi j'oſais!....

LE DUC.

Parlez-moi franchement, Meſſieurs; je ne reſſemble point à ces malades qui ne veulent jamais qu'on les entretienne de la mort. Me rappeller mes calamités, c'eſt m'apprendre à en ſoutenir le poids.

BIAS.

Ah! que c'eſt bien raiſonné! Il n'y a que les lâches qui fuient le danger; les braves l'affrontent, pour ſe familiariſer

avec lui. C'était l'opinion d'Anaxagoras, de Démonax, de Pithagoras. N'eſt-ce point auſſi la vôtre, M. Chalcondas?

CHALCONDAS.

Oui, M. Bias, c'eſt auſſi la mienne.

LE DUC.

Eh quoi, Monſieur! vous vous appellez Bias?

BIAS.

Oui, Monſeigneur, à vous ſervir.

LE DUC.

Etes-vous de la famille de ce fameux Bias, qui, interrogé pourquoi il n'emportait rien un jour où l'ennemi étant aux portes de la ville, chacun ſauvait ſes meubles les plus précieux, répondit ces mots ſublimes: *Je porte avec moi tous mes biens?*

BIAS.

Oui, Monſeigneur, je deſcends de lui par les femmes.

LE DUC.

Je vous en félicite bien ſincérement. Ah! c'était un grand homme que ce Bias, un grand Philoſophe. Mais revenons à notre propos. Vous me croyez donc bien malheureux, Meſſieurs!

CHALCONDAS.

Ah! grand Dieu! ſi vous l'êtes? Eſt-il pour l'homme une douceur plus grande que celle d'aimer & d'être aimé; que d'avoir un ami, une maîtreſſe dans le ſein deſquels il puiſſe répandre ſes penſées les plus ſecrettes, ſes plaiſirs les plus vifs, ſes peines les plus cuiſantes? Eh bien! Monſeigneur, ces bienfaits du Ciel, vous n'en jouiſſez pas, vous n'en pouvez point jouir. Cette douceur vous eſt interdite;

cette consolation vous est refusée; vous n'êtes point aimé!

LE DUC.

Comment! je ne suis point aimé! j'ai des amis, pourtant. Il est même une femme à qui je dois être cher.

CHALCONDAS.

Détrompez-vous. Ce sont vos biens qu'ils aiment; votre crédit, vos richesses. Vous n'avez point d'amis, & votre maîtresse vous trompe.

LE DUC.

à part.

Hélas! c'est bien ce que je crains. — Ah! Monsieur Chalcondas, quel doute cruel vous faites naître dans mon esprit!

CHALCONDAS.

Un doute! c'est une certitude. Vos amis, votre maîtresse ont-ils de la fortune?

LE DUC.

Hélas! ils sont plus heureux que moi. Une aisance honnête est le partage des uns; & celle que j'aime, & dont je crois être aimé, est presque dans l'infortune.

CHALCONDAS.

Prêtez-vous de l'argent à ces Messieurs?

LE DUC.

Souvent.

CHALCONDAS.

Leur donnez-vous à dîner?

LE DUC.

Presque tous les jours.

CHALCONDAS.

Et votre maîtresse compte-t-elle vous épouser?

LE DUC.

Je crois qu'elle le desire.

CHALCONDAS.

Eh bien ! fermez votre bourse ; renvoyez votre cuisinier ; feignez d'être devenu pauvre, & vous verrez s'il vous restera encore des amis ; & vous verrez si l'on voudra vous épouser encore. Cela est dur à dire, Monseigneur, plus dur, peut-être, à entendre ; mais cela n'est que trop vrai. Il est impossible qu'un homme très-riche soit aimé pour lui-même.

LE DUC, *à part.*

Il ne me dit rien que je n'aye déja pensé mille fois.

BIAS.

Vous êtes riche, Monseigneur, & vous mettez en question si vous êtes malheureux ! Et la goutte, & la bonne chere, & les Médecins, & les voleurs pour qui sont-ils à craindre, si ce n'est pour les riches ? Sont-ce les pauvres qui meurent d'indigestion ? Est-ce les pauvres qu'on vole ? Est-ce les pauvres qu'on assassine, qu'on empoisonne, pour en hériter ? Est-ce le pauvre, qu'au lit de la mort environne une foule de prétendans avides qui épient le dernier soupir du malade, pour se partager ses dépouilles ? Est-ce le pauvre, enfin, que le pauvre maudit dans ces momens de désespoir, où, nul ne venant à son secours, il est obligé, pour se nourrir, de mordre sur ses mains décharnées ? Ah ! Monseigneur, je frémis quand je songe aux dangers que vous courez à chaque heure du jour, à chaque minute. Si j'étais à votre place, je ne verrais pas venir chez moi un Médecin sans faire aussi-tôt mon testament ; je n'entendrais pas tirer un seul coup de fusil ou de pistolet, sans me croire mort ; je n'irais pas dans la rue une seule fois, même avec le meilleur carrosse, sans craindre à chaque instant de verser

& d'être mis en pieces ; quelqu'homme, enfin qui voulût m'embraſſer, je ne ſentirais point ſes bras autour de mon cou, ſans craindre qu'il ne voulût m'étrangler. Toutes ces idées-là, ſans doute, vous empêchent de dormir !

LE DUC.

Non, Monſieur. Mon ſommeil eſt doux, tranquille, & même profond.

BIAS.

Eh quoi ! vous dormez, & vous avez cent mille écus de rente ! Vous mangez peu ſans doute ; ou vous ne mangez qu'en tremblant ?

LE DUC.

Pendant que le Duc parle, Bias fait ſigne à Chalcondas de parler à ſon tour ; & il répond aux ſignes d'une maniere affirmative.

Non, Monſieur ; j'ai toujours bon appétit ; mon cuiſinier eſt excellent ; & je dévore ce qu'il apprête.

CHALCONDAS.

Ah ! tremblez, Monſeigneur, tremblez. Vous n'êtes pas à table une ſeule fois, que vous ne couriez le danger de la mort. Les périls vous environnent de toutes parts. Ces mets exquis, que vous mangez avec tant de ſécurité ; ces faiſans, ces perdrix que vous dévorez, une main perfide peut les avoir ſaupoudrés d'une pouſſiere mortelle. Tremblez au premier pâté qu'ouvrira votre main avide. C'eſt-là, peut-être, c'eſt dans ſes flancs énormes que l'envie a creuſé votre tombeau. Ah Dieu ! & vous avez des convives ! & ces imprudents ne craignent pas de ſubir votre deſtinée ! Pour moi, Monſeigneur, le Ciel me préſerve de dîner jamais chez vous ; je croirais y faire mon dernier repas.

BIAS.

En buvant le vin de Monſeigneur, je croirais avaler de la ciguë.

LE DUC.

Meſſieurs, vos craintes ſont un peu exagérées. Jamais à ma table il n'eſt arrivé d'accident funeſte. Mes valets ſont ſûrs, mon cuiſinier eſt honnête. Les mets qu'il prépare n'ont jamais donné que des indigeſtions légeres; & mes vins n'ont jamais fait d'autre mal que d'enivrer ceux qui en ont trop bu. Vous parlez de pâté! je les aime à la folie. J'en attends un de Strasbourg; c'eſt demain qu'il arrive; lequel de vous deux me fera l'honneur de venir en manger?

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Moi, Monſeigneur.

LE DUC.

Venez-y tous les deux.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Je n'y manquerai pas.

LE DUC.

Je vois, Meſſieurs, que la ſageſſe a parlé par votre bouche. Il eſt certains malheurs attachés à la richeſſe, que vous avez un peu outrés, il eſt vrai. Il ſemble que vous ayez créé des monſtres, pour avoir le plaiſir de les combattre. Mais qui ne croira point avec vous qu'il eſt impoſſible qu'un riche ſoit aimé pour lui-même? Oh! pour moi, j'en ſuis convaincu. Et la foule innombrable d'ingrats que j'ai faits, en eſt bien la preuve. O fortune! pourquoi m'as-tu accablé de tes dons? O richeſſes mépriſables! pourquoi le ſort vous a-t-il accumulées ſur moi? Sans vous j'aurais

moins d'amis, mais ils seraient plus vrais, plus fideles. Sans vous il serait un cœur, peut-être, sur lequel je pourrais compter; hélas! & je suis seul, & je ne tiens à rien dans la foule qui m'environne. Je ne vois autour de moi que des apparences fallacieuses d'amitié, d'amour, de générosité. Le ciel, en m'accordant tous les biens, m'a privé du seul qui puisse être cher à un cœur sensible. Ah! Messieurs, conseillez-moi; tirez-moi du gouffre où je suis plongé. Qu'est-ce qui fait le bonheur?..... Si c'était la pauvreté?.... Mais non; ce n'est point elle.....

CHALCONDAS.

Ce n'est point elle!.. Ah! l'on voit bien que vous n'en connaissez pas le prix. Jettez les yeux sur le simple Agriculteur, qui n'a pour se nourrir, que les légumes qu'il a semés dans le champ de son pere; est-il un mortel plus fortuné? Sa chaumiere n'étincelle point de l'éclat des lambris; il n'a point de vastes appartemens, point de meubles somptueux, point de nombreux domestiques; & cependant que lui manque-t-il? rien. Il n'a rien, & il a tout. Son ame est en paix, & son corps en santé; que lui faut-il davantage? Suivez cet homme à la fin de sa carriere: comme il n'a point possédé de richesses; ou plutôt, comme les richesses ne l'ont pas possédé, il quitte la vie sans regrets, & sa mort est le soir d'un beau jour.

BIAS.

M. Chalcondas, vous venez de parler comme un sage que vous êtes. On ne peut rien ajouter à vos raisonnemens. Cependant, permettez-moi de vous faire observer que ce n'est pas précisément la pauvreté qui nous rend heureux; mais la médiocrité; mais cette médiocrité si désirable, qu'Horace appellait *dorée*, parce qu'elle est aussi précieuse

que l'or. L'homme même que vous venez de citer, n'eſt pas abſolument pauvre; il eſt dans cet état charmant de médiocrité qui tient le milieu entre la pauvreté & la richeſſe. Et voilà d'où vient ſon bonheur. O médiocrité dorée! tu fus toujours mon partage; je n'ai que cent écus de rente; point de terres, point de valets, point de bijoux précieux; auſſi, Monſeigneur, je dors bien; je me porte bien; je ne crains rien; je ne deſire rien..... Vous avez là un bien beau diamant, Monſeigneur; permettez-vous que je le voie?

LE DUC.

Il n'eſt que trop beau. Il a coûté cent mille livres. O médiocrité dorée! que n'es-tu auſſi mon partage?

BIAS.

Vous en ſentez donc le prix de cette médiocrité ſi vantée par Horace?

LE DUC.

Ah, Monſieur! elle eſt l'objet de tous mes vœux. Mais comment faire pour y parvenir?

BIAS.

Rien n'eſt plus facile. Il faut vous débarraſſer de votre ſuperflu, & ne garder que le pur néceſſaire. Ce diamant, par exemple.....

LE DUC, *lui offrant la bague.*

Je vous entends, M. Bias; la voilà, je vous la donne.

BIAS, *tendant la main, & détournant la tête.*

Eh fi! fi! Monſeigneur. Je ne deſire rien; je n'ai beſoin de rien.

LE DUC.

Vous devez deſirer de m'obliger.

BIAS.

Oui ; mais non pas à mes dépens. Ce diamant me porterait malheur ainſi qu'à vous ; il troublerait mon repos ; cependant je l'accepte, à condition que vous m'en laiſſerez faire l'uſage que je voudrai.

LE DUC.

Ah ! mon Dieu ! il eſt à vous, & vous êtes bien libre de.....

BIAS, *mettant des gants qu'il tire de ſa poche ; prenant enſuite le diamant, & le poſant ſur la table.*

Je n'oſerais point toucher à de pareils bijoux avec mes mains toutes nues, je craindrais de les ſalir.

CHALCONDAS.

Que vois-je, Monſeigneur ! vous aſpirez à la médiocrité dorée, & vous avez deux montres ? *Proh Pudor* !.. O mânes de Socrate, de Zénon, d'Élée ! Et vous tous Sages fameux du Portique, qu'auriez-vous dit, ſi vous euſſiez vu un de vos adorateurs, un de vos éleves, porter deux horloges dans ſa poche ? Ah ! jettez jettez bien vîte ces meubles corrupteurs. *Le Duc fait le ſigne de jetter les deux montres, & Chalcondas lui arrêtant le bras, continue* : Attendez, Monſeigneur, attendez ; quelqu'un pourrait ramaſſer ici les débris de cet or dangereux ; M. Bias & moi nous le traiterons comme il le mérite. Cette nuit, cette nuit même il ſera ſouſtrait pour jamais à la vue des hommes. *Il met auſſi des gants, & poſe les deux montres ſur la table.*

LE DUC.

Ah ! quels ſervices vous me rendez, Meſſieurs ! Cependant comment ferai-je pour ſavoir l'heure ? Ces montres m'étaient bien commodes ; je vais en reprendre une.....

BIAS, *l'arrêtant.*

Gardez-vous-en bien. La médiocrité dorée, & une montre à répétition ! Ces deux choſes peuvent-elles aller enſemble ? Le ſoleil, voilà la ſeule horloge que doive conſulter un ſage. Les grands Philoſophes n'en eurent jamais d'autres. Demain donc je viendrai vous donner des leçons de gnomonique, &..... mais qu'apperçois-je à mon tour ? *Il regarde les piés du Duc.* Vous avez là des boucles d'un brillant ! d'un éclat !.... *Il regarde de plus près.* O ciel ! & elles ſont fines ! vous avez des pierres fines à vos ſouliers & Socrate allait piés nus ! Allons, allons, que je vous débarraſſe de ces chaînes perfides qui lient votre ame aux choſes terreſtres, & l'empêchent de s'élever aux contemplations ſublimes. *Il fait ſigne à Chalcondas d'ôter les boucles des ſouliers du Duc ; & Chalcondas ſe met à genoux pour les ôter.*

LE DUC.

Ah ! M. Chalcondas, ne vous donnez pas cette peine ; attendez, je vais ſonner mon valet-de-chambre. Je ne ſouffrirai pas.....

CHALCONDAS.

Laiſſez, laiſſez-moi faire ; je ſuis plus accoûtumé que vous ne croyez à ces choſes-là. Eſt-il rien de bas, eſt-il rien de vil pour un Philoſophe, quand il s'agit de former un homme à la vertu & au bonheur ? Mes boucles à moi ſont de fer, & de fer tout uni ; & voilà, Monſeigneur, comment doivent être les vôtres. *Chalcondas met ſes boucles de fer au Duc.*

LE DUC.

Mais, M. Chalcondas, vous voilà ſans boucles à préſent ! vous devriez prendre les miennes.

CHALCONDAS.

Moi, Monſeigneur ? je m'en garderai bien. Nous autres Philoſophes nous aurions bonne grace vraiment à faire ce que nous défendons aux autres. Je ne porterais pas même de ſouliers, s'il n'y avait point de boue dans les rues. *Il met les boucles du Duc ſur la table.*

BIAS.

Parlons de choſes plus eſſentielles, Monſeigneur : un homme comme vous ne va jamais ſans avoir beaucoup d'or dans ſa poche.

LE DUC.

Je n'en ai que trop. Mes baux viennent d'être renouvellés depuis peu ; & hier matin mon Régiſſeur m'a apporté deux mille louis en or. Je voulais les mettre dans ma caſſette ; mais en ayant perdu la clef, je ſuis obligé de les porter ſur moi, & c'eſt un poids qui m'accable.

BIAS.

Deux mille louis d'or en or ! ô Ciel ! ô malheur ! ô crime ! & vous pouvez vivre, vous pouvez exiſter avec une pareille peſte dans votre poche ?

LE DUC.

De plus : j'en ai gagné tantôt quatre-vingt à ce pauvre Chevalier d'Alville ; mais ne vous affligez pas, M. Bias, ne me grondez point. Tenez, voilà d'abord les quatre-vingt gagnés au Chevalier.

CHALCONDAS, *prenant la bourſe, & la mettant furtivement dans ſa poche.*

à part.

Donnez, Monſeigneur. — C'eſt l'argent de mon maître ; il me doit mes gages ; payons-nous.

LE DUC.

Et voilà dans ces deux bourſes les deux mille louis. Il y en a mille dans chacune.

BIAS, *poſe les deux bourſes ſur la table.*

Eh bien! Monſeigneur, convenez que vous voilà débarraſſé d'un grand fardeau. Levez-vous à préſent, & faites quelques pas. *Le Duc ſe leve, & marche.* Comme votre démarche eſt libre & dégagée! On diraît que vous avez des ailes!

LE DUC.

Ah, Meſſieurs! vous m'avez rendu la vie; jamais je n'oublirai vos bienfaits. Ces deux montres, ces deux bourſes, ces boucles énormes, me ſurchargeaient horriblement.

BIAS.

Ne ſentez-vous plus rien qui vous peſe?

LE DUC.

Non Meſſieurs, Dieu merci. Vous ne m'avez rien laiſſé de ce qui m'incommodait.

BIAS.

Eh quoi! Monſeigneur, ce riche vêtement comptez-vous le garder? N'eſt-il pas indécent pour un ſage? Juſte ciel! un habit brodé ſur toutes les tailles, & Diogene n'avait qu'un manteau! Savez-vous comment était vêtu ce Bias dont je deſcends, ce Bias que vous admirez? tout comme moi, Monſeigneur; & voilà comme vous devez l'être vous-même. Cet habit, d'ailleurs, eſt bien plus commode que le vôtre. Fait-il froid? pleut-il? tombe-t-il de la grêle? Je m'enveloppe là-dedans... *Il s'enveloppe dans ſon manteau.* & je ſuis à l'abri de tout. Fait-il chaud? je me découvre. *Il développe*

développe ſon manteau, & les zéphyrs viennent me careſſer. Empaqueté là-dedans; *il s'enveloppe encore* je ſuis mieux que vous dans votre carroſſe; & je ne crains pas que l'on me verſe.

LE DUC.

Vous avez bien raiſon, M. Bias; & je ferai faire un habit tout ſemblable au vôtre.

BIAS.

Monſeigneur, il ne faut point de délai avec ſes ennemis. Le luxe de cet habit ne peut que nuire à vos projets de réforme. Tenez, je veux bien me ſacrifier pour vous. *Il ſe déshabille.* Allons, allons, quittez-moi cette livrée du vice. Voici le manteau de la ſageſſe, & la parure de la vertu.

LE DUC, *quittant ſon habit, & ſe laiſſant mettre celui de Bias.*

Voyons ſi, en effet, cet habit eſt plus commode que le mien. Ma foi! M. Bias, vous aviez raiſon; il eſt plus chaud & moins peſant. Mais vous ne pouvez pas reſter ainſi; vous devriez prendre celui que je quitte. Allons troc pour troc.

BIAS.

Ah, Monſeigneur! j'y perdrais trop. Mon habit n'eſt pas auſſi dangereux que le vôtre. Un venin ſubtil eſt caché dans les plis de cette étoffe d'or; il paſſerait juſqu'à mon ame. C'eſt la robe du Centaure; & je ſais trop quel fut le ſort d'Alcide. *Timeo Danaos & dona ferentes.*

LE DUC.

Mais, Monſieur, la ſaiſon eſt avancée, & vous devez mourir de froid.

BIAS, *toussant.*

En effet, je sens que je m'enrhume. Je vais prendre cet habit pour quelques instans ; ensuite je le suspendrai dans mon cabinet d'antiques, pour faire voir à la postérité jusqu'où dans ce siecle pervers a été porté le luxe.

LE DUC.

A présent, Messieurs, oserais-je vous demander ce que vous allez faire de tous ces effets ?

BIAS.

Est-il bien sûr que vous n'en avez plus à nous remettre ?

LE DUC.

Oh ! mon Dieu, non. Je serais bien fâché qu'il m'en restât encore.

BIAS.

Vous allez le savoir. M. Chalcondas, chargez vous de l'or ; mettez-le dans votre chapeau. Moi, je me charge des bijoux. Sachez, Monseigneur, que tout cela va être jetté dans la riviere à l'instant même.

LE DUC.

Fort bien, Messieurs, fort bien. Cependant ne feriez-vous pas mieux de le garder ? Vous pouvez avoir des besoins.

CHALCONDAS.

Nous, garder la moindre chose ! je frémis d'horreur à l'aspect de cette boue pâle & jaune, qui fut en tout tems la source de tous les crimes. *Il verse les louis hors de la bourse, & les fait sonner dans son chapeau.*

LE DUC.

Mais, Messieurs, la riviere est éloignée d'ici ; vous êtes

un peu chargés, vous devriez prendre mon carrosse.

CHALCONDAS.

Un carrosse! M. Bias. Des sages comme nous oseraient-ils aller en carrosse?

BIAS.

Cela n'est pas digne de nous, sans doute; mais depuis que j'ai cet habit, je puis à peine marcher; un carrosse m'aidera à le traîner. Allons, M. Chalcondas, servons-nous du carrosse; mais que ce soit pour la premiere & derniere fois de notre vie. Et sur-tout, prenons garde à n'écraser personne. Adieu, Monseigneur. Vous n'êtes pas encore tout à fait parvenu à la médiocrité dorée. Il vous reste des terres, une grande Charge, & bien d'autres richesses; mais nous espérons que vous ne les garderez pas long-tems, & que le ciel viendra à votre secours.

SCENE IX.

LE DUC *seul.*

Oh! que ne puis-je y parvenir tout de suite, à cette médiocrité dorée, qui fait seule l'objet de tous mes vœux!

SCENE X.

UN LAQUAIS, LE DUC.

LE LAQUAIS.

Un Courrier vient d'arriver, & voilà les lettres qu'il a apportées pour Monseigneur.

SCENE XI.

LE DUC *ſeul, décachetant une lettre, & liſant.*

» Vous avez eu, il y a ſix mois, une affaire d'honneur » avec un homme puiſſant. Cet homme en a gardé un long » reſſentiment, dont enfin les malheureux effets vont écla- » ter. Il a fait donner à cette affaire la plus mauvaiſe tour- » nure. Ignorant ſes menées ſourdes, vous n'avez point » paru pour vous juſtifier, & enfin vos ennemis triomphent. » Il y a un an, d'ailleurs, que vous n'êtes venu à la Cour, » & la Cour vous a donné un ſurvivancier, & vous a exilé » dans votre terre de Poitou. Elle vous laiſſe trois jours » pour mettre ordre à vos affaires ».

Que viens-je d'apprendre ? Je perds ma Charge, & je ſuis exilé ! ô bonheur ! Cette charge m'importunait, m'excédait, Ce n'était qu'un eſclavage brillant; & Paris & la Cour m'importunent encore davantage. Dans ma terre, du moins, je ſerai ſeul & libre. Quant à l'homme puiſſant qui a cabalé contre moi, je me ſuis fort bien conduit avec lui; il a même loué par-tout ma franchiſe & ma bravoure. Le lâche ! il croit me rendre malheureux, & lui ſeul eſt à plaindre. Voilà le ſort des riches : ils ſont enviés. L'envie, la ſeule envie m'attire ces orages qui me conduiront au port. *Il décachete une autre lettre, & lit:*

« Le vaiſſeau, ſur lequel vous aviez placé des fonds, » vient d'échouer. Il ne s'eſt ſauvé que trois hommes de » l'équipage, qui ont apporté cette triſte nouvelle ».

O ſurcroît de bonheur ! Si ce vaiſſeau eût proſpéré, ma

fortune était doublée ; & qu'aurais-je fait, bon Dieu ! de deux cent mille écus de rente ? Je ne plains que les malheureux qui ſe ſont noyés. Je donnerais tous ces biens que je perds, & tous ceux qui me reſtent, pour les rendre à la vie.

Il décachete une troiſieme lettre, & lit :

« Le feu a pris à votre Château de Poitou. La grande » ferme, les granges qui l'avoiſinaient, & leurs dépendan- » ces, tout a été conſumé ».

Mon Château de Poitou brûlé ! C'était le lieu de mon exil. Oh ! oh ! ceci devient ſérieux. Où irai-je à préſent ? J'irai..... Eh parbleu ! j'irai dans le premier village, habiter une maiſon ſimple & ruſtique. Ce Château était auſſi trop beau, trop magnifique. Il y avait trente appartemens de Maître ; une Orangerie ; des ſerres ; des avenues qui ne finiſſaient pas ; qu'avais-je à faire de tout cela ? Dans un village, au moins, je n'aurai que le pur néceſſaire. Là ne ſeront point de faux amis ; point de flatteurs. Là je n'eſſuirai point de cabales, point d'injuſtices..... Allons, allons, j'avais tort de m'alarmer. Cet événement met le comble à mon bonheur. Comment ſe fait-il néanmoins que tant d'heureux accidens m'arrivent le même jour ? La choſe eſt ſinguliere, mais non pas impoſſible. Eſt-il ſi étonnant qu'au moment qu'un vaiſſeau fait naufrage, à deux cent lieues de là une maiſon ſoit incendiée ? Et la Cour, la Cour mille fois plus orageuſe que l'Empire de Neptune, doit-on être ſurpris d'y échouer auſſi à l'inſtant où l'on y ſonge le moins ? J'aurais grand tort de me plaindre ; tout va au gré de mes vœux ; & je vois bien que je ſuis béni du Ciel.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE DUC *ſeul, en habit, veſte & culotte de drap tout uni.*

Me voilà enfin dans le coſtume d'un ſage de la Grèce! j'en ai l'habit complet, il eſt vrai; mais l'eſprit, quand pourrai-je l'avoir? *Il fait quelques pas.* Que ce vêtement, me plaît! qu'il eſt ſimple & commode! Mes Philoſophes ſeront ſurpris peut-être que je n'aie pas encore pris le manteau. Mais en ſuis-je tout-à-fait digne; & ſerait-il prudent de le prendre? Non, non; ce n'eſt que pas à pas qu'on arrive à la perfection. D'ailleurs, pour ramener les eſprits à ſes ſentimens, il ne faut point d'abord les choquer par des ſingularités trop grandes..... Mais que trouvé-je dans cette poche? Un livre! voyons ce que c'eſt. *Il lit : Les avantages de la médiocrité dorée.* Voilà un titre bien intéreſſant. *Il lit :* « La médiocrité eſt le ſeul état qui convienne au ſage. » L'homme le plus riche eſt celui qui a le moins de deſirs. » Le pauvre, le riche, le petit, le grand paſſent tous dans » la même barque, & arrivent tout nuds aux enfers ».

Ah! que cela eſt bien dit! Il me vient une idée : je dois bientôt faire part à la Marquiſe de ce qui vient de m'arriver. Elle pourrait s'en affliger outre meſure; envoyons-lui cet ouvrage, pour la préparer à cette confidence..... Mais la voici elle-même.

SCENE II.

LA MARQUISE, LE DUC.

LA MARQUISE, *une lettre à la main.*

Est-ce bien vous, Monsieur, qui avez écrit cette lettre? regardez.

LE DUC.

Oui, Madame; oui, c'est moi-même qui ai tracé ces caractères.

LA MARQUISE.

Cruel! Et vous osez l'avouer! Vous m'aimez dites-vous; vous aspirez à avoir ma main, & vous ne craignez pas de me faire l'affront le plus sanglant!

LE DUC.

Moi, Madame!

LA MARQUISE.

N'est-ce pas me faire un affront que de me croire indigne de votre estime?

LE DUC.

Je pourrais vous en croire indigne! je pourrais ne pas rendre hommage à vos vertus, à vos rares qualités! Ah, Madame! vous aurais-je aimée, si je ne vous estimais pas?

LA MARQUISE.

Cessez un vain langage. Si vous m'estimiez en effet, si vous rendiez hommage aux vertus, aux rares qualités qu'il vous plaît de voir en moi, m'écririez-vous qu'il est bien

difficile que vos richeſſes, votre rang & votre crédit n'influent pas un peu ſur les ſentimens que je vous ai témoignés? Eſt-ce ainſi, Monſieur, eſt-ce ainſi que l'on écrit aux perſonnes que l'on eſtime?

LE DUC.

Pardonnez, Madame, pardonnez. Vous fûtes opulente, & vous ne l'êtes plus. Vous avez joui d'un rang & d'un état brillans & diſtingués; le ſort vous a tout ravi. C'eſt par les bienfaits de ma mere (je n'oſe dire par les miens, vous avez toujours rejetté mes offres.) C'eſt, dis-je, par les bienfaits de la Ducheſſe que vous ſoutenez un nom, qui, ſans elle, ſerait devenu pour vous le plus peſant fardeau; je connais le cœur humain; je ſuis deſcendu quelquefois dans cet abîme; l'intérêt perſonnel y domine; cet intérêt eſt naturel & permis à tous les êtres; j'ai craint qu'il n'eût ſur votre ame l'empire qu'il a ſur tout le monde, & que l'eſpoir de recouvrer ce que vous avez perdu, ne vous rendît l'offre de ma main trop agréable.

LA MARQUISE.

Ah! deviez-vous me juger ainſi? Je ſuis femme, il eſt vrai, mon ſexe aime tout ce qui impoſe & éblouit. Le faſte, les grandeurs, voilà les brillantes chimeres qu'il encenſe. Mais fallait-il me confondre avec des êtres frivoles, auſſi dignes de pitié que de mépris? Fallait-il préſumer qu'il ne devait point, qu'il ne pouvait point y avoir de femme qui, dépouillant l'homme puiſſant de l'éclat qui l'environne, ne vît en lui que ſa vertu? Et moi, moi qui oſe me croire exempte de tous ces vices de mon ſexe, fallait-il me traiter comme une coupable? Quand le Ciel m'a ravi tous mes biens, vous m'avez vue ferme & tranquille au milieu de l'orage; en attendre la fin, ſans l'affronter ni le craindre. Ce calme, cette fermeté n'au-

raient-ils pas dû vous apprendre combien j'attachais peu de prix à ce qui en a tant aux yeux du vulgaire; Ah! pourquoi êtes-vous riche? pourquoi êtes-vous puiſſant? Je ne vous ſouhaite point de malheurs; je ne ſouhaite pas que le Ciel vous ſoit auſſi rigoureux qu'il me l'a été à moi-même; ſi malgré moi pourtant, vous perdiez vos biens, vos grandeurs, votre crédit, c'eſt alors, c'eſt alors que vous pourriez me connaître.

LE DUC.

Qu'entends-je! ſi le Ciel me traitait ainſi que vous; ſi *à part.*

je perdais tous mes biens.... Je les ai tous perdus, mais ca- *haut.*

chons-lui mon bonheur.... Si j'étais aſſez heureux pour devenir très-pauvre, vous perſiſteriez dans vos ſentimens? Vous conſentiriez à couronner mon ardeur? Parlez, Madame; ah! répondez-moi. Ma félicité, ma vie dépendent de ce que vous allez dire;

LA MARQUISE.

Pourquoi me demander un aveu qui ne peut vous ſervir de rien en ce moment?

LE DUC.

Ah! Madame! il ferait mon bonheur ſuprême. Vous me croyez riche, & puiſſant encore; je le parais du moins; mais le ſort eſt capricieux, bizarre; la pauvreté, peut-être, s'avance à grands pas vers moi; & peut-être je touche aux jours heureux de l'infortune.

LA MARQUISE.

Ah! ces jours ſont loin, très-loin, M. le Duc.

LE DUC.

Suppoſons qu'ils ſont arrivés.

LA MARQUISE.

Chimere ! ſuppoſition inſenſée ! On ne perd pas ſi vîte une grande fortune.

LE DUC.

Ah ! Madame ! un jour renverſe des Empires ; & vous voulez que l'état d'un particulier réſiſte au choc des événemens ? A préſent, du moins, puis-je ſavoir de quel œil vous me regardez ?

LA MARQUISE.

A préſent ! comment pouvez-vous me faire cette queſtion ? Ne ſentez-vous pas combien elle compromet ma franchiſe & ma délicateſſe ? Riche & puiſſant comme vous l'êtes, ſi je vous dis que je vous diſtingue des autres hommes, vous croirez peut-être que c'eſt pour vos biens ; & ſi je vous dis le contraire, vous ne le croirez pas. Ne me forcez pas de répondre. Vos craintes injuſtes m'ont condamnée au ſilence, hélas ! & je le garderai long-tems.

LE DUC.

Non, Madame ; non pas auſſi long-tems que vous croyez. Je lis enfin dans votre ame, dans cette ame noble & délicate que j'ai appréciée trop tard. J'y lis que rien de ce qui frappe la multitude, n'a de l'empire ſur elle. J'y lis que vous mépriſez, que vous haïſſez les richeſſes ; qu'elles ſeules m'empêchent de vous plaire, & de vous arracher un aveu d'où dépend mon bonheur. Eh bien ! ſachez enfin..... O Ciel ! qu'allais-je dire ? Il n'eſt pas tems encor. = Tenez, tenez,

à part.

haut.

Madame, voilà un livre excellent que je vous prie de lire. On y fait l'éloge de la médiocrité, de la pauvreté même, il vous ſera plus utile que vous ne croyez.

LA MARQUISE.

Donnez, Monſieur; il me ſera utile & agréable.

SCENE III.

DU BOIS, LA MARQUISE, LE DUC.

DU BOIS.

Il y a là-bas une Dame qui demande à parler à Monſeigneur. Elle a, dit-elle, des choſes importantes à lui communiquer; elle attend depuis un quart-d'heure.

LE DUC.

Qnelle peut être cette femme? Ma porte a dû être fermée aujourd'hui.

DU BOIS, *bas au Duc avec myſtère.*

Monſeigneur ſait bien qu'elle ne l'eſt jamais aux pauvres; & cette Dame paraît vouloir groſſir le nombre de ces infortunés qui viennent tous les mois demander des ſecours à Monſeigneur.

LE DUC.

Elle a donc l'air bien miſérable?

DU BOIS.

On ne peut davantage.

LE DUC.

Qu'elle entre bien vîte. Je ſuis déſolé qu'on l'ait fait at-

à la Marquiſe.

tendre.-Permettez, Madame, que je l'entretienne en particulier. Bientôt je vous apprendrai moi-même un ſecret qui vous étonnera ſans doute, mais qui ne pourra vous affliger.

LA MARQUISE, *d'un air piqué.*

Eh bien! Monſieur, vous me trouverez toujours autant de diſcrétion que vous m'en faites paraître.

SCENE IV.

MADAME D'ANTELMI, LE DUC.

MADAME D'ANTELMI.

PERMETTEZ-VOUS, Monſeigneur, qu'une infortunée vienne implorer vos bontés! Vous êtes connu dans le public pour le Seigneur le plus ſenſible & le plus généreux, & j'ai cru ne pouvoir mieux m'adreſſer qu'à vous.

LE DUC.

Que puis-je faire pour vous, Madame? Votre état me paraît fâcheux, il me touche; expliquez-moi vos chagrins; dites-moi vos peines. C'eſt m'obliger que de me mettre à portée de vous être utile. Qui êtes-vous? quelle eſt votre profeſſion?

MADAME D'ANTELMI.

Vous me connaiſſez peut-être de nom, Monſeigneur; je ſuis veuve de M. d'Antelmi.

LE DUC.

Comment! il eſt mort? Il faiſait un gros commerce

votre mari ; & c'était bien le plus honnête homme.... Il paſſait même pour riche.

MADAME D'ANTELMI.

Il l'était en effet. Mais à quoi tient la richeſſe ? Elle vient vite, & s'en va de même. Celui qui nous a tout donné eſt bien le maître de nous enlever tout.

LE DUC.

Ce n'eſt pas un malheur que de perdre ſa fortune ; c'en eſt un très-grand que de voir mourir un époux qu'on aime. Mais il était jeune M. d'Antelmi, & je ne conçois pas.....

MADAME D'ANTELMI.

C'eſt un chagrin violent qui l'a conduit au tombeau. Le feu a pris à deux de nos magaſins ; beaucoup de marchandiſes précieuſes ont été conſumées ; & un riche vaiſſeau que nous attendions, a été pris par des Corſaires au moment où il allait entrer dans le port.

LE DUC.

Deux magaſins brûlés & un vaiſſeau perdu, la belle miſere ! Eh quoi, Madame ! votre mari a eu la faibleſſe de mourir pour ſi peu de choſe ? Je ſais quelqu'un à qui il vient d'arriver à peu-près les mêmes accidens, & qui, je vous jure, n'en dormira pas moins bien cette nuit.

MADAME D'ANTELMI.

à part. *haut.*

Qu'entends-je ! me ſerais-je mal adreſſée ? - Il me ſemble cependant, Monſeigneur, que de pareilles pertes.....

LE DUC.

Quoi donc ! regretteriez-vous le ſuperflu que le ſort vous

a enlevé ? Le ſuperflu, Madame, eſt la choſe la plus inutile & la plus pernicieuſe...

MADAME D'ANTELMI.

Ah ! depuis long-tems je n'en connais pas le danger. Après la mort de mon mari j'ai été obligée de faire face à une foule d'engagemens qu'il avait contractés à mon inſu ; n'ayant pu les remplir tous, j'ai été pourſuivie ſans ménagement par des hommes durs, par des hommes de fer que rien ne touche, que rien n'attendrit ; qui boiraient le ſang du pauvre, quand ils ne peuvent lui arracher de l'or. Obligée de me cacher pour me ſouſtraire à la rigueur des loix, & plus encore à leur acharnement, je me ſuis reléguée à un cinquieme étage, dans un cabinet ſi étroit qu'à peine il peut me contenir. Il n'eſt gueres plus long que mon grabat, qui ne l'eſt pas plus que mon corps. Voilà le ſeul aſyle qui me reſte ſous la voûte immenſe qui couvre le monde. A peine ai-je pu y trouver une place pour repoſer ma tête.

LE DUC.

Un cabinet qui n'eſt pas plus long que votre grabat, lequel ne l'eſt pas plus que votre corps ! Eh bien ! que vous faut-il davantage ? Les Rois, Madame, n'occupent pas un plus grand eſpace que vous. Ah ! que n'en ſuis-je réduit à un aſyle auſſi étroit ? Je vous plains, d'être expoſée aux pourſuites de créanciers impitoyables ; mais je vois que vous ne ſentez pas le prix de la médiocrité dorée, & je vous plains bien davantage.

MADAME D'ANTELMI.

Quoi, Monſieur ! vous voulez qu'un petit cabinet qui peut me contenir à peine.....

LE DUC.

Telle était la maiſon de Socrate qui ne put jamais la remplir de vrais amis.

MADAME D'ANTELMI, *à part.*

Quel homme ! il eſt comme tous les riches. Ah ! je vois bien que l'on m'avait trompée. *Elle ſort.*

LE DUC.

Vous vous en allez, Madame ?

MADAME D'ANTELMI.

Hélas ! que ferais-je ici plus long-tems ? J'y chercherais envain ce que je deſire. Penſez-vous que je me plaindrais, ſi le ſort ne pourſuivait que moi ; que la médiocrité ou la pauvreté même pourraient me donner quelque alarme ? J'aime beaucoup le travail, & les ouvrages de mes mains me mettraient à l'abri de la miſere ; mais mes quatre enfans, qui viendra à leurs ſecours ? Qui les ſauvera du malheur qui les menace ?

LE DUC.

Vous avez quatre enfans, Madame, vous ne me diſiez point cela. Et quel peut être leur âge ?

MADAME D'ANTELMI.

L'aîné a ſix ans ; le plus jeune à dix mois ; & c'eſt moi qui nourris ce dernier. Je n'ai pas voulu le confier à ces femmes qui trafiquent de la ſubſtance maternelle, & regardent leurs nourriſſons comme des objets de commerce.

LE DUC, *ayant l'air de rêver profondément.*

Vous avez quatre enfans !

MADAME D'ANTELMI.

Oui, Monſeigneur, & rien pour les nourrir.

LE DUC.

Vous allaitez le plus jeune ?

vertu fut exposée encore à de pareils outrages! Non, non, je jure par vous, Madame, par vous qui êtes ce que je connais de plus respectable sur la terre; je jure de finir vos *à part.* malheurs. - Que dis-je, hélas! le puis-je dans l'état où je *haut.* me trouve moi-même? - Mais dites-moi, car les moindres détails m'intéressent. Cette bourse vous aida-t-elle à soutenir vos jours & ceux de vos enfans?

MADAME D'ANTELMI.

Je n'ai jamais su ce qu'elle renfermait.

LE DUC.

Quoi! vous n'en fîtes point usage?

MADAME D'ANTELMI.

Non, Monseigneur; je ne voulus point que cet or souillât mes mains. Il devait être le prix d'une bassesse, c'était assez pour le mépriser. J'avais pour voisine une femme pauvre comme moi, mais beaucoup plus âgée. Cette femme m'avait rendu de grands services; car les indigens ne trouvent gueres de secours que chez leurs semblables. Je lui fis entendre que mes affaires avaient pris une nouvelle face; que je pouvais enfin la récompenser de ses attentions généreuses; & je lui donnai cet or exécrable, sans ouvrir la bourse, & sans même y toucher.

LE DUC.

Ah! sans doute cet or aurait été purifié en passant par vos mains.

MADAME D'ANTELMI.

Cette infortunée est morte, il y a trois jours, & je pense

que quelqu'un lui aura dérobé ce dépôt mépriſable. L'or, qui doit payer un crime, ne peut guères tomber qu'en des mains criminelles. La mort de cette bonne femme m'a replongée dans l'abîme. Je ſuis tellement dénuée de tout ce qui eſt néceſſaire à la vie, que je n'eſpere plus voir demain la clarté du ſoleil. Mes enfans ne pourront me ſurvivre; & cet aſtre qui éclaire tant de malheureux, en verra demain cinq de moins ſur la terre.

LE DUC.

Non, Madame, non; vous vivrez, ainſi que vos enfans; vous vivrez; comptez ſur mes ſermens, ſur mes promeſſes réitérées. J'aimerais mieux mourir tout à l'heure que de ne pas travailler de toutes mes forces à prolonger vos jours & ceux de votre famille.

MADAME D'ANTELMI.

Hélas! Monſeigneur, ne me flattez-vous pas d'un vain eſpoir? La véritable bienfaiſance eſt active & peu verbeuſe. C'eſt par des effets & non par de belles paroles qu'on ſoulage les infortunés.

LE DUC, *avec une grande douleur.*

Les infortunés! Ah! croyez, Madame, croyez qu'en ce moment je le ſuis mille fois plus que vous, & que je ſuis tout *à part.*
ſurpris de l'être. — Que n'ai-je, hélas! tous les tréſors *haut.*
que je n'ai plus? — Dites-moi d'abord combien il vous faudrait pour vous tirer d'embarras?

MADAME D'ANTELMI.

Accoutumée dès long-tems à vivre de peu, & familiariſée

avec les privations : je crois que vingt louis.....

LE DUC.

Dieux ! que j'aurais de plaiſir à vous les donner ſur l'heure ! Je ne le puis, Madame, je ne le puis. Vous ne le croyez-pas ? rien n'eſt plus vrai, pourtant. Il m'eſt ſurvenu coup ſur coup de petits accidens qui m'en empêchent. Ne me haïſſez point, ne m'accuſez point d'inſenſibilité. Si vous ſaviez dans quel état je me trouve... J'appellais à grands cris la pauvreté ; je l'invoquais ſans ceſſe ; je me faiſais un plaiſir, une fête de couler mes jours avec elle ; je la maudis pour la premiere fois de ma vie. Mais, n'importe, vous aurez les vingt louis, vous les aurez, & bientôt je vous l'aſſure. Entrez dans cet appartement ; je vais rêver quelques inſtans aux moyens de les trouver. *Il la fait paſſer dans une chambre voiſine.*

MADAME D'ANTELMI.

Je vous obéis, Monſeigneur, mais mes enfans m'attendent, & je vous avertis que je ne pourrai pas y reſter longtems.

LE DUC.

Vous n'y ſerez que quelques minutes.

SCENE V.

LE DUC *ſeul.*

Malheureux, qu'ai-je fait ? me ſerais-je laiſſé éblouir par une fauſſe philoſophie ? Ces Meſſieurs qui m'ont tant vanté la médiocrité dorée ne ſeraient-ils que des impoſteurs ?

Serais-je à la fois leur dupe & leur victime? Non, non; tout ce qu'ils m'ont dit était plein de raiſon & de ſageſſe; Socrate lui-même n'aurait pas mieux parlé. Qui peut nier, en effet, que les richeſſes ne ſoient funeſtes à la vertu & au bonheur? Ah! je n'en doute point, je n'en douterai jamais. Toutefois dans les mains d'un ami de l'humanité ne ſont-elles pas auſſi l'inſtrument du bien, & la ſource des actions les plus louables? Ah! quand on eſt ſenſible, ce n'eſt pas pour ſoi qu'on craint la pauvreté, c'eſt pour les autres. Me voilà preſque dépouillé de tout; je ne m'en plains pas & j'aurais tort de m'en plaindre; mais les quatre enfans de Madame d'Antelmi, puis-je ſonger, ſans que mon cœur ſe briſe, qu'ils ſont expoſés à la faim, à la froidure, & à mille autres dangers? Ils ſont hommes, ils ſont mes freres, & je ne puis les ſecourir! O M. Bias! M. Chalcondas! m'auriez vous trompé, cruels! je n'aime point les richeſſes; mais quoique vous en diſiez, je les crois bonnes à quelque choſe. Portez ailleurs vos idées de médiocrité & de bonheur; dès qu'on ne peut plus faire d'heureux, on ceſſe vraiment de l'être.

Il faut pourtant que je trouve ces vingt louis; comment faire? Il ne me reſte rien, abſolument rien; ma mere a tout perdu; excepté mes gens, perſonne ici ne poſſede une obole..... Le Comte doit revenir me prendre pour aller au bal, je lui propoſerai..... Mais le voici.

SCENE VI.

LE COMTE *d'un air joyeux.*

Fh bien! mon cher Duc, vous allez venir au bal avec moi, n'eſt-ce pas? Eh quoi, vous voilà déja habillé! fort bien, j'aime ce coſtume. Il eſt ſimple, il eſt antique. Une étoffe brune toute unie! des boucles de fer! vous avez l'air d'un Sage de la Grèce! de Diogène, parbleu! Et pour achever la reſſemblance, il ne vous manqueraît que de vous mettre dans un tonneau. Oh! comme nous allons rire! Ah! ah! ah! je ne puis m'empêcher d'en rire d'avance.

LE DUC.

M. le Comte, parlons de choſes plus ſérieuſes. Vous êtes riche, on le ſait; il s'agit de me rendre un ſervice.

LE COMTE.

Parbleu! mon cher Duc, je ne demande pas mieux. Qu'eſt-ce que c'eſt? Voyons.

LE DUC.

Il faudrait à l'heure même me prêter vingt louis.

LE COMTE.

Vingt louis, dites-vous, à l'heure même?

LE DUC.

Oui, Monſieur, à l'heure même.

LE COMTE.

Miſéricorde! que je ſuis malheureux! Ciel! ô Ciel! qui viendra à mon ſecours?

LE DUC.

Qu'avez-vous donc M. le Comte ?

LE COMTE.

Vous me voyez au déſeſpoir.

LE DUC.

Qu'eſt-ce donc ?

LE COMTE.

Je ſuis un homme perdu.

LE DUC.

Ne pourrais-je ſavoir.....

LE COMTE.

Anéanti.

LE DUC.

Mais encore.

LE COMTE.

Noyé, confondu, abîmé.

LE DUC.

Vous m'effrayez.

LE COMTE.

Je n'ai plus qu'à me caſſer la tête.

LE DUC.

Je ne comprends pas.....

LE COMTE.

Je me meurs.

LE DUC.

Expliquez-moi.....

LE COMTE.

Je ſuis mort.

LE DUC.

Mais M. le Comte, voulez-vous que je meure à mon tour? dévoilez-moi....

LE COMTE.

Ah! mon cher ami, mon cher Duc, plaignez-moi, plaignez-moi, je vous en conjure. Ne me haïſſez pas, je ſuis au ſupplice, à la torture, il me reſte à peine un ſouffle de vie.

LE DUC.

Je ſouffre plus que vous-même; hâtez-vous donc de me dire.....

LE COMTE.

Vous le voulez. Eh bien! les vingt louis que vous me demandez.....

LE DUC.

Eh bien!

LE COMTE.

Eh bien! mon cher ami, il eſt impoſſible que je vous les prête.

LE DUC.

Tant-pis; mais il n'y a pas-là de quoi tant s'affliger, de quoi tant ſouffrir.

LE COMTE.

Comment morbléu! vous ne voulez pas que je ſouffre, vous ne voulez pas que je m'afflige, que je ſois furieux même de ne pouvoir vous rendre ce petit ſervice? Par la mort! par la tête! ſi j'avais un piſtolet.....

LE DUC.

Eh ! Monſieur, calmez-vous, je vous prie ; je n'ai pas beſoin de démonſtrations ſi énergiques, pour croire à votre douleur. J'y crois autant qu'elle le mérite. Cependant permettez-moi de vous dire qu'il me paraît bien difficile qu'un homme auſſi riche que vous l'êtes n'ait pas ſur lui ce que je lui demande.

LE COMTE.

Eh quoi ! mon cher, je vais au bal, & ne ſavez-vous pas que de peur des filoux je n'y porte jamais de bourſe ? D'ailleurs, je ſors de chez la Maréchale, on y faiſait un pharaon, je me ſuis cru en veine, j'ai joué, mais d'un guignon....

LE DUC.

Vous y avez perdu peut-être tout l'argent que vous venez de gagner à la Ducheſſe !

LE COMTE.

Bah ! j'en ai perdu bien davantage. N'ayant plus rien, j'ai voulu jouer ſur ma parole, le Banquier a conſenti, & mon Château de Brie, mes terres, mes chevaux, mon hôtel, mes équipages, tout a été flambé dans une demi-heure. Il ne manquait plus que de jouer ma femme ; & je l'aurais fait ſans doute, ſi elle m'appartenait encore. Mais vous ſavez qu'il ne faut pas toucher au bien d'autrui. Voilà bien des pertes ſans doute ! eh bien ! mon cher ami, c'eſt votre embarras ſeul qui m'afflige ; c'eſt le beſoin où vous êtes de vingt louis ; c'eſt lui ſeul, ou le diable m'emporte. Vous jouez auſſi quelquefois, vous gagnez toujours ; la fortune vous aurait-elle tourné le dos ? Elle eſt capricieuſe ; auriez-vous fait auſſi quelque bonne leſſive ?

LE DUC.

Non, ce n'eſt point au jeu que j'ai été maltraité.

LE COMTE.

Comment ſe fait-il donc.....

LE DUC.

Tout cela ſerait long à vous raconter.

LE COMTE.

Dites-moi tout, je vous en prie. Votre poſition m'intéreſſe, vous voyez combien j'en ſuis touché.

LE DUC.

Il eſt vrai que vous le paraiſſez exceſſivement. Sachez donc que la Cour m'a exilé.

LE COMTE.

Miſéricorde!

LE DUC.

Qu'un vaiſſeau, que j'attendais, a fait naufrage.

LE COMTE.

Au ſecours!

LE DUC.

Que le feu a pris à mon Château de Poitou, & que.....

LE COMTE.

Ah! ne m'en dites pas davantage; je n'en puis plus; je me meurs; je ſuis mort. Adieu, mon cher Duc, adieu. Je vais vous attendre au bal; vous y viendrez ſans doute?

SCENE VII.

LE DUC *seul.*

VOILA certes un adieu bien ſingulier! Quel ami que M. le Comte! Ah! mes chers Philoſophes, vous me l'aviez bien dit qu'on n'avait plus d'amis, dès qu'on était pauvre. Mais cette infortunée eſt là qui attend; ſes enfans l'attendent à leur tour, & dans quel état, juſte ciel!.. étendue ſur la terre, ſans ſecours. Cette image eſt trop affreuſe, je ne puis la ſupporter. Du Bois! Du Bois!

SCENE VIII.

LE DUC, DU BOIS.

LE DUC.

DU BOIS, auriez-vous là vingt louis?

DU BOIS.

Oui, Monſeigneur; ſerais-je aſſez heureux pour que vous en euſſiez beſoin, & que je puſſe vous les prêter?

LE DUC.

Me les prêter! non, ce n'eſt point pour moi que je les demande. Les avez-vous?

DU BOIS.

Oui, Monſeigneur, les voilà dans cette bourſe. J'aurais

plus de plaiſir ſi vous les acceptiez, que ſi vous m'en donniez mille.

LE DUC.

Eh bien! ſoyez prêt à les donner, & attendez-moi là, je vais revenir à l'inſtant. — *Il entre dans la chambre où il a fait paſſer Madame d'Antelmi.*

SCENE IX.

DU BOIS *ſeul.*

QUE je ſerais heureux, ſi je pouvais obliger un ſi bon maître!

SCENE X.

LE DUC *éploré*, DU BOIS.

LE DUC.

AH, Du Bois! elle n'y eſt plus, elle n'y eſt plus, qu'eſt-elle devenue?

DU BOIS.

Qui donc, Monſeigneur?

LE DUC.

Cette Dame que j'avais priée de paſſer dans cet appartement.

DU BOIS.

Elle s'en eſt allée.

LE DUC.

Comment! elle s'en eſt allée!

DU BOIS.

Oui, Monſeigneur, elle a profité du moment où vous entreteniez M. le Comte. Nous avons voulu la retenir, mais nos efforts ont été inutiles. Elle nous a dit que ſes enfans l'attendaient; qu'elle ne pouvait reſter davantage, & elle s'eſt échappée en pleurant.

LE DUC.

Ah! Du Bois qu'on mette les chevaux. Allons, vîte.....

DU BOIS.

Les chevaux, Monſeigneur?

LE DUC.

Oui, ſans doute.

DU BOIS.

Monſeigneur ne ſonge donc pas que ſon carroſſe n'eſt plus ici! qu'il eſt venu tantôt deux Meſſieurs à qui Monſeigneur a permis de s'en ſervir, & qu'ils ne ſont pas revenus!

LE DUC.

Eh bien! j'ai des jambes; que n'ai-je plutôt des aîles? Allons, mon cher Du Bois, courons; courons de toutes nos forces; cette femme ne doit pas être loin, nous la rattraperons peut-être.

SCENE XI.

LA MARQUISE *ſeule.*

QU'AI-JE entendu ? *Cette femme ne doit pas être loin, nous la rattraperons peut-être...* Le Duc me trahirait-il ? Serait-il infidele ? L'air de myſtere avec lequel tantôt il a reçu cette Dame ; la lettre aſſez dure qu'il m'a écrite ; ce livre qu'il m'a priée de lire, pour me ramener peut-être au ſouvenir de mon infortune ; tout cela voudrait-il me dire qu'il a trouvé une femme plus opulente, & qu'il me refuſe à cauſe de mon peu de richeſſe ? Quel ſoupçon injuſte !.... Non, non, le Duc eſt trop délicat, trop honnête, pour céder à de pareils motifs. Cependant quelle peut être cette femme après laquelle il s'empreſſe ?... Ah, M. le Duc ! ſi vous m'avez trompée, que vous êtes à plaindre !... Où trouverez-vous un cœur comme le mien ?.... Je ne puis réſiſter plus long-tems au trouble qui m'agite. Allons : interrogeons ſa mere, ſes valets, tout le monde ; & mourons, ſi je ſuis trahie ; c'eſt le ſeul parti qui me reſte.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, FRONTIN, VIRGULA.

LE CHEVALIER.

Eh bien! M. Virgula, avez-vous fait tout ce que je vous avais dit?

VIRGULA.

Le ſuccès a paſſé notre eſpérance.

LE CHEVALIER, *montrant Frontin.*

Et ce drôle-là vous a-t-il bien ſecondé?

VIRGULA.

Ah, Monſieur! il a été éloquent comme Démoſthene.

LE CHEVALIER.

Le Duc a donc donné dans le piege? Il vous a donc cru?

VIRGULA.

Aurait-il pu ne pas nous croire? Nous lui avons dit des choſes ſi raiſonnables; Nous lui avons d'abord fait entendre qu'il était bien difficile qu'un homme riche fût aimé pour lui-même; il en eſt convenu. Nous lui avons prouvé enſuite de la maniere la plus évidente que les richeſſes expoſaient à l'envie, & à mille autres dangers; qu'un homme riche était ſujet à plus de maux phyſiques que les autres hom-

mes ; que la goutte, la pierre, les indigeſtions étaient une ſuite néceſſaire de la molleſſe, compagne inſéparable de l'opulence. Il a dit que nous avions raiſon, & en nous approuvant ne l'avait-il pas lui-même ?

LE CHEVALIER.

Oui, tout cela eſt aſſez vrai.

VIRGULA.

Nous lui avons fait enſuite l'éloge de la médiocrité, de cette médiocrité déſirable qu'Horace appellait dorée, parce qu'elle eſt auſſi précieuſe que l'or.

LE CHEVALIER.

Ici ſans doute vous avez eu plus de peine à le convaincre?

VIRGULA.

Point du tout. M. le Duc eſt un vrai Philoſophe, un penſeur profond ; il a été de notre avis.

LE CHEVALIER.

Je vous en félicite ; vous ne m'auriez pas converti ſi facilement.

VIRGULA.

Soudain il a ſenti que le ſuperflu eſt non-ſeulement inutile, mais nuiſible ; & il s'eſt débarraſſé en notre faveur de tout ce qui pouvait troubler ſon repos.

LE CHEVALIER.

Comment ! il vous a donné ce qu'il a cru ne lui être pas néceſſaire ?

VIRGULA.

Oui, Monſieur. Bijoux, argent, habit, il nous a tout offert, & nous avons tout accepté. C'eſt un très-grand ſervice que nous lui avons rendu.

LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Je ne comptais pas que la choſe irait ſi loin ; rien n'eſt plus plaiſant.

FRONTIN.

Ce n'eſt pas tout, Monſieur : c'eſt dans ſon carroſſe que nous avons été chez vous.

LE CHEVALIER.

Comment ! dans ſon carroſſe ! vous avez oſé.....

FRONTIN.

Oui, Monſieur ; il nous l'a ordonné. Il eſt humain M. le Duc ; il a vu que ſes effets nous chargeaint beaucoup ; & pour nous faciliter les moyens de les tranſporter, il nous a bien fallu prendre ſa voiture. Et ne croyez pas que je ſois monté derriere comme de coutume. Je me ſuis bien étalé dedans, bien étendu, & ſouette cocher. En ſix minutes nous avons été à votre hôtel ; j'ai fait le maître pour la premiere fois de ma vie, & j'ai vu que c'était un métier fort doux.

LE CHEVALIER.

M. Frontin vous êtes un maraut.

FRONTIN.

Monſieur, je m'appelle M. Chalcondas, & l'on n'eſt jamais un maraut avec un ſi beau nom.

VIRGULA.

Voici d'abord dans ce chapeau ſes deux montres, ſes boucles, & un diamant de cent mille livres.

FRONTIN.

Et voici dans le mien deux mille louis qu'il avait ſur lui alors.

LE CHEVALIER.

Il venait de m'en gagner quatre-vingt, les a-t-il donnés auſſi ?

FRONTIN.

Oui, Monſieur ; mais qu'eſt-ce qu'une pareille bagatelle ? Ce ſeront nos profits. D'ailleurs, Monſieur, vous ſavez que mes gages me ſont dûs depuis long-tems.

LE CHEVALIER.

Je vous dois vos gages, il eſt vrai ; mais ce n'eſt point au Duc à vous payer, c'eſt à moi, & je vous paierai. Ce que le Duc vous a confié eſt un dépôt ſacré ; & ſi vous ne lui rendez pas tout, ſi vous lui retenez la moindre petite choſe, je vous fait pendre. J'entends du bruit, quelqu'un vient. Cachez-vous tous deux dans ce cabinet. Je me tiendrai ici près ; je vous appellerai quand il en ſera tems, & vous ferez tout ce que je vous ordonnerai.

SCENE II.

LA MARQUISE, UN LAQUAIS.

LA MARQUISE.

Vous dites qu'il eſt reſté environ une demi-heure avec cette Dame ?

LE LAQUAIS.

Oui, Madame, rien n'eſt plus certain.

LA MARQUISE.

Et perſonne n'eſt venu pendant qu'ils étaient là à cauſer enſemble ?

LE LAQUAIS.

Pardonnez-moi, Madame; M. le Comte eſt venu longtems après.

LA MARQUISE.

Et alors qu'eſt devenue cette Dame?

LE LAQUAIS.

Alors, Madame, M. le Duc l'a fait cacher dans ce cabinet.

LA MARQUISE.

à part.

Il l'a fait cacher! qu'entends-je? Ah! puis-je encore douter qu'il ne me trahiſſe? — *haut.* Elle était aſſez mal miſe cette Dame, & ne paraiſſait point jolie.

LE LAQUAIS.

Madame, ſa parure était négligée, mais elle ne lui allait point mal.

LA MARQUISE.

à part.

Fi donc! elle était à faire peur. — C'eſt ſûrement quelque rivale déguiſée. — *haut.* Et lorſqu'elle eſt ſortie de ce cabinet, vous dites que M. le Duc.....

LE LAQUAIS.

M. le Duc alors eſt deſcendu là bas, & nous a tous beaucoup grondés, comme ſi c'était notre faute. Enſuite, quoiqu'il n'eût point ſon carroſſe, & malgré le mauvais tems & la boue, il eſt ſorti à pied, s'eſt mis à courir après elle, & M. Du Bois l'a ſuivi.....Mais il me ſemble que Madame eſt en colere; lui aurais-je déplu par.....

LA MARQUISE.

avec vivacité. *le rappellant.*

Laiſſez-moi. Écoutez, écoutez. M. le Duc a-t-il dit à quelle heure il rentrerait ?

LE LAQUAIS.

Madame, il pourrait bien ne pas revenir de toute la nuit.

LA MARQUISE.

à part. *haut.*

Voilà un valet inſupportable ! — Encore un coup, laiſſez-moi, vous dis-je.

SCENE III.

LA MARQUISE *ſeule.*

VOILA donc ſon infidélité avérée. Le perfide ! après toutes les proteſtations qu'il m'avait faites ! Ah ! qu'il vienne m'en faire encore. Je ſens que je le déteſte ; & que..... Le voici lui-même. Il a l'air embarraſſé & triſte. Le crime eſt peint ſur ſon viſage. Voyons comment il ſoutiendra mes juſtes reproches....

SCENE IV.

LE DUC, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Eh bien, M. le Duc! ce ſecret que vous vouliez m'apprendre, & qui, ſans m'affliger, devait m'étonner beaucoup, allez-vous enfin me le dire?

LE DUC.

Madame, je ne doute point de la force de votre ame. Je crains cependant, pardonnez.... je crains que ce ſecret... J'ai peut-être préſumé un peu trop de votre courage.... La perte que je viens de faire eſt ſi conſidérable...,.

LA MARQUISE.

Soyons vrais, M. le Duc: cette perte ne vous ſemble telle que parce que vous n'avez nulle envie de la réparer.

LE DUC.

La réparer! Eh, Madame! eſt-ce que la choſe eſt poſſible?

LA MARQUISE.

Oui, Monſieur, oui, tout eſt poſſible quand on aime; & ſi je vous étais chere comme vous me l'avez dit tant de fois.....

LE DUC.

On ne peut me l'être davantage, Madame; mais eſt-ce dans l'état de malheur où le ſort vous a miſe que vous pouvez me rendre ce qu'il vient de m'enlever à moi-même?

LA MARQUISE.

Eh! que fait mon malheur à mes ſentimens? Ne ſont-ils pas indépendans de ma fortune? Et ſi, en effet, vous en faites quelque cas, ne valent-ils pas bien ceux de la femme pour laquelle vous m'abandonnez, & qui ne vous aime peut-être que pour vos fragiles richeſſes, & les titres qui vous décorent.

LE DUC.

Moi, vous abandonner, Madame! je vous ai aimée étant dans l'opulence; & maintenant que je ſuis pauvre, & dans une ſituation par conſéquent plus conforme à la vôtre, vous voudriez.....

LA MARQUISE.

Que parlez-vous de ſituation plus conforme à la mienne? Penſez-vous que j'ignore ce que vous êtes? Allez, Monſieur, allez mettre vos biens immenſes aux pieds de celle qui me remplace. Ces biens ſont faits pour lui plaire; je ne voulais que votre cœur.

LE DUC.

Qu'entends-je! ô Ciel, quelle mépriſe! elle eſt excuſable.... Ah! ſi vous ſaviez..... mais non: j'ai deux ſecrets à vous apprendre, & le moins important eſt celui que je dois vous dire. Sachez donc, Madame, que ma ſituation eſt non-ſeulement conforme, mais tout-à-fait ſemblable à la vôtre. Argent, terres, bijoux, emplois, le ſort m'a tout enlevé, tout ravi. Ce matin je nageais dans l'opulence, & ce ſoir vous me voyez dans la miſere.

LA MARQUISE.

à part.

Le traître! il veut me donner le change, mais ne ſoyons

haut.

point ſa dupe. Vous mettiez donc à un prix bien haut le cœur de ma rivale. Vous voulez dire ſans doute qu'elle vous tenait lieu d'emplois, de bijoux, de terres, & qu'en la perdant vous avez tout perdu ! Ce langage eſt délicat & noble. Je ſuis bien ſurpriſe néanmoins que vous ne l'ayez pas retrouvée, ayant couru ſi long-tems après elle.

LE DUC.

Eh, Madame ! revenez, de grace, d'une erreur qui m'offenſe & vous déſeſpere. Depuis que j'ai un cœur pour ſentir, c'eſt vous ſeule que j'ai aimée, vous ſeule que j'ai chérie. Celle qui vous donne de l'ombrage eſt digne de mes reſpects ſans doute, mais plus encore d'une pitié généreuſe; & voilà tous les ſentimens qu'elle m'inſpire. Quant à mes pertes, auxquelles vous ne voulez pas croire, tenez, parcourez ces lettres, & voyez ſi je vous en impoſe.

LA MARQUISE, *parcourant les trois lettres.*

Eh quoi ! un vaiſſeau qui a fait naufrage ! votre château incendié ! votre charge donnée à un autre ! Ah, d'Ozilli ! ſoyez inconſtant ou fidele, que m'importe ? votre malheur ſeul me touche; c'eſt lui ſeul qui me déſarme. Et s'il eſt vrai que mes ſentimens puiſſent l'adoucir, voyez mes larmes, & jugez de ce qu'elles vous annoncent.

LE DUC.

Eſt-ce l'aveu que je deſire ? Eſt-ce mon bonheur ſuprême ?

LA MARQUISE.

Pouvez-vous en douter ? Ce mot que je n'avais pas encore prononcé; ce mot, qu'une juſte retenue avait cent fois enchaîné ſur mes lèvres tremblantes; ce mot, que vous deſirez, que vous attendez avec impatience; ce mot, enfin,

va ſortir de mon cœur bien plus que de ma bouche. D'Ozilli; je vous aime; & ne croyez pas que j'en rougiſſe. Votre malheur eſt au comble; il ennoblit mon amour; il l'épure, il le ſanctifie. J'en ſuis orgueilleuſe, enivrée; il n'y a que le crime qui déshonore.

LE DUC.

Qu'entends-je? ô Dieu! donnez-moi des forces pour ſoutenir mon bonheur. Belle Marquiſe, vous m'aimez! & c'eſt à mon malheur, c'eſt à mon infortune que je dois cet aveu adorable. Femme céleſte, ah! c'eſt à moi ſeul à rougir de mes injuſtes ſoupçons; de la lettre odieuſe qui en fut dépoſitaire. Eh quoi! j'ai pu vous accuſer de la faibleſſe la plus éloignée de votre ame! j'ai pu croire que de viles richeſſes..... *Il tombe à ſes genoux.* Pardonne, ma chere d'Ormene, pardonne, je ſuis indigne de ton indulgence, indigne de ton amour. Ton aveu m'eſt d'autant plus cher que je l'ai peu mérité. Tu joins la généroſité à la franchiſe; la candeur à la tendreſſe; tu me fais voir toutes les vertus; & coupable du plus grand crime j'oſe à peine lever ſur toi des yeux baignés de larmes, où regnent tour à tour la reconnaiſſance & le repentir.

LA MARQUISE.

Levez-vous, homme injuſte, mais malheureux; levez-vous. Vous m'avez outragée; vous m'avez trahie peut-être; je devrais vous éviter, vous haïr; mais vous êtes infortuné; rien ne peut plus m'attacher à vous que vous même; & j'ai dû vous le prouver en rompant le ſilence.

LE DUC.

Moi, infortuné! Ah! d'Ormene, que ce mot ne ſorte

jamais de votre bouche. Un ſeul inſtant, depuis mes pertes, je me ſuis vu dans l'impuiſſance de faire le bien, je me ſuis cru malheureux, & je l'étais en effet. J'ai recouvré en vous tous mes biens; par vous, par vous ſeule m'eſt rendue toute ma richeſſe; venez donc, venez; allons trouver ma mere; elle connaît mes feux, elle les approuvera; venez, & qu'un nœud ſolemnel & indiſſoluble couronne à jamais & conſacre nos tranſports.

LA MARQUISE.

Arrêtez, mon cher d'Ozilli, arrêtez: je vous ai ouvert mon cœur avec franchiſe. Ce cœur vous aime ſans crime, il eſt exempt de remords. Depuis que mon mari n'eſt plus, vous ſavez ſi ce cœur fut à un autre qu'à vous. Déja depuis long-tems je couvrais mes feux des voiles du myſtere, & je vous étais fidele ſans vous le dire; mais vous, vous qu'entraînait le tourbillon; vous, qu'un monde trompeur environnait de ſes preſtiges, puis-je me flatter qu'il ne vous a point corrompu; & qu'au ſein des infidélités & des noirceurs vous avez ſenti le prix de la conſtance? A préſent même que vous m'aſſurez de votre amour, eſt-il bien certain que vous ne me trompez pas?

LE DUC.

O Ciel! qu'oſez-vous penſer? moi, m'abbaiſſer à feindre! Ah, Dormene! j'ai perdu tout ce qui fait des amis. Tous me fuient, ou s'apprêtent à me fuir; vous ſeule m'aimez encore; à qui donc voulez-vous que je m'attache, ſi ce n'eſt au ſeul cœur qui me ſoit reſté dans le monde?

LA MARQUISE.

Mon ſoupçon peut être injuſte, mais eſt-il ſans fondement? Cette femme qui tantôt eſt venue quand j'étais avec vous, que vous avez, m'a-t-on dit, long-tems entretenue

tête-à-tête, qui enſuite eſt ſortie à votre inſu, & dont vous avez ſuivi les traces avec tant d'ardeur..... eſt-il vrai qu'elle vous ſoit inconnue? Vous ne répondez rien! d'Ozilli, ſoyez vrai, ſoyez ſincere, aurais-je une rivale?

LE DUC.

Une rivale!

LA MARQUISE.

Oui, parlez.

LE DUC.

Hélas!

LA MARQUISE.

Qu'entends-je! tu ſoupires! tu n'oſes avouer ton crime! Mais va, va, ce ſoupir m'en dit aſſez, ingrat. Et tu oſes prétendre que tu ne m'as point trahie!

LE DUC.

Ah, ma chere Dormene! arrêtez. Ne me condamnez pas ſans m'entendre; arrêtez. Cette femme.....

LA MARQUISE.

Eh bien!

LE DUC.

à part.

Dieux! qu'il m'en coûte de dévoiler l'infortune d'autrui! — *haut.*

Si vous ſaviez combien elle a de droits à mon intérêt, vous-même vous ne pourriez lui refuſer le vôtre; vous ne pourriez vous empêcher de l'aimer.

LA MARQUISE.

Eſt-elle votre parente?

LE DUC.

Ah, Madame! elle eſt dans l'infortune, & c'eſt bien plus pour moi. Cette malheureuſe femme eſt la veuve d'un riche marchand. Des pertes conſidérables, que ſon époux a eſſuyées, des incendies, des naufrages, l'ont plongée dans la plus extrême miſere. Elle a quatre enfans; elle eſt logée avec eux à un cinquieme étage, dans une petite chambre qui peut à peine les contenir; figurez-vous cette triſte famille expoſée à toutes les rigueurs de la ſaiſon; ſans pain, ſans ſecours, prête à mourir de faim ou de froidure. Hélas! il me ſemble voir les larmes de ces jeunes innocens ſe condenſer ſur leurs joues décolorées... Quand vous avez tantôt vu cette reſpectable mere, elle venait implorer ma pitié. Ma pitié! que dis-je? Ah! je lui dois tout. L'homme riche qui dédaigne les cris du pauvre, viole la plus ſacrée des loix. J'allais donc me faire un devoir de l'obliger; tout-à-coup je me ſuis apperçu..... ô ſouvenir funeſte! dans quel moment le Ciel m'a ôté mes richeſſes! Moi, qui les mépriſais, pour la premiere fois de ma vie je les ai regrettées. Cependant j'ai eu le bonheur de trouver vingt louis; j'avais fait paſſer la veuve dans cet appartement; j'allais lui faire remettre ce léger ſecours, elle en était ſortie. Je ſuis ſorti moi-même; Du Bois m'a accompagné. Nous avons couru après elle; nous l'avons appellée par nos cris; il n'était plus tems, l'infortunée était rentrée dans ſa demeure, où cette nuit peut-être elle trouvera la mort. Voilà, Madame, la rivale que je vous donne; oſez encore en être jalouſe. Oſez encore me ſoupçonner d'inconſtance & de perfidie. Du Bois ne doit pas être loin; il va, ſi vous voulez, rendre témoignage.....

LA MARQUISE.

Non, non, il n'eſt pas néceſſaire. Dès qu'il s'agit d'une

bonne action, je ne puis plus douter de votre franchiſe. Je vous crois, d'Ozilli, je vous crois. Je reconnais mon amant à ce trait ſublime; & ſi je ſuis jalouſe encore, ce ne peut être que de ſa vertu. Vous n'avez donc pu ſavoir la demeure de cette infortunée? Vous auriez dû la faire chercher, la faire demander par-tout.

LE DUC.

Pouvez-vous croire que j'aye oublié de prendre cette précaution? En rentrant ici j'ai mis ſur pied tous les gens de la maiſon. Je leur ai dit de ſe diſperſer dans tous les quartiers de Paris. Mon Coureur en connaît toutes les rues, il la découvrira peut-être. Permettez, Madame, que je regarde votre montre. *Il la regarde.* Peut-être avant que l'heure ſonne je n'aurai pas perdu un jour. Mais pour rendre ce jour plus heureux encore, ne voulez-vous pas que nous allions trouver ma mere, & que nous lui demandions.....

LA MARQUISE.

A quoi penſez-vous? voulez-vous hâter le trépas de cette femme reſpectable, en lui apprenant ſitôt ce qu'il faudrait peut-être lui cacher toujours? Elle eſt infirme & affaiblie par l'âge, croyez-vous qu'elle puiſſe ſupporter ſans mourir la nouvelle de votre infortune, & que.....

LE DUC.

Eh bien! un ſeul parti me reſte, me permettez-vous de le prendre?

LA MARQUISE.

Ah, d'Ozilli! vous connaiſſez votre empire ſur mon ame, gardez-vous d'en abuſer.

LE DUC.

Ne craignez rien, Madame; il eſt vrai que je ne puis faire

à la Ducheſſe une confidence qui lui ſerait funeſte. Son âge, le tems, le lieu, tout me l'interdit. Avant donc que tout ſe dévoile, fuyons; allons dans quelque aſyle champêtre.....

SCENE V.

BIAS, LE DUC, LA MARQUISE.

BIAS.

Le Ciel, qui vous aime, Monſeigneur, & qui déja vous en a donné tant de preuves, va vous en donner une nouvelle qui ſûrement vous comblera de joie.

LE DUC.

Eh bien! M. Bias, quelle eſt cette preuve que le Ciel va me donner de ſa bienveillance?

BIAS.

Un moment après vous avoir quitté, Monſeigneur, j'ai appris que vous aviez eu une affaire malheureuſe avec un homme puiſſant; que cet homme avait ſourdement cabalé contre vous; & des bruits courent que vous allez être arrêté.

LA MARQUISE.

Qu'entends-je? ô Ciel! quel ſurcroît d'infortune!

LE DUC.

Que dites-vous, Madame! c'eſt un ſurcroît de bonheur. C'eſt déja beaucoup d'être pauvre: mais être opprimé, perſécuté, quand on eſt innocent, voilà le comble de la féli-

cité & de la gloire. Tel fut le ſort des Socrate, des Ariſtides.... Ah! que ne ſuis-je expoſé aux mêmes honneurs, aux mêmes triomphes!

BIAS.

Monſeigneur, ſi vous m'en croyez, vous.....

LE DUC.

M. Bias, je vous remercie de l'avis que vous me donnez. J'ai déja ſuivi pluſieurs de vos conſeils; mais dans cette circonſtance je n'en veux prendre que de moi-même; & je vous prie de ne plus m'en offrir, à moins que je ne vous en demande.

SCENE VI.

LE DUC, LA MARQUISE.

LE DUC.

Vous le voyez, Madame, ſi la propoſition que je vous ai faite était peu ſenſée, & ſi nous pouvons encore reſter dans la capitale. Ce n'eſt point, toutefois, une fuite clandeſtine & coupable que je médite; c'eſt une retraite honorable qu'approuveront les loix & la vertu. Mon château de Poitou a été conſumé par les flâmes, c'était le ſeul aſyle que je puſſe vous offrir; ne l'ayant plus en ma puiſſance, ſouffrez que nous allions dans le plus prochain village, conſacrer au pied des Autels le feu légitime qui nous conſume. De-là nous écritons à ma mere; je ſuppoſerai qu'un goût de ſolitude s'eſt emparé de mon ame. Ma mere viendra; elle partagera le peu qui nous reſte. En ramaſſant les débris de ma fortune, je puis encore parvenir à cette

médiocrité désirable que j'ambitionnai long-tems ; & nous pourrons encore, au sein de la paix & du calme, couler des jours heureux & sans nuage.

LA MARQUISE.

D'Ozilli, j'approuve votre projet. Il est sage, il est noble, enfin il est digne de vous. Mais une ame délicate évite jusqu'à l'ombre du blâme. Je ne pourrais sortir avec vous de cette maison sans donner lieu à des soupçons injurieux pour vous & pour moi-même. Fuyez le premier, fuyez ; fuyez un séjour où d'ailleurs vous courez des risques de toute espece. Écrivez-nous ensuite de l'asyle que vous aurez choisi, & j'irai vous y joindre avec la Ducheſſe. Ainsi j'aurai le tems de lui apprendre, avec les ménagemens convenables, la nouvelle inattendue de votre disgrace ; & mes mains, du moins, pourront essuyer les larmes maternelles.

LE DUC.

C'est le Ciel qui vous inspire, ô mon adorable Dormene. Je souscris à vos ordres ; je pars, adieu ; adieu. Chaque instant qui differe ma retraite est pris sur mon bonheur. *Il fait quelques pas & revient.* O Ciel ! j'oubliais..... si par hazard on découvre la demeure de la pauvre veuve, voulez-vous bien vous charger.....

LA MARQUISE.

Pensez-vous être le seul au monde qui trouve du plaisir à obliger les malheureux ? Ah ! d'Ozilli, si vous m'aimez, si vous m'estimez sur-tout, laissez-moi dans ce moment être la dispensatrice de vos graces sans qu'il vous en coûte rien. J'ai eu de l'humeur contre la pauvre veuve, l'ayant prise un peu pour ma rivale ; mais allez, ne craignez rien, je n'ai jamais de rancune.

LE DUC.

Combien votre humanité vous embélit à mes yeux! je ne veux point vous priver d'un plaiſir qui vous eſt cher; mais ſachez-moi quelque gré de ce ſacrifice; vous étiez la ſeule perſonne qui pût l'attendre de moi. Adieu.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, LA MARQUISE, LE DUC.

LE CHEVALIER.

Duc d'Ozilli, arrêtez, arrêtez; ce n'eſt qu'un jeu.

LE DUC, *revenant.*

Comment donc! que voulez-vous dire?

LE CHEVALIER.

Vous n'êtes point exilé; votre vaiſſeau n'a point fait naufrage; le feu n'a point pris à votre chateau de Poitou.

LE DUC.

Comment ſavez-vous, Monſieur, que tout cela n'eſt point vrai? Les lettres que j'ai reçues.....

LE CHEVALIER.

Ces lettres ſont fauſſes; c'eſt moi qui les ai dictées, & qui les ai fait écrire par des mains différentes. J'ai vu que vos richeſſes vous incommodaient beaucoup, vous attriſtaient même, j'ai voulu vous guérir de votre maladie, & m'amuſer un peu en vous corrigeant. Si je vous avais connu moins de

de philoſophie & de courage, je me ſerais bien gardé de faire ſur vous cette épreuve délicate; mais j'étais bien ſûr qu'elle n'aurait point de ſuite fâcheuſe, votre mere d'ailleurs, Madame la Ducheſſe était du complot; je n'aurais rien entrepris ſans la prévenir; la confiance qu'elle a eue en moi m'honore. Le tour que nous vous avons joué, vous honore encore davantage. Ce n'eſt pas avec des ſots qu'on

montrant la Marquiſe.

peut badiner ainſi. Madame ne paraît point trop fâchée de cette eſpiéglerie. Allons, riez-en donc avec nous.

LE DUC, *ſouriant.*

Ne croyez pas que je m'en offenſe. Au contraire, le tour

à part.

me paraît plaiſant. O veuve infortunée! je pourrai donc venir à ton ſecours.

LE CHEVALIER.

Ce n'eſt pas tout. Sachez que vos bijoux & tout votre argent vont vous être rendus.

LE DUC.

Quant à cet article, mon cher Chevalier vous n'êtes pas bien inſtruit. Sachez vous-même que j'ai laiſſé emporter ces miſeres à deux grands Philoſophes, & que tout de ſuite ils ont été les jetter dans la riviere.

LE CHEVALIER.

Voilà ſans doute le ſort qu'elles auraient eu, ſi vous aviez eu affaire à de vrais Philoſophes; mais ces prétendues miſeres ne ſont pas tombées en des mains ſi ſages.

LE DUC.

Quoi! ces Meſſieurs de la médiocrité dorée.....

LE CHEVALIER.

L'un eſt mon Valet-de-chambre ; & l'autre, le Précepteur de mon jeune frere.

LE DUC.

Ils ont ſi bien parlé tous deux !

LE CHEVALIER.

Cela devrait-il vous étonner ? Beaucoup de gens ont un jargon philoſophique qu'on prend pour celui de la ſageſſe. Vous y avez été trompé comme tant d'autres. Ils ſont dans ce cabinet ; je vais les avertir, & ils vous remettront tout.

LE DUC.

Attendez, mon cher Chevalier, ne vaudrait-il pas autant leur laiſſer toutes ces bagatelles ? C'eſt à ma feinte pauvreté que je dois le bonheur de plaire à Madame ; c'eſt dans l'inſtant de mes diſgraces qu'elle m'a fait l'aveu le plus cher. Son ame eſt auſſi généreuſe que déſintéreſſée ; je ſais même qu'elle hait, qu'elle mépriſe les richeſſes ; l'aſpect déſagréable de tout cet or qu'on va me remettre devant elle, ne peut-il pas me faire tort dans ſon eſprit ?

LA MARQUISE.

Ah ! d'Ozilli, ſoyez pauvre, ſoyez riche, je ne puis vous aimer davantage.

LE CHEVALIER.

Ma foi ! M. le Duc, l'or qu'on va vous remettre, aura beau vous paraître dégoûtant, il faut pourtant vous réſigner à le reprendre. Ce ſera une nouvelle diſgrace que je vous prie d'eſſuyer pour l'amour de moi. Mes prétendus Philoſophes ne demanderaient pas mieux que d'accepter vos offres ; mais notre maniere de voir les choſes eſt un peu différente.

Je veux même qu'on avertiſſe la Ducheſſe, & que ce ſoit devant elle..... heureuſement la voici.

SCENE VIII.

LA DUCHESSE, LA MARQUISE, LE DUC, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

VENEZ, venez, Madame, être témoin d'une reſtitution qui nous intéreſſe tous.

LA DUCHESSE.

C'eſt fort bien fait de reſtituer. Il faut rendre à Céſar ce qui eſt à Céſar.

LE CHEVALIER, *à haute voix.*

Allons, Meſſieurs de la médiocrité dorée !.....

SCENE IX.

VIRGULA, FRONTIN, LES PRÉCÉDENS.

LE CHEVALIER.

VOUS d'abord, M. Virgula, rendez les montres, les boucles, le diamant, *& cætera.*

VIRGULA, *au Duc.*

Pardon, Monſeigneur, ſi nous avons oſé.....

LE DUC.

Vous êtes tout pardonné, M. Bias. Mais pourquoi n'avoir pas jetté tous ces effets dans la riviere, comme vous l'aviez dit ? Il ne faut jamais mentir, même en badinant. Cette bague eſt le plus précieux de tous ; permettez, Madame, que je vous l'offre, & daignez l'agréer comme l'anneau nuptial.

LA MARQUISE.

Je l'accepte avec joie & reconnoiſſance.

LA DUCHESSE, *embraſſant la Marquiſe.*

Ah, Madame ! vous allez donc être ma fille !

LA MARQUISE.

Oui, Madame. Et qu'il me ſera doux de vous appeller ma mere !

LE CHEVALIER, *à Frontin.*

Toi, rends ſur l'heure les deux mille quatre-vingt louis.

FRONTIN, *au Duc.*

Tenez, Monſeigneur, reprenez votre boue jaune, & ſoyez sûr qu'il n'en manque pas un ſeul petit morceau.

LE DUC.

Pourquoi faut-il que je m'en charge encore ? Poſez cet or ſur cette table, en attendant que je puiſſe en faire uſage. *Frontin poſe le chapeau ſur la table.*

VIRGULA.

Il ne me reſte plus que votre habit, Monſeigneur ; je vous l'avais demandé pour mon cabinet d'antiques, permettez-vous que je le garde ?

LE DUC.

Oui, M. Bias, je vous le donne. Celui-ci, *montrant celui qu'il porte*, me convient fort. Je l'ai déja porté quelques heures. — Eh! que ne puis-je le porter toute ma vie? *à part.*

SCENE X & derniere.

LE COUREUR, LES PRÉCÉDENS.

LE COUREUR.

A force de recherches, Monſeigneur, nous avons enfin découvert la demeure de cette Dame qui eſt venue vous voir tantôt, & après laquelle vous avez tant couru.

LE DUC.

O Ciel! de cette infortunée, qui... de Madame d'Antelmi!

LE COUREUR.

Oui, Monſeigneur, d'elle-même.

LE DUC, *prenant le chapeau qui eſt ſur la table.*

Ah! tenez, portez-lui bien vîte cette petite ſomme.

LA DUCHESSE.

Eh quoi! mon fils, deux mille quatre-vingt louis!

LE DUC, *avec enthouſiaſme.*

Ah, ma mere! elle a quatre enfans.

FRONTIN, *au Coureur qui a diſparu.*

Hola! hé! & mon chapeau!

LE DUC, *lui donnant une de ſes montres.*

Tenez, mon ami, voilà une montre pour réparer cette perte.

FRONTIN.

Monſeigneur, je vous remercie.

LE DUC.

J'ai ambitionné d'être pauvre, je le ſuis devenu; ou du moins, j'ai cru l'être. Des malheureux ſe ſont offerts à moi; je n'ai pu les ſoulager; & c'eſt alors que j'ai ſenti le prix des richeſſes.

Fin du troiſieme & dernier Acte, & du premier Volume du Théâtre Moral.

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un manuſcrit ayant pour titre: *Théâtre moral, par M. le Chevalier de Cubieres*; & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 30 Juin 1783.

BLIN DE SAINMORE.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: A Nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra: SALUT. Notre bien amé le Chevalier DE CUBIERES DE PALMÉZEAUX, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de ſa compoſition intitulé: *Théâtre Moral*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége à ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre partout notre Royaume. Voulons qu'il jouiſſe de l'effet du préſent Privilége, pour lui & ſes hoirs à perpétuité, pourvu

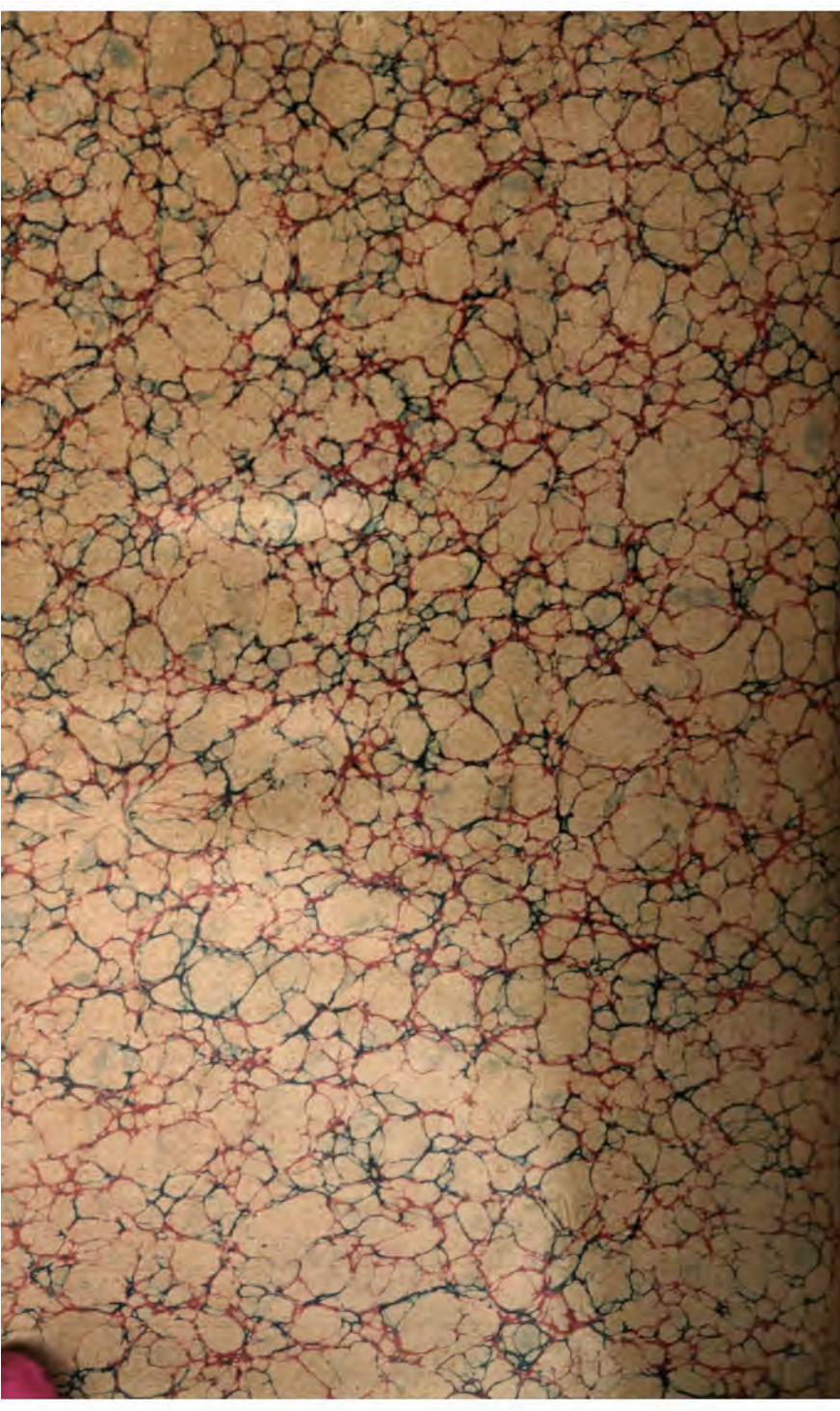
qu'il ne le rétrocede à perſonne ; & ſi cependant il jugeoit à propos d'en faire une ceſſion, l'Acte qui la contiendra ſera enregiſtré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilége que de la ceſſion ; & alors par le fait ſeul de la ceſſion enregiſtrée, la durée du préſent Privilége ſera réduite à celle de la vie de l'Expoſant, ou à celle de dix années à compter de ce jour, ſi l'Expoſant décede avant l'expiration deſdites dix années. Le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, portant Réglement ſur la durée des Priviléges en Librairie. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes de quelque qualité & conditions qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de celui qui le repréſentera, à peine de ſaiſie & de confiſcation des exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la premiere fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beau caractere, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du préſent Privilége ; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage ſera remis dans le même état où l'Appro-

bation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le ſieur HUE DE MIROMENIL, Commandeur de nos Ordres; qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le ſieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit ſieur HUE DE MIROMENIL. Le tout à peine de nullité des Préſentes; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes hoirs pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires foi ſoit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huiſſier ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le trentieme jour de Juillet l'an de grace mil ſept cent quatre-ving-trois, & de notre Regne le dixieme. Par le Roi en ſon Conſeil.

LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XXI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n° 3028, folio 929, conformément aux diſpoſitions énoncées dans le préſent Privilége; & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit Exemplaires preſcrits par l'art. CVIII du Réglement de 1723. A Paris, le 26 Août 1783.

LE CLERC, Syndic.

58590563

58590563